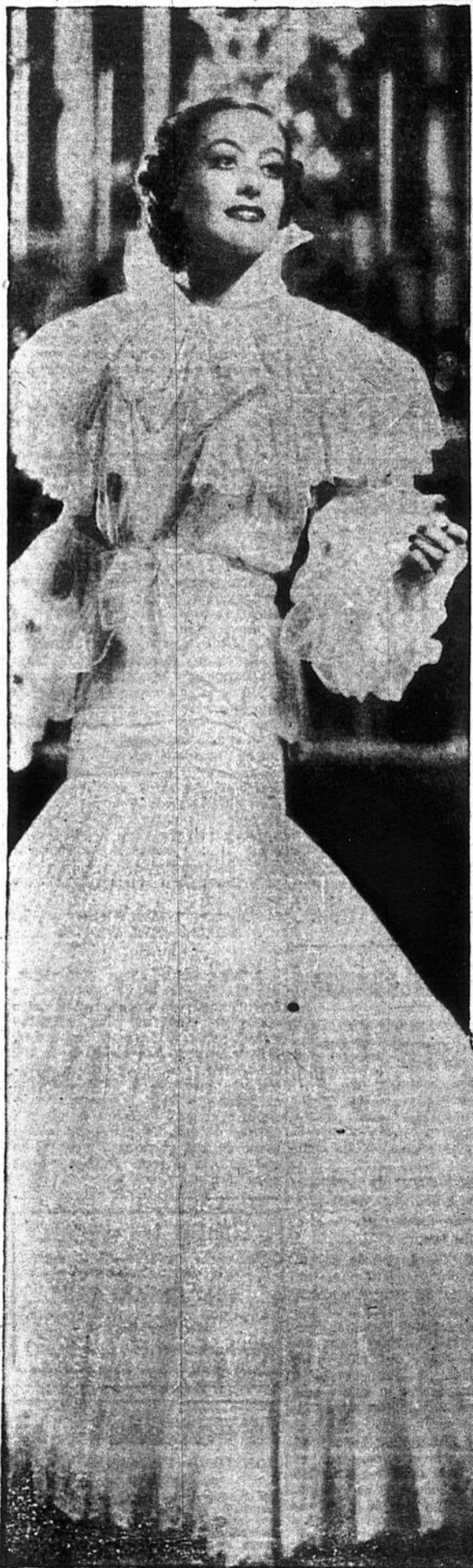


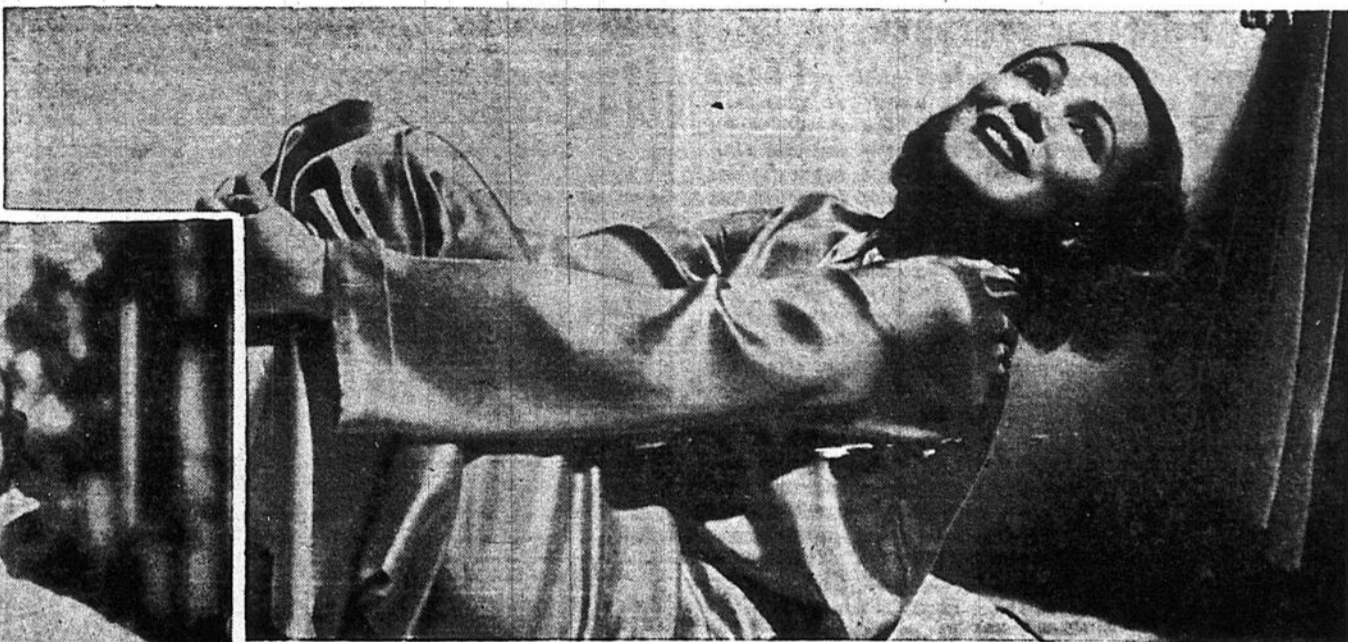
L'ILLUSTRATION

Section Magazine

Dolorès del Rio donne son opinion sur l'excentricité des modes américaines et l'influence du cinéma sur ces modes.



L'une des dernières excentricités de Joan Crawford.



Sous le règne d'Hollywood

DOLORES DEL RIO REGRETTE LES CREATIONS DE LA RUE DE LA PAIX !

IL Y A quelques années, cette chose extraordinaire fut remarquée par les gens qui s'intéressaient, par intérêt ou en dilettantes, au domaine de la mode; Paris, le grand centre de la haute couture, le foyer créateur des modes nouvelles, perdait sa suprématie pour les Américains qui songeaient à lancer leurs propres modes "last style"!

Pour le continent américain, Hollywood supplantait Paris.

La tendance n'a depuis lors fait que d'accroître; maintenant, des créateurs de modes reçoivent, chaque année, des fortunes, pour diriger, de Hollywood, la toilette féminine.

Et l'une des actrices les mieux habillées de cette colonie du film, Dolorès del Rio, se demande maintenant si, après ce changement radical, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Du reste, elle explique ses appréhensions. Les toilettes portées par des vedettes, lorsqu'elles tiennent le rôle essentiel d'un grand film, sont nécessairement "théâtrales", c'est-à-dire qu'elles ont été conçues pour le rôle de la vedette et non pas pour la vie sociale courante. Ces créations causent sans contredit une plus forte impression sur l'imagination des spectateurs que des toilettes de ville. Elles sont vues et remarquées, par des millions de femmes et de jeunes filles. Et ces filles d'Evou s'empressent généralement, quand elles en ont les moyens de fortune, d'aller commander chez leur tailleur des vêtements identiques à ceux que portait, dans son dernier film, leur actrice préférée. Mlle Del Rio voit, dans le résultat de ce procédé, des effets déplorable.

L'écran influence la mode comme Paris lui-même. Il y a belle lurette que les as de la haute couture, s'en sont aperçus. Si vous voyez Shirley Temple avec un amour de petit chapeau, vous verrez ce chapeau répété sur cent mille têtes un mois plus tard. Aussi ne faut-il pas s'étonner autrement de voir les meilleurs couturiers de l'univers employés à Hollywood et à Los Angeles. On leur paie des salaires exorbitants; ce sont eux qui, en terre d'Amérique, lancent la mode.

"Je crois, déclare Dolorès del Rio, que Orry-Kelly, retenu par Warner Brothers, est le meilleur créateur de modes à Hollywood. Malheureusement, il se trouve fortement handicapé parce qu'on dit, vous savez, que de toutes ses clientes, il n'y a que Kay Francis qui sache réellement porter la toilette. Tout le bon goût qu'il met dans ses créations s'enfouit sous la maladresse de celle qui les porte." L'actrice, ici, exagère. Elle travaille elle-même chez Warner Bros. et elle oublie modestement qu'on la remarque parmi les femmes les mieux habillées de la colonie du film. Dolorès sait admirer ses rivales. Jugez-en!

(Suite à la page 6-B)



Une création de "Painted Veil"

POUR VOUS MESDAMES

Ce qu'en pense Jovette

Peint par lui-même



Garcia
JOVETTE

Vous avez remarqué qu'ils ont tous le crayon ou le pinceau indulgent quand ils se peignent eux-mêmes, les amateurs ou les artistes? On les regarde sur une photo fidèle: ils ont un visage reprochable: l'oreille est trop longue, trop basse, le nez pas assez ramassé des ailes, ou bien les cheveux leur prennent trop loin sur la boîte crânienne. C'est bien eux, on les reconnaît. Mais les photos sont trop fidèles, voilà, c'est pourquoi elles ne plairont jamais. On veut être mieux. A son goût. La lentille ne peut pas faire ça, voyons, elle nous donne la vérité.

Parlez-moi de prendre un crayon ou un pinceau et de se faire la bouche comme nous l'aurions faite si on nous avait consulté; de se mettre des cheveux un peu plus bas sur les tempes, de se relever l'oreille, pincer un peu le nez, allonger le menton, enfin... faire soi-même son portrait pour être à l'aise quand on l'envoie dans les journaux, un peu partout. D'avance, on doit anticiper le plaisir d'entendre les gens s'exclamer: "Mais crois-tu que c'est un beau brin de fille!..." "tu parles qu'il est joli garçon!"

Et puis, les gens se demandent: "mais pourquoi ne pas concourir pour un prix de beauté" ils croiront que c'est par humilité, à moins qu'ils ne vous détestent... Alors, ils diront "il doit y avoir quelque chose là-dessous, elle (ou) il a un défaut caché..."

Mais tout de même, ça intrigue les gens, et ça fait une réputation qui n'est pas à dédaigner: "Belle femme... beau garçon, défaut caché..." Tous voudront voir ce que c'est, ce que l'on est, ce que l'on a...

Depuis que j'ai vu la photo de ce tuteur qui est loin d'être un Apollon, et que je me suis trouvée tout émue... de voir son portrait peint par lui-même, je suis contre les photos cruelles qui disent tout ce que l'on a de travers et de mal distribué.

Parlez-moi de se "faire" soi-même pour être à son goût!

Jovette.

Il faut maigrir lentement

Pour être élégante, cela s'entend; mais pas seulement pour cela. Le vieil adage "grossir c'est vieillir" se trouve médicalement vérifié. Les cellules conjonctives et dispenses, en proliférant dans les tissus, ralentissent l'activité, diminuent la vitalité des cellules dites "nobles": cellules nerveuses, glandulaires, musculaires, essentielles

L'embonpoint, qui n'est qu'un léger et gracieux début d'envahissement par la graisse, ne présente aucun de ces inconvénients (inutile de le dire!); mais il doit être combattu préventivement, car, si l'on n'y prenait pas garde, il se changerait vite en obésité... Quatre ou cinq ans peuvent suffire pour transformer une femme en-



Nadge Bellamy s'entraîne ainsi chaque matin pour conserver sa sveltesse.

un bon fonctionnement de notre organisme. Il s'ensuit un vieillissement prématuré, visible non seulement dans l'allure générale de la personne, mais sensible encore dans son état de santé: fatigue du cœur, essouffement, marche plus pénible, caractère plus irritable et parfois même, dans les cas d'obésité réelle, affaiblissement de la mémoire et des capacités intellectuelles.

core mince et jeune en une femme lourde et vieillie (surtout si l'embonpoint coïncide avec la quarantaine). Tous les médecins et spécialistes en soins de beauté pourront vous affirmer ce fait constaté: il est d'autant plus difficile de maigrir qu'on s'est laissé grossir plus longtemps... Arrêter un début d'engraissement est, au contraire, relativement facile.

LE CANOTIER FAIT VALOIR LA COIFFURE



Le profil de ANN HARDING, sous le canotier blanc qui rehausse la beauté de sa coiffure et de sa chevelure.

Deux portraits de ma mère

Ma mère, que je l'aime en ce portrait ancien, Peint aux jours glorieux qu'elle était jeune fille, Le front couleur de lys et le regard qui brille Comme un éblouissant miroir vénitien!

Ma mère que voici n'est plus du tout la même; Les rides ont creusé le beau marbre frontal; Elle a perdu l'éclat du temps sentimental Où son hymen chanta comme un rose poème.

Aujourd'hui, je compare, et j'en suis triste aussi, Ce front nimbé de joie et ce front de souci, Soleil d'or, brouillard dense au couchant des années.

Mais, mystère du cœur qui ne peut s'éclairer! Comment puis-je sourire à ces lèvres fanées? Au portrait qui sourit, comment puis-je pleurer?

Emile NELLIGAN.

SCIENCE ET BEAUTÉ

Terres rares? Thorium? Qu'est-ce que cela peut bien être? Rassurez-vous, cela n'est rien de mystérieux. On désigne sous le nom de "terres rares" un groupe de corps simples, aussi naturels que le cuivre ou le soufre, par exemple, mais beaucoup moins répandue, d'où leur étiquette. Les types de ces corps simples doux de qualités analogues sont le cerium et l'yttrium. On extrait le thorium d'un minéral connu sous le terme de monazite et qui contient la plupart des terres rares à l'état de phosphates.

Or, les expériences d'Albert Frouin ont démontré que les sels de thorium exercent sur les maladies de la peau une action salutaire et complexe qui se manifeste de quatre façons principales:

- 1 - En favorisant l'oxydation et la neutralisation des toxines éliminées par les pores;
- 2 - En améliorant à un degré beaucoup plus intense que l'iode la formule sanguine et les conditions globulaires;
- 3 - En activant la décongestion et la cicatrisation des plaies inflammatoires;
- 4 - En déterminant une antiseptie parfaite par la destruction de tous les microbes, virus et toxines.

Complétés et confirmés par des expériences cliniques, les remarquables travaux de Frouin et ceux de ses disciples: Grenet, Drouin, Hébert, sont désormais classiques et la thérapeutique par le thorium couramment pratiquée.

L'influence tonique, astringente et antiseptique des sels de thorium préventive sur la peau complètement saine, curative sur la peau affaiblie par l'âge, la mauvaise circulation périphérique ou l'usage de produits empiriques, se fait sentir par des effets doux mais continue et toujours efficaces.

Les rides qui ne sont pas autre chose qu'un affaissement de la peau atonique, finissent par disparaître à la suite d'applications régulières et persévérantes de préparations à base de thorium. Les dépôts graisseux sont résorbés, les cellules mortes éliminées, les sécrétions régularisées, les menaces d'infection anéanties.

SOUPE D'ECONOMIE

A une tasse d'eau d'asperges, ajoutez 1/2 tasse de pommes de terre froides en purée, faites cuire ensemble pendant cinq minutes puis passez à travers un tamis. Faites fondre une cuillerée à thé de beurre dans la casserole, ajoutez une cuillerée à thé de farine et mélangez bien. Ajoutez le liquide égoutté. Remuez jusqu'à ce que ce soit lisse. Ajoutez une tasse de lait et remuez jusqu'à ce que ce soit chaud. Suffisamment pour quatre.

Hôpital des montres

Matériel véritable garanti Travail consciencieux
ANT. MARCOUX
Autrefois de la maison St-Jean, Rue Ontario Est
976 Rachel est (En face Boyer)

Sveltesse

TON-TON - Prescription en Capsules
aide à devenir sveltes et garder l'équilibre chimique du corps. Prix \$1.00 et \$2.00 la boîte à TOUTES LES PHARMACIES. Les clients de l'extérieur doivent envoyer argent avec commande.
AMERICAN DRUG STORE
1187 Ste-Catherine O., Montréal.

Si vous avez commis l'imprudence de laisser s'alourdir votre ligne, ne commettez pas, madame, l'autre imprudence qui consiste à vouloir maigrir trop vite. Ce sont les désastres entraînés par les cures déraisonnables qui font protester tant de gens sérieux contre toute entreprise d'amalgrissement.

Les traitements et méthodes dont nous comptons vous entretenir par la suite ne seront jamais des procédés de "fonte" brusque. Et nous tenons à bien spécifier dès aujourd'hui que tout résultat trop rapide doit être tenu pour suspect ou dangereux. Il est physiologiquement impossible de perdre plusieurs livres par semaine sans un déséquilibre effroyable des hormones, et par suite sans risques graves pour la santé.

Un amaigrissement assez sensible peut fort bien être obtenu dès les premiers jours d'un traitement, mais ce premier effet de "choc" une fois passé, la diminution de poids devient lente et progressive. C'est normal: il faut qu'il en soit ainsi pour ne pas tomber malade gravement.

On peut remplacer le chocolat par du cacao dans les recettes qui exigent du chocolat, en y ajoutant un peu de beurre.

Une cuillerée à thé de poudre à pâte ajoutée au farci pour les pontets, le rendra plus léger.

Gâteaux aux asperges

- 12 tiges d'asperges.
- 1 tasse de sauce à la crème.
- 6 biscuits au soda.

Coupez les asperges en morceaux d'un pouce et faites cuire dans de l'eau salée pendant quinze minutes. Egouttez et gardez chaud. Préparez une sauce à la crème comme suit:

- 3 cuillerées à soupe de beurre.
- 3 cuillerées à soupe de farine.
- 1 tasse d'eau d'asperges.
- 1-2 tasse de lait.
- 1-4 de cuillerée à thé de sel et poivre.

Faites fondre le beurre, ajoutez la farine et remuez jusqu'à ce que les bulles se forment; ajoutez graduellement l'eau chaude dans laquelle les asperges ont cuit, puis ajoutez le lait. Remuez et faites cuire jusqu'à ce que la sauce soit épaisse et lisse. Ajoutez les assaisonnements.

Fendez les biscuits au soda faits d'après votre recette favorite et beurrez-les. Arrangez les moitiés de biscuits sur l'assiette de service, recouvrez-les d'une couche généreuse d'asperges, versez sur chacun d'eux de la sauce à la crème, mettez par-dessus l'autre moitié du biscuit, le côté beurré tourné vers le haut. Recouvrez d'asperges et mettez le reste de la sauce à la crème.

GRAPHOLOGIE

NOTE. — Faites analyser gratuitement votre écriture et celle de vos amis en envoyant un fragment de lettre à notre graphologiste SABINE SABIN, L'ILLUSTRATION, casier postal 1180 Montréal.

BRISÉ DES NUITS. — De l'aisance et de la grâce. Vous ne manquez pas de confiance en vous-même non plus, et vos idées sont vos idées, en ce sens que vous y tenez. On ne vous intimide pas facilement. On ne vous émeut pas facilement non plus. Du tact et de la mesure avec une habileté qui vous fera toucher le but que vous rêvez et la tenacité tient toujours comme elle tient aujourd'hui.

SOUFFRANTE. — Même si vous aviez raison de manquer de confiance, vous n'en manquerez pas, ou du moins, pas longtemps, car le naturel est tout abandon. Du calme et de la pondération. Ame délicate mais non trop sensible; vous savez voir les misères des autres et vous consolez ainsi de ce qui vous échoit. Générosité qui est presque de la prodigalité, parfois, tant vous ne gardez rien pour vous.

LYS. — Lys a le souci de la distinction en tout ce qu'elle fait, et le plus naturellement du monde. Une belle culture dont vous ne devez pas faire montre. L'orgueil est tempéré par une intelligence vive et un grand sens humain. Vous comprenez bien plus que vous n'excusez et c'est ce qui vous fait grande et attirante. Goûts de lecture.

CHOU-CHOU. — Je crois bien que vous mettez beaucoup de délicatesse et de précaution dans vos gestes comme dans vos paroles, car vous êtes sensible et vous vous trouvez souvent blessée, seulement, c'est la tendresse qui souffre, ce n'est sûrement pas l'orgueil. De la timidité, juste ce qu'il en faut pour vous créer un charme qui ne doit échapper à personne.

MARIE-JEANNE. — Est autoritaire et énergique sans que cela influe sur le cœur qui est bon sans défaillances et sans mollesse. Aussi vous ne rêvez pas inutilement, et vous ne vous cherchez pas de charmes. Nature positive et éveillée à apprendre, toujours apprendre. L'esprit dirige tout et sait faire taire les sentiments trop exigeants. Marie-Jeanne veut avoir la paix chez elle, elle craint l'amour.

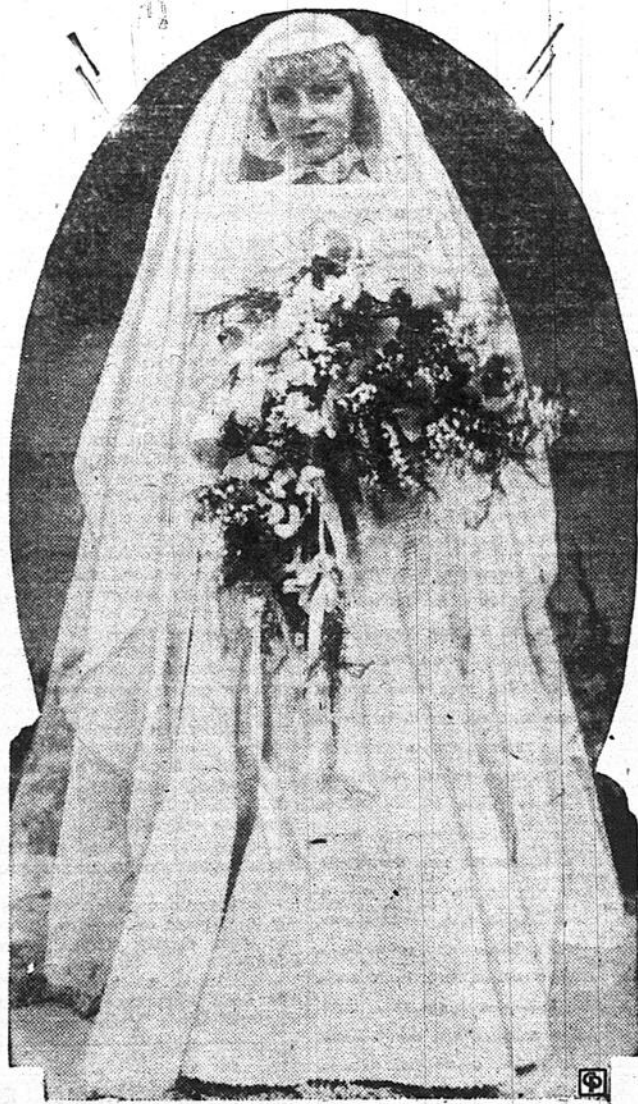
RAYMOND B. — L'assurance que vous avez en vous-même vous conduira sans doute à votre but, plutôt l'argent que l'amour. Nature positive et parfois difficile dans la discussion car l'orgueil ne vous laisse pas de loin. L'esprit est vif et devine autant qu'il comprend. Habileté, sens pratique et méthodique. Rapidité dans l'action. Crainte de l'amour.

MEMAINE. — L'enthousiasme vous accompagnait lorsque vous avez écrit, mais ce n'est pas une attitude coutumière de votre caractère. Pas de disposition sérieuse à la dépression, mais parfois, de la mélancolie que vous aimez. C'est la résultante de votre enthousiasme et de votre optimisme qui ne réalisent pas toujours ce que vous rêvez. Don d'imitation et de l'adresse pour les travaux manuels.

GERRY. — Impétuosité qui n'est pas mauvaise mais qui mesure mal parfois. Le plus souvent, c'est de l'impulsion. Nature difficile à contrôler, parce que l'imagination la mène et que vous aimez le hasard. Vous le tenez même. Le cœur a des générosités touchantes, mais il n'est pas toujours constant, toujours même. Un tempérament versatile et le plus souvent charmant.

PAULETTE. — Possède de grandes qualités d'organisation; elle a de l'initiative et des notions diverses. L'adresse des mains pour les arts d'agrément, les travaux à l'aiguille, la peinture, est remarquable. Paulette aime la responsabilité et ne craint jamais de trop entreprendre. Plus de cœur, plus d'énergie que de forces physiques, je pense, car, la ligne de dépression n'est sûrement pas morale.

GERMAINE L. — Que de subtilité! Et cette qualité vous fait souvent



CLAIRE TREVOR a bien voulu poser avec ce virginal costume drapé à la mode de '35. La jupe est plissée, genre monastique ou grec, sans plis fermés. Voile drapé à demi aux tempes. Remarquez le col laissant passer un étroit frison sous le menton.

Dentistes d'autrefois

Nous supposons volontiers que l'art de soigner les dents est un art moderne, parce qu'il s'accompagne d'une multitude d'instruments de précision d'invention récente. Mais nos pères avaient mal aux dents, eux aussi, et trouvaient pour les soulager des artistes qui n'étaient pas tous des ignorants et des charlatans.

Quand Ulysse fracassait d'un coup de poing la mâchoire d'Irus, le médecin ne trouvait rien à faire qu'à appliquer sur la blessure une racine amère triturée pour arrêter le sang. Mais Hippocrate soignait les abcès et la carie dentaire par des gargarismes de castoréum et de poivre, par des saignées et des applications d'aloès, par de la bouillie de lentilles. Il n'arrachait les dents qu'avec la plus extrême prudence.

A Rome, Galien savait perforer la dent avec un petit trépan et y introduire des remèdes, ce qui revient à la plombier; ou bien il appliquait sur la dent malade tel remède qui la rendait extrêmement branlante, et c'était un jeu alors de l'arracher. Il avait toutefois des

plus malheureuse que vous l'êtes, mais plus heureuse aussi, en retour. Une vie intense, remplie dans tous ses instants. Germaine est une travailleuse qui n'a pas toujours de but pratique, mais qui mêle la fantaisie au travail sérieux.

LAURE. — Pour bien peu, vous vous tracasiez, mais cela ne dure pas, car vous voulez trop être heureuse pour ne pas tenter de l'être en dépit des événements qui arrivent. Ne seriez-vous pas un peu trop affectueuse? Ne vous attachez-vous pas trop. Cependant c'est encore là que vous trouverez raison d'oublier une déception et un chagrin.

Sabine Sabin

Le courrier de Lucie

L'ILLUSTRATION a retenu les services de Lucie Préchamps qui dirigera désormais cette chronique dans notre édition du samedi soir. Toutes nos lectrices et même nos lecteurs, sont bienvenus à cette colonne; Mlle Préchamps répondra, dans le courrier, à toutes les questions. On voudra bien adresser comme suit: "Mlle Lucie Préchamps, Édition du Samedi soir, 'L'ILLUSTRATION', Case postale 1489".

Quest. — Quelles sont les fleurs les plus appréciées à Pâques?
MIMI.

Rép. — Les roses sont toujours des fleurs agréables, mais le bouquet de violettes est plus significatif.

Quest. — Je suis la cadette de ma famille et je suis courtisée par un homme beaucoup plus âgé que moi. J'ai 20 ans. Mes soeurs et mes frères m'ont tellement taquinée à ce propos que je ne sais plus si je dois rester sérieuse vis-à-vis de ce jeune homme. Croyez-vous que je doive quand même le recevoir?
MIETTE.

Rép. — Bien sûr que vous devez le recevoir si vous l'aimez. Les taquineries que l'on vous fait sont sans doute subtiles pour ne pas laisser percer un peu de jalousie peut-être, mais ne vous laissez pas influencer par cela, à moins que vous n'ayez vraiment une raison sérieuse, et que la différence d'âge ne soit assez grande pour que vous y pensiez deux fois.

Quest. — Ma fille est fiancée à un jeune homme d'assez bonne famille, et ils doivent se marier en mai prochain. Or, depuis, quelque temps, il me semble que ce jeune homme prend trop de libertés avec ma fille, et je me demande comment leur faire entendre que cela me déplaît. Je ne voudrais pas froisser mon futur gendre; d'un autre côté, ne veux pas qu'il se commette d'irrégularités, cela se comprend. Vous m'aideriez beaucoup d'un conseil.
MERE PRUDENTE.

Rép. — Il est bon de continuer d'exercer votre surveillance sur votre fille jusqu'au jour où un autre en prendra soin. Cependant, vos craintes sont justifiées. Si, d'une remontrance trop vive, vous allez compromettre le beau projet de ces deux grands enfants? Et puis, s'ils sont bien près de se marier, il convient d'être un tout petit peu plus tolérante. Faites comprendre votre désir à votre fille, qui à son tour, saura sans doute faire entendre raison gentiment à son futur mari.

Quest. — Quelle est la signification de Fernande et de Roger?
LES DEUX.

Rép. — Fernande signifie: volontaire et décidée. Roger: caractère souple et enjoué.

QUESTION. — Comment appelle-t-on la manie de toujours se froisser pour rien?
BETTE.

REPONSE. — Sphingomanie.

Quest. — Je me conforme depuis quelque temps à quelque chose que je crois bien loin de la galanterie et que certains expliquent par ce mot: c'est moderne. Voici: un jeune homme qui ne m'est pas intime m'offre parfois de m'amener au théâtre, mais comme nous demeurons assez éloignés l'un de l'autre, il me donne rendez-vous au théâtre. Je suis sûre qu'il ne réalise pas que cela m'intrigue de sa part car il a des manières et du savoir-vivre et ne manque jamais ailleurs, en toute autre circonstance. Dites-moi si cette habitude est acceptée dans le monde?
UN PEU TIMIDE.

Rép. — Non, cette attitude est une licence et elle ne saurait être bien vue d'une femme. Ce n'est évidemment pas un compliment à recevoir de la part d'un jeune homme, mais la plupart comme notre ami d'ailleurs ne le réalisent pas.
LUCIE PRECHAMPS.

C'EST LA MODE!

LES ENCOLURES

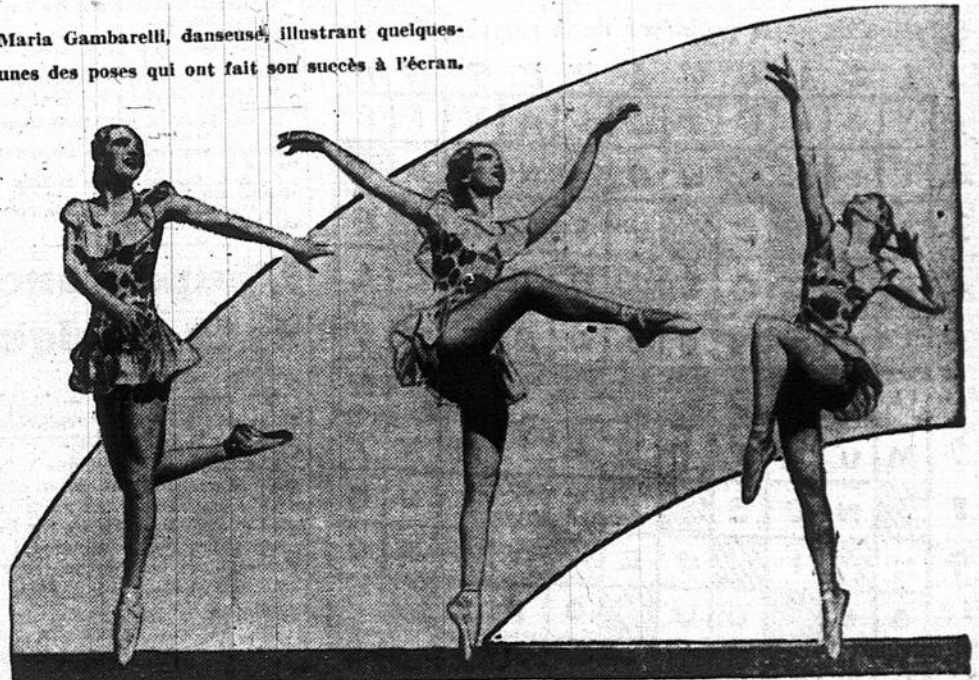
La mode se féminise de plus en plus: sauf pour les ensembles réservés au sport, nous sommes lassées — à juste titre, il faut le dire — des cols masculins, des manches plates, des jupes sans ampleur. Les noeuds, les drapés étouffent le buste, les manches ballonnent agréablement, une raisonnable largeur d'étoffe favorise l'harmonie de nos gestes. Que la mode en soit louée.

Le chapitre des encolures est un des plus importants dans cet aimable renouveau de la toilette féminine.

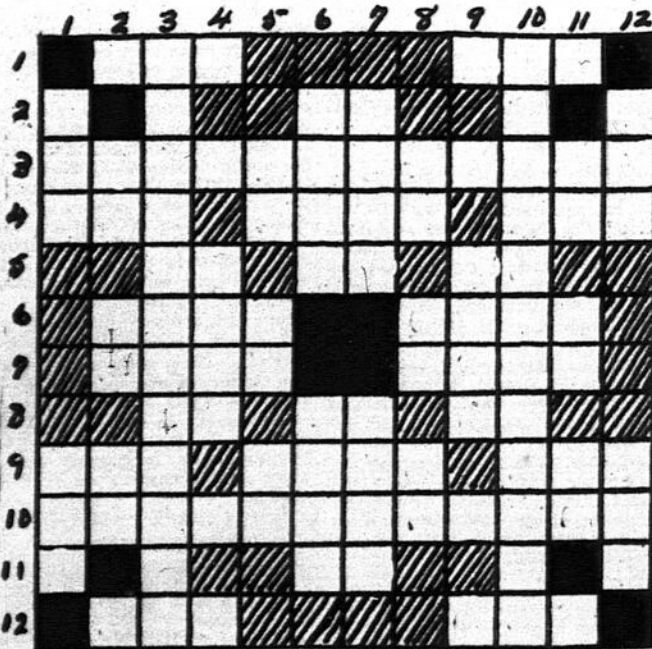
Pour les robes du matin nous voyons d'agréables petits cols de piqué matelassé blanc, de couleur unie ou de différents tons. L'un des plus amusants est un double col de piqué fin, le col de dessous avance deux coins aigus sous le second col dont les coins sont arrondis; une petite cravate courte de même étoffe noue le tout. Très joli aussi ce col plat de piqué blanc imprimé de rouge. La cravate qui l'attache est taillée avec le col: deux manchettes complètent la parure. Les blouses d'après-midi en taffetas s'ornent souvent de larges noeuds papillons qui donnent à l'importance qu'exige la mode. Une robe de taffetas noir très simple de ligne a pour seul ornement un col haut de lingerie fine qui retombe sur le corsage en un rabat léger ourlé d'une fine dentelle. Cette même dentelle est tuyautee dans le haut du col.

BALLERINE MODERNE EXPRIMANT LA POESIE PAR L'ACTION

Maria Gambarelli, danseuse, illustrant quelques-unes des poses qui ont fait son succès à l'écran.



LES MOISÉS CROIS DE L'ILLUSTRATION



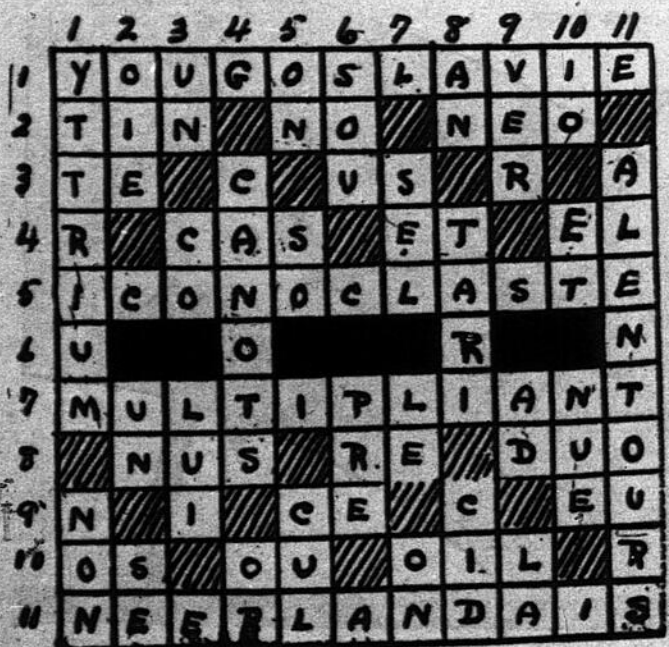
HORIZONTALEMENT:—

- 1 — Petit poème lyrique. — Saison.
- 2 — Symbole chimique du cobalt.
- 3 — Division d'un végétal arborescent.
- 4 — Recueil d'anecdotes. — Qui est au bon air. — Application des connaissances à la réalisation d'une conception.
- 5 — Librement, sans obstacles, immédiat. — Article simple. — Préposition.
- 6 — Partie courbée en arc par laquelle on pend un vase, un panier. — Genre de graminées.
- 7 — Groupe des officiers ou des sous-officiers ainsi réunis. — Productions viticoles.
- 8 — Pronom personnel. — Note de la gamme. — Le, en espagnol.
- 9 — Avec qui on est lié d'une affection réciproque. — Bords d'un fleuve, d'un étang. — Gendre de Mahomet.
- 10 — Infecté de peste, contagieux.
- 11 — Forme du verbe avoir.
- 12 — Genre de légumineuses dont le type est la lentille. — Pied de vigne.

VERTICALEMENT:—

- 1 — Gros perroquet d'Amérique. — Sorte de petite pomme rouge et blanche.
- 2 — Année. — Avant-midi. — Mol.
- 3 — Détruire l'état magnétique.
- 4 — Qui a de gros os.
- 5 — Note de la gamme. — En les. — Forme du verbe rire.
- 6 — Espace indéfini dans lequel se meuvent les astres. — Fil simple ou retors destiné au tissage.
- 7 — Terre argileuse jaune dont on fait des couleurs. — Consentement, approbation.
- 8 — Deux voyelles. — Langue qu'on parlait autrefois au midi de la Loire. — Préposition.
- 9 — Train, manière d'aller.
- 10 — Nom de divers muscles qui ont la forme d'un triangle.
- 11 — Métal précieux. — En les. — Article simple.
- 12 — Forme du verbe avoir. — Pronom personnelle.

Solution de notre problème de la semaine dernière



Aux collectionneurs

Tous ceux qui s'intéressent à la philatélie sont priés de nous faire parvenir leurs noms, et adresse que nous publierons. De cette façon, les collectionneurs se connaîtront davantage et pourront procéder à l'échange de leurs timbres sans aucun frais. Prière d'adresser son nom sans délai, au "Rédacteur du coin des timbres", "L'Illustration", C. P. 1480, Montréal.

Le club des échangeistes

- M. Emile Sorey, 297, St-Olivier, Québec.
- M. C. E. Stanton, 45 Blvd. des Fratries, Laval des Rapides, Pont Vian, P.Q.
- M. E. Bial, Hôtel-Dieu, Chicoutimi, P.Q.
- M. Yves Schoeb, 5281 Chemin Côte-des-Neiges, Montréal, Qué.
- M. J.-E. Ferron, 1221, rue St-Hubert, Montréal.
- M. L.-A. Lapointe, 8595, rue St-Denis, Montréal.
- M. Gustave Normandin, 5613, rue Brébois, Montréal.
- M. Adol Cerat, 8916, rue De Normandie, Montréal.
- M. J.-F. Houine, 869, rue Désery, Montréal.
- M. Claude Faquet, 29, rue St-Luc, Québec.
- M. Marcel Bidal, 5700, 2ème Avenue, Rosemont.
- Mlle Diane Paré, 39, rue St-Paul, Québec.
- M. Edmond Laberge, 4675, ave Hôtel-de-Ville, Montréal.
- M. Eddy Lapointe, 1b, rue St-François, St-Hyacinthe, P.Q.
- M. Frs-Xavier Gagné, 16, rue Rivier, Chicoutimi, P.Q.
- M. O. Grant, 200, ave Bloomfield, Outremont, Montréal.
- M. C.-H. Mervier, 58, 5ème Rue, Limoulin, Québec.
- M. J.-G. Carrier, 10 et 12, rue St-Georges, Laprairie, P.Q. Co. Naperville.
- M. Marcel Lessard, 4287, rue Deldrimler, Montréal.
- M. Roland Desferres, 7432a, rue St-Denis, Montréal.
- M. Gérard Normand, 2855, rue Damase, Montréal.
- M. J.-A. Masson, 6754, rue Alma, Montréal.
- M. Joseph Gauthier, 113, rue St-André, Ottawa, Ont.
- M. J.-A. Lavole, Casler 219, Dolbeau, P.Q.
- M. Patrick Fotvin, 67, rue St-François, Jonquière, Co. Chicoutimi P.Q.
- M. J.-E. Vinet, 2884, rue Sheppard, Montréal.
- M. Wilfrid Pelletier, Ste-Anne de la Pocatière, Co. Kamouraska, P.Q.
- M. Roger Emery, 905, rue Bonaventure, Trois-Rivières, P.Q.
- Mlle Marguerite Martel, Casler 129, Loretteville, P.Q.
- M. Camille Bouchard, C.P. 33, Ste-Anne de la Pocatière, Co. Kamouraska, P.Q.
- M. Paul Gill, Sanatorium Lac Edouard, P.Q.
- M. Jean Bouthillier, Boite 170, Laprairie, P.Q.
- M. Arthur Bélanger, 4283, rue Fabre, Montréal.
- M. Lucien Tremblay, 189, rue Nelson, Ottawa, Ont.
- M. G.-A. Laferrrière, 4397, rue Mentana, Montréal.
- M. Walter Fisher, 5977, rue St-André, Montréal.
- Mlle Berthe Mariel, Loretteville, P.Q.
- M. Honoré Bernard, C.P. 265, Grand-Mère, P.Q.
- M. L. Laurent Benoit, 12323, rue Notre-Dame des Anges, Cartierville, Montréal.
- M. David Lafortune, 3228, rue Berri, Montréal.
- M. A. Cloutier, 4316, rue Berri, Montréal.
- M. Cha Morin, 43, ave de Bienville, Québec.
- M. H.-F. Godbout, Boite 24, Beauport, P.Q.
- M. Jules Lessard, N.F. 60, 6ème Rue, Québec.
- M. Lionel Bloux, C.P. 474, Rimouski, P.Q.
- M. Roger DesOrmeaux, 4665, rue Desjardins, Montréal.
- M. J.-Jacques Malherbe, 253, rue Wilfrid, Verdun, Montréal.
- M. Le Gardeur de Repentigny, Ste-Anne de la Pocatière, Co. Kamouraska, P.Q.
- M. Jacques Lemieux, 430, rue Terrasse, Ahuntsic, Montréal.
- M. Gustave Waechter (je n'envoie pas premier), 6608a, rue De la Roche, Montréal.
- Mlle Alvine Souillé, Deschambault, P.Q.
- M. Léon-J. Bouchard, Neuville, Co. Fort-nouf, P.Q.
- M. Guy Durocher, 18275 Notre-Dame est, Pointe-aux-Trembles.
- M. J.-A. Saunier, 24, rue Lorne, Chicoutimi, P.Q.
- M. J.-A. Gagnon, 9, rue St-Léon, Chicoutimi, P.Q.
- M. Charles Bernard, 1896, rue Dementigny Est, Montréal.

L'importance de la musique

Strasbourg, France. — "La Musique doit être aussi profitable et utile que la démocratie". C'est dans cet esprit que le "slogan" de guerre de Woodrow Wilson a été adapté et sert au programme d'un Comité Français en vue de la propagation des connaissances musicales, dont M. Edouard Herriot, ancien Président du Conseil est président. Son but est de détruire la légende tendant à insinuer que l'art musical ne peut être compris que des classes intellectuelles.



Le nombre pré-déterminé

Ce tour d'un caractère bien intrigant amusera certainement votre auditoire puisque vous pouvez déterminer le total de différents nombres pensés par une personne de votre auditoire et écrit secrètement sur un papier. Vous pouvez d'abord présenter ce tour soit avec une seule personne ou avec tout votre auditoire, puisque le total des nombres donnera toujours le même résultat! Ce tour peut être présenté entre autre dans votre acte de magie. Vous fournissez un papier et un crayon à une personne et lui demandez de bien vouloir répondre à vos questions sur le papier. Vous revenez à votre table et prenez un morceau de papier semblable à celui que vous avez donné et écrivez secrètement un nombre, vous le déposez sur la table face en bas de manière à ce que personne ne voie le chiffre que vous avez marqué. Ensuite vous posez les questions suivantes:

— Voulez-vous maintenant poser le nombre d'années que ceci fait jusqu'à aujourd'hui?

— Voulez-vous maintenant poser le nombre d'années que ceci fait jusqu'à aujourd'hui?

— Voulez-vous maintenant poser le nombre d'années que ceci fait jusqu'à aujourd'hui?

— Voulez-vous maintenant poser le nombre d'années que ceci fait jusqu'à aujourd'hui?

— Voulez-vous maintenant poser le nombre d'années que ceci fait jusqu'à aujourd'hui?

— Voulez-vous maintenant poser le nombre d'années que ceci fait jusqu'à aujourd'hui?

— Voulez-vous maintenant poser le nombre d'années que ceci fait jusqu'à aujourd'hui?

— Voulez-vous maintenant poser le nombre d'années que ceci fait jusqu'à aujourd'hui?

— Voulez-vous poser en chiffre sur le papier: l'année de votre naissance?

— Voulez-vous poser en chiffre sur le papier: le nombre d'années que ceci donne jusqu'à aujourd'hui?

— Voulez-vous vous rappeler une date importante dans votre vie, soit votre "première commu-

— Voulez-vous poser en chiffre sur le papier: l'année de votre naissance?

— Voulez-vous poser en chiffre sur le papier: le nombre d'années que ceci donne jusqu'à aujourd'hui?

— Voulez-vous vous rappeler une date importante dans votre vie, soit votre "première commu-

— Voulez-vous poser en chiffre sur le papier: l'année de votre naissance?

— Voulez-vous poser en chiffre sur le papier: le nombre d'années que ceci donne jusqu'à aujourd'hui?

— Voulez-vous vous rappeler une date importante dans votre vie, soit votre "première commu-

— Voulez-vous poser en chiffre sur le papier: l'année de votre naissance?

— Voulez-vous poser en chiffre sur le papier: le nombre d'années que ceci donne jusqu'à aujourd'hui?

— Voulez-vous vous rappeler une date importante dans votre vie, soit votre "première commu-

— Voulez-vous poser en chiffre sur le papier: l'année de votre naissance?

— Voulez-vous poser en chiffre sur le papier: le nombre d'années que ceci donne jusqu'à aujourd'hui?

— Voulez-vous vous rappeler une date importante dans votre vie, soit votre "première commu-

— Voulez-vous poser en chiffre sur le papier: l'année de votre naissance?

— Voulez-vous poser en chiffre sur le papier: le nombre d'années que ceci donne jusqu'à aujourd'hui?

— Voulez-vous vous rappeler une date importante dans votre vie, soit votre "première commu-

— Voulez-vous poser en chiffre sur le papier: l'année de votre naissance?

— Voulez-vous poser en chiffre sur le papier: le nombre d'années que ceci donne jusqu'à aujourd'hui?

— Voulez-vous vous rappeler une date importante dans votre vie, soit votre "première commu-

— Voulez-vous poser en chiffre sur le papier: l'année de votre naissance?

— Voulez-vous poser en chiffre sur le papier: le nombre d'années que ceci donne jusqu'à aujourd'hui?

Les loteries sous la révolution

OPINION DE MIRABEAU

De tout temps les Parisiens ont éprouvé une sorte de prédilection pour les loteries. Mais c'est surtout au cours des dernières années de la Révolution que ce jeu devint pour eux une véritable passion.

Je ne saurais passer sous silence les étranges paroles qu'un membre du Comité de l'imposition a proférées dans la séance du 10 octobre, en recommandant à notre patriotisme la régie des loteries... régie qui, selon lui, doit être une des sources les plus fécondes et les plus innocentes du revenu public... Que sous les derniers temps d'un gouvernement qui, follement prodigue et systématiquement corrupteur, était sans cesse aux expédients, de prétendus hommes d'Etat n'aient pas rougi d'écrire et d'imprimer que la loterie pourrait être regardée comme un impôt libre et volontaire, on s'indigne plus qu'on ne s'étonne. Mais qu'aujourd'hui, à l'aurore de la liberté nationale, on essaie d'intéresser les fondateurs de la morale publique au perfectionnement d'une institution qui précipite dans toutes les calamités du vice et de la misère les classes industrieuses du peuple, voilà ce qui fait horreur!... Un impôt libre! Etrange liberté! Chaque jour, à chaque instant on crie au peuple qu'il ne tient qu'à lui de s'enrichir avec un peu d'argent, on propose un million pour vingt sous au malheureux qui ne sait pas compter, qui manque du nécessaire! Et le sacrifice qu'il fait à ce fol espoir, du seul argent qui lui reste, de cet argent qui apaiserait les cris de sa famille, est un don libre et volontaire!... Cette invention exécutable, destinée à choquer tous les principes de la morale sociale au même degré où elle viole toutes les proportions de l'arithmétique honnête, frappe le peuple, dont les moeurs et la subsistance sont incensamment menacées, détruit le goût du travail, introduit la fraude et l'infidélité, engendre les vols, les assassinats, les forfaits, et, chose horrible! elle offre le hideux spectacle du gouvernement exerçant le plus vil des escamotages et mettant l'innocence et le bien-être des hommes au misérable prix de quelques millions. (Le Moniteur, du 25 octobre 1790).

Un gagnant bien inspiré

Un citoyen qui avait choisi pour texte de sa mise le nom de Bonaparte gagne un lot de cinquante mille francs. (Le Moniteur, du 8 nivôse, an VI.)

Concurrence déloyale

Le Bureau central, d'après la demande des administrateurs de la loterie nationale, a fait imprimer et afficher un avis aux citoyens, relativement aux colporteurs qui, soudoyés par des banquiers de loteries clandestines, distribuent, aussitôt après le tirage de la loterie nationale, de fausses listes de numéros; les actionnaires ont en conséquence été invités à n'ajouter foi qu'aux listes placées à la porte des receveurs des bureaux.

(Extrait du "Compte décadaire des opérations du Bureau Central du Canton de Paris, du 21 au 30 thermidor, an VI").

HYPNOTISME, MAGNETISME Désirez-vous connaître le secret de la vie, désirez-vous vous faire aimer des personnes qui vous sont chères, désirez-vous avoir le bonheur et le succès dans vos affaires. Méthode enregistrée et infatigable enseignée par un professeur de 20 ans d'expérience. Consultation gratuite. Prof. Morin dit Lenoir, 1927 Papineau, Apt. 1, AM. 4627

QUAND ON MÉPRISE L'AMOUR....

PAR SYLVAIN TERNOIS

TREIZIEME TRANCHE

(TOUS DROITS DE REPRODUCTION, DE TRADUCTION ET D'ADAPTATION RESERVES)

le moindre retard. Alors, trouve une solution...

Même en cet instant d'affolement, au milieu d'un malheur aussi accablant, Réal ne put s'empêcher d'admirer cet homme qu'il avait si longtemps méconnu. Cet esprit net et vif, prompt à saisir les fils d'une situation, à diriger l'action, à commander, à apaiser les difficultés lui apparaissait pour la première fois sous son véritable aspect. Et surtout, cette mansuétude affectueuse dont il l'entourait maintenant... Comment avait-il pu le mal comprendre à ce point?

Achille Gervais voulait avant tout protéger son fils, sauvegarder jalousement ce bonheur dont l'échéance s'annonçait si proche, et soudain, si éloignée. Il ne lui restait comme seule ressource d'empêcher la vérité d'atteindre le cercle de leurs relations, où Réal ne pourrait plus, ensuite, évoluer à son aise, ne pourrait plus éviter les regards obliques qui font mal, parce qu'ils touchent au point le plus sensible de l'amour-propre.

Un suicide! Non, il ne fallait pas. Ou plutôt, même contre ce suicide, il fallait garder l'honneur et la réputation des Chevalier intacts. On se trouvait à l'heure où les quotidiens du matin recueillent, assimilent l'information de toute nature pour en remplir leurs colonnes et livrer aux lecteurs la révélation des derniers faits du jour. La chronique des faits-divers, des meurtres, des suicides, des grandes catastrophes est de plus en plus celle dont le lecteur ne peut se dispenser.

A la morgue, on ne saurait que le lendemain midi le verdict du coroner. Cela laissait quelque répit. Achille Gervais téléphona aux journaux du matin. Mais à chaque salle de rédaction, on fit, à sa question, la même réponse: "Le directeur de la publicité? Demain à neuf heures... Non, impossible de l'atteindre le soir."

Toute la nuit, le financier tua les heures, dans son bureau de la rue St-Jacques. A la première heure, il se mit en frais de visiter les journaux. Il était d'autant mieux reçu qu'à chaque endroit, le financier retenait un contrat assez onéreux pour fins de publicité.

— Voilà, dit-il ensuite, j'aurais à vous demander un service... oh! un bien léger service.

— Tout ce que vous voudrez, cher Monsieur!

— Prenez garde, dit-il en riant, je pourrais me montrer exigeant. Non, je veux tout simplement savoir s'il serait impossible d'ignorer une nouvelle en somme bien peu d'intérêt. Le coroner tient cet avant-midi enquête sur la mort d'une jeune fille, survenue hier soir. Une pauvre famille, vous savez. Dans un moment de découragement, cette jeune fille, Lucien Chevalier, s'est suicidée en absorbant, de la façon la plus banale qui soit, du poison. Il reste toujours possible que ce soit une erreur, une mort accidentelle, voyez-vous, mais les jurés rendront probablement un verdict de suicide. Sans être parent avec la famille ainsi affectée, j'ai quelques raisons d'un ordre tout particulier pour que l'affaire n'ait point de retentissement...

— Mais je comprends, Monsieur Gervais, nous nous faisons une règle rigoureuse de ne rien laisser ignorer au public. Mais enfin... il arrive parfois que notre reporter de la police oublie quelques petites nouvelles secondaires...

— Merci. D'ailleurs, je n'en comptais pas moins sur votre obligeance. Il y a des cas, n'est-ce pas?

— Mais bien sûr. Allons, au revoir, cher Monsieur...

Une telle obligeance parait surprendre. Les journaux oublient difficilement même les nouvelles d'ordre secondaire. Mais, dans l'espace de deux heures, le financier avait réservé des contrats de publicité pour vingt mille dollars. Qui, dans sa situation, ne lui étaient d'aucune utilité.

(A suivre)

Tous trois, immobilisés, cherchaient à comprendre.

— Maman! reprit Arlette... Au même instant, un second cri ajouta à leur stupeur, à leur crainte. On eut dit une voix déjà presque éteinte dont les cordes vibraient cependant avec force, sous l'aiguillon d'une douleur déchirante.

Madame Chevalier pâlit, regarda, avec des yeux étranges, les deux jeunes gens, et quitta précipitamment la pièce. Tous trois commençaient de comprendre, avaient peur de bien comprendre, et nul n'osait formuler sa pensée, pour retarder de quelques secondes une échéance pénible, douloureuse, mais pourtant inexorable...

— Arlette! Arlette! vite, mon Dieu... Arlette!

Madame Chevalier appelait d'une voix blanche. Arlette et Réal coururent à l'arrière de la maison, guidés par la voix, et parvinrent à la chambre de Lucienne. Arrivés sur le seuil, tous deux s'arrêtèrent, stupéfiés par la scène dont ils avaient le malheureux spectacle.

Agonisante, Lucienne gisait sur le tapis, tout le corps convulsé dans une attitude effrayante, les traits méconnaissables, et de sa gorge venaient des plaintes prolongées, immatérielles... Une écume rougie perlait sa bouche, dont le rictus faisait mal à voir...

— Un médecin... va vite chercher un médecin! supplia la mère, prête à défaillir.

— Je reviens dans un instant, coupa Réal, se dirigeant aussi rapidement que le lui permettait son émoi vers la rue.

La pauvre mère s'agrippait maintenant à Lucienne, lui berçait la tête dans ses bras. Des larmes abondantes coulaient sur la forme inerte... des mots incohérents cherchaient à tromper l'inévitable.

Lucienne... ma petite Lucienne... pourquoi as-tu fait ça... parle-moi, voyons, parle-moi, c'est ta mère... mais tu me reconnais, voyons... parle-moi... non... non... ne parle pas, mon petit enfant... là, repose-toi...

Anéantie, Arlette restait debout, dans l'encadrement de la porte, le cerveau bouillant de pensées auxquelles elle ne s'arrêtait pas. Elle ne cherchait pas à comprendre et ne pouvait détacher ses yeux d'un tableau si brutal qu'il dépassait en inconcevable tout ce que l'imagination peut prêter à la réalité. Un halo de terreur entourait la pièce. Arlette distinguait nettement, par terre, près de sa soeur, la bouteille brisée qui avait contenu le poison... mais elle vivait un laps si étrange qu'elle n'allait pas jusqu'à établir le rapprochement entre les faits.

Soudain, la mourante eut un râle... une affreuse grimace tordit tout son visage, sa tête se fit plus lourde dans les bras maternels...

— Elle est morte! murmura Arlette.

La mère n'entendit rien, continua de bercer Lucienne, dont les membres commençaient déjà de se figer dans une attitude plus rigide.

Lorsque le médecin, alerté par Réal, se fut un instant penché sur le cadavre, il fit signe qu'on amenât la mère dans une autre pièce.

Madame Chevalier comprit toute l'affreuse vérité. Une crise nerveuse s'empara d'elle et l'on dut la conduire à sa chambre, où le médecin lui administra un calmant.

— C'est un suicide, n'est-ce pas? s'enquit l'homme de la science.

Réal lui raconta ce qu'il savait de la scène.

— Restez, dit le médecin. Je vais faire le nécessaire pour qu'on vienne chercher le cadavre. Et surtout, surveillez bien la mère. On ne sait jamais...

Arlette, agenouillée près du lit maternel, donnait libre cours à ses larmes. Des idées plus nettes se faisaient jour dans son esprit. Cependant, Réal vivait des heures d'angoisse. Cette mort si brusque, si imprévue, assombrissait tout son bonheur. Il n'envisageait

plus l'existence que sous un jour morose; son amour enfonçait dans la détresse. Que faire?

Il eut soudain l'idée d'appeler son père au téléphone, de le prévenir. Pourquoi avait-il cette idée? Autrefois, le financier eût bien été le dernier homme à être consulté. Il put ainsi, l'espace d'une seconde, mesurer le changement qui s'était opéré chez lui. Le financier se trouvait en conférence lorsque la secrétaire lui remit l'appareil.

— Qu'on rappelle, dit Achille Gervais, je ne puis être dérangé en ce moment.

— C'est Monsieur Réal... il assure que c'est très urgent...

— Sommes-nous seuls dans la maison? s'inquiéta Achille.

— Non. Arlette est près de sa mère, dont l'état n'est guère rassurant. Veux-tu les voir?

— Non, par tout de suite, pas tout de suite... Hum!... un suicide, hein? Je comprends.

Le fils eut un regard inquiet.

— Tu... tu comprends?

— Oui.

— Tu sais pourquoi elle a fait ça?

— Oui.

— Mais explique-toi, voyons!

— Pas maintenant, nous avons mieux à faire... Y a-t-il d'autres personnes que vous trois au courant de cette mauvaise affaire?

— Hum!... cette version n'est pas impossible à soutenir, Monsieur. Vous êtes le père de...

— No! Mais ce garçon est mon fils. Il doit épouser prochainement la soeur de la morte. Cette fâcheuse circonstance...

— Bien fâcheuse, en effet.

— Si les journaux publient le verdict du suicide, il ne manquera pas de gens qui nous connaissent pour rapprocher les noms. Enfin, vous savez ce que je veux dire?

— Si, si... D'autre part, c'est un prétexte facile, auquel les jurés du coroner ne veulent pas toujours croire!



Agonisante, Lucienne gisait sur le tapis, tout le corps convulsé dans une attitude effrayante, les traits méconnaissables, et de sa gorge venaient des plaintes prolongées, immatérielles...

— Réal? Oh!... oui, j'attends une excellente nouvelle, fit-il en souriant, vous m'excusez, Messieurs?

Il prit l'appareil:

— Allô! Oui, c'est moi.

— Mais qu'y a-t-il?

Pendant que l'autre voix disait la catastrophe, les traits du financier, d'habitude si froids, si imperméables aux émotions, prenaient une expression de vive inquiétude.

— Je viens tout de suite, dit-il, tout de suite...

Et auprès des autres, il ne s'excusa même pas avant de quitter précipitamment son bureau.

Réal, à qui les minutes paraissent des siècles, accueillit son père à l'entrée, ajouta les détails indispensables au bref récit communiqué par téléphone, et le conduisit à la chambre où gisait la morte.

— Non... ah! si, le médecin!

— Qui est ce médecin?

— J'ignore son nom, mais il sera sans doute de retour dans quelques minutes... Tiens, on sonne, ce doit être lui!

Le jeune homme courut ouvrir au coup de sonnette. C'étaient les brancardiers de la Morgue, mandés par le médecin, qui réclamaient le cadavre. Moins de deux minutes après, ils repartaient avec le fourgon noir, surmonté du sinistre drapeau noir et jaune.

Le médecin revint à son tour.

— Vous êtes le médecin, demanda le financier? Je voudrais vous causer quelques instants, vous voulez bien? Vous ne croyez pas qu'il puisse s'agir d'une mort accidentelle, d'une erreur?... Ce poison...

— De l'acide carbolique.

— Cette jeune fille a sûrement confondu cette bouteille avec une autre dont elle comptait prendre quelque remède. Autrement, je ne vois pas... aucun motif...

Les deux hommes gardèrent un moment le silence, chacun absorbé par ses propres pensées.

— J'ai trouvé! fit soudain l'homme d'affaires. Quelle heure est-il?... Je n'ai que le temps...

— Au fait, vous savez que la mère doit être entourée de grands soins, pour quelques jours du moins. Son mari...

— Est mort. Que conseillez-vous?

— Aucun endroit ne lui sera plus propice que l'hôpital.

— Excellente idée. Voulez-vous vous charger du cas? Je paie tous les frais. Tiens... voici un chèque suffisant... Ah! mais, il y a Arlette... Réal!

Le jeune homme vint trouver les deux hommes.

— Réal, veux-tu t'occuper de ta fiancée? Le médecin fera conduire Madame Chevalier à l'hôpital. Il faut qu'Arlette quitte aussi cette maison pour quelque temps. Il y a trop de mauvais souvenirs qui rôdent ici. J'ai quelques démarches à faire, qui ne souffrent pas



WALLACE BERRY



BARBARA STANWYCK



GLORIA SWANSON

La mode de l'adoption

Une nouvelle mode sévit à Hollywood — la mode des enfants adoptés.

Ainsi, Al Jolson et sa femme Ruby Keeler viennent d'adopter un gentil petit garçon de 7 ans.

D'autres artistes ont suivi cet exemple. Wallace Berry, Harold Lloyd, Gloria Swanson, Constance Bennett, Barbara Stanwyck ont adopté chacun un enfant, et Fredric March en a recueilli deux.

La plupart de ces enfants proviennent de "La crèche d'Illinois" créée par Mme William Walrath où 2,500 enfants, abandonnés ont été soignés et élevés.

Sous le règne d'Hollywood

(SUITE DE LA PREMIERE PAGE)

"Je n'ai jamais vu une petite personne aussi convenable que Norma Shearer, dit-elle. Je l'ai vu à toutes les heures du jour, — et la journée est longue dans la société! — mais en aucune circonstance l'ai-je trouvée mal vêtue pour satisfaire au bon goût le plus intransigeant. Constance Bennett et Carole Lombard savent arborer des toilettes parfaites, aussi; elles savent mettre en valeur les créations préparées à Hollywood."

"Alors, conclut l'actrice, j'ai revu ces mêmes personnes à l'écran; elles portaient des toilettes qu'on leur aurait vainement cherchées hors de leur travail. Pour les spectateurs, dans la salle de cinéma, c'est un peu de la fausse représentation. Le malheur, c'est qu'ils ne s'en rendent pas toujours compte, et qu'ils portent, pour imiter leur étoile préférée, des toilettes que cette étoile n'oserait jamais endosser ailleurs que dans un film!"

Il arrive souvent qu'au cinéma, la censure s'exerce autant sur les modes que sur les gestes des acteurs. A picure "Riptide", où plusieurs bobines furent taillées parce que Norma Shearer y exhibait des robes de soirées réellement trop décolletées. Greta Garbo, dans "The Painted Veil", et Constance Bennett, dans "Outcast Lady", ont fait mauvais effet parce qu'elles y montraient des modes trop excentriques, de mauvais goût.

D'ailleurs, les temps ont changé. La coutume aussi. On se souvient très bien qu'au temps où Gloria Swanson régnait en souveraine absolue dans le royaume du film, les femmes allaient admirer à l'écran et parlaient en termes très laudatifs de ses robes pour le moins excentriques. Mais une fois sorties de la salle obscure, elles n'allaient pas réclamer, de leur tailleur, les mêmes modèles.

Tandis qu'aujourd'hui...



Le découpage d'un film

Qu'est-ce que c'est que le "découpage" d'un film? La définition la plus simple en est, me semble-t-il, la suivante: le découpage consiste dans le choix des meilleurs morceaux d'un film qu'on assemble ensuite dans le meilleur ordre.

Voilà comment je procède:

Un film qu'on vient de tourner est composé de plusieurs centaines de scènes séparées, photographiées d'habitude sans suivre aucun ordre défini et souvent à plusieurs reprises. Chaque tranche du dialogue et de l'action est enregistrée de plusieurs points de vue et à des distances différentes. En découplant le film on doit condenser les quelque 30,000 verges de pellicule ainsi obtenus en 2,500 verges environ de film habituel. On se laisse guider dans son choix, par la qualité de la photographie, par le jeu des artistes, par la netteté du son ainsi que par l'angle plus ou moins heureux des prises de vue.

Le directeur de la production m'indique son choix parmi les scènes tournées au cours de chaque journée, d'après les épreuves tirées de ces scènes. Lorsqu'un certain nombre de scènes se trouvent ainsi accumulées, je les visionne et établis un plan général de découpage.

Ensuite, chaque scène est projetée séparément au moyen de la "moviola", qui est un appareil de projection en miniature où l'on voit le film à travers des lentilles grossissantes et qu'on peut arrêter à n'importe quel moment. Je marque à la craie rouge le commencement et la fin des morceaux de films que je compte utiliser. Je puis ensuite suivre le plan établi par moi d'avance, mais il se peut aussi que je sois obligé, par suite de diverses difficultés imprévues, de refaire tout ce plan. Il arrive, en effet, que des personnages ne se trouvent pas, dans la suite du même dialogue, pris aux mêmes angles, de sorte qu'on ne peut pas juxtaposer les divers morceaux ou, qu'à l'inverse, il ne soit pas possible de les séparer. Ces obstacles purement mécaniques suffisent parfois pour

bouleverser tout un plan de découpage destiné à donner au film un rythme juste.

La phase suivante consiste dans la mise bout à bout des scènes et du son, jusque-là enregistrées sur des pellicules séparées. Cela se fait sur un synchronisateur, en mettant dans les marques faites par la "moviola" sur la bobine les morceaux choisis dans l'ordre prévu. Lorsque ce travail est fait, le film peut être projeté et vu dans une salle. C'est, pour moi, le moment le plus passionnant. Il y a toujours des fautes à corriger, au cours de cette première vision du film, et l'on doit répéter plusieurs fois le procédé mis en oeuvre précédemment avant de pouvoir montrer le film à des étrangers.

A ce moment, le film est encore deux fois trop long. On le projette tel quel devant le directeur de la production. C'est toujours une épreuve pour le réalisateur du découpage; non seulement il peut avoir commis des erreurs mais le producteur n'est, d'habitude, que trop enclin à mettre sur le compte du découpage tout ce qui le déçoit dans le film. Il s'agit d'élaborer avec le producteur un accord au sujet des différents détails du découpage et de raccourcir le métrage.

Ayant en mains la version définitive, on a encore à "mélanger" la musique et les sons avec le dialogue original. Cela ne saurait être fait avant le découpage, puisqu'il s'agit de mesurer, en minutes et secondes, les moments réservés à la musique et aux sons. Ce n'est qu'après l'enregistrement musical et sonore que la bobine est envoyée au laboratoire, où l'on en fait un négatif, et tire ensuite de ce négatif des exemplaires où les images et les sons sont réunis sur la même bobine.

Ainsi qu'on le voit, le découpage d'un film est une oeuvre essentiellement constructive et fort compliquée. Il est rare qu'un profane se rende compte de l'importance du découpage, et presque tout le monde s'imagine que le film sort de la caméra tout prêt pour la projection.

Un miracle

On a glissé cette semaine, dans les Actualités, un document sensationnel qui risque fort d'être passé inaperçu, parce que sa projection ne durait qu'une minute à peine et que le spectateur, dans son fauteuil, est éminemment paresseux. Cependant il s'agit d'une grande découverte française due au docteur Georges Djian, qui a fait l'objet d'une communication à l'Académie des sciences et qui, dans un avenir prochain, va transformer, de la plus heureuse façon, et au profit de l'humanité, les habitudes du corps médical.

Après sept ans de patients travaux, le docteur Djian, assistant de radiologie des hôpitaux, a trouvé la solution pratique du problème posé par la radioscopie cinématographique, que Roux et Balthazard commencèrent à chercher les premiers, dès la naissance du cinématographe, en 1897.

En 1924, Lomon et Comandon réalisèrent la cinématographie du coeur de l'homme à dix-sept images par seconde. Mais ces résultats encourageants ne pouvaient avoir de suite pratique en raison des risques courus. L'intensité de rayonnement nécessaire faisait en effet claquer le tube émetteur de rayons X après trois secondes, et le patient était d'autre part menacé des plus graves brûlures.

Ainsi averti qu'on ne pouvait sans danger poursuivre les recherches dans cette voie, le docteur Djian comprit que le problème n'était pas d'ordre fluorescent, mais d'ordre optique, et

seul, comme jadis Doyen (à qui l'on doit les premiers essais de cinématographie chirurgicale), les physiiciens et les opticiens se refusant à lui faire confiance, il construisit, sur des données optiques particulières, l'appareil de fortune avec lequel il filma, sans danger ni pour les patients ni pour l'appareillage, quelques mouvements d'os et d'organes, à l'intérieur du corps humain.

Ces petites bandes, d'une durée d'une minute et demie, qui font songer, sur le plan cinématographique, aux premières bandes de Louis Lumière (parce qu'elles sont aussi riches de promesses et de possibilités), nous montrent le jeu des articulations du coude, du genou, du pied, les battements de quelques coeurs malades...

Le phénomène de la déglutition est sans doute ce qui nous frappe le plus. Le diable boiteux de Lesage ne pouvait donner que le pouvoir de regarder à travers les murs et les toits. L'objectif du docteur Djian nous donne le pouvoir de lire dans les corps, et nous voyons ainsi un squelette de main verser dans un squelette de bouche un liquide qui coule dans l'oesophage. Ce n'est plus Jules Verne, mais Wells, dépassé! Qu'est en effet l'homme invisible à côté de l'homme visible?

On ose à peine envisager les conséquences, de tout ordre, de cette découverte miraculeuse, quand ses applications pratiques seront d'usage courant. En premier lieu, évidemment, les médicales. Les risques d'erreurs de

diagnostic se trouveront pour ainsi dire supprimés. La vue remplacera le toucher, du complètera l'observation. L'examen radiocinématographique, rendu obligatoire pour tous les cas douteux, ne permettra plus à aucun médecin, si distrait soit-il, d'affirmer à une malade, comme cela s'est vu, qu'elle est enceinte quand elle souffre d'une tumeur.

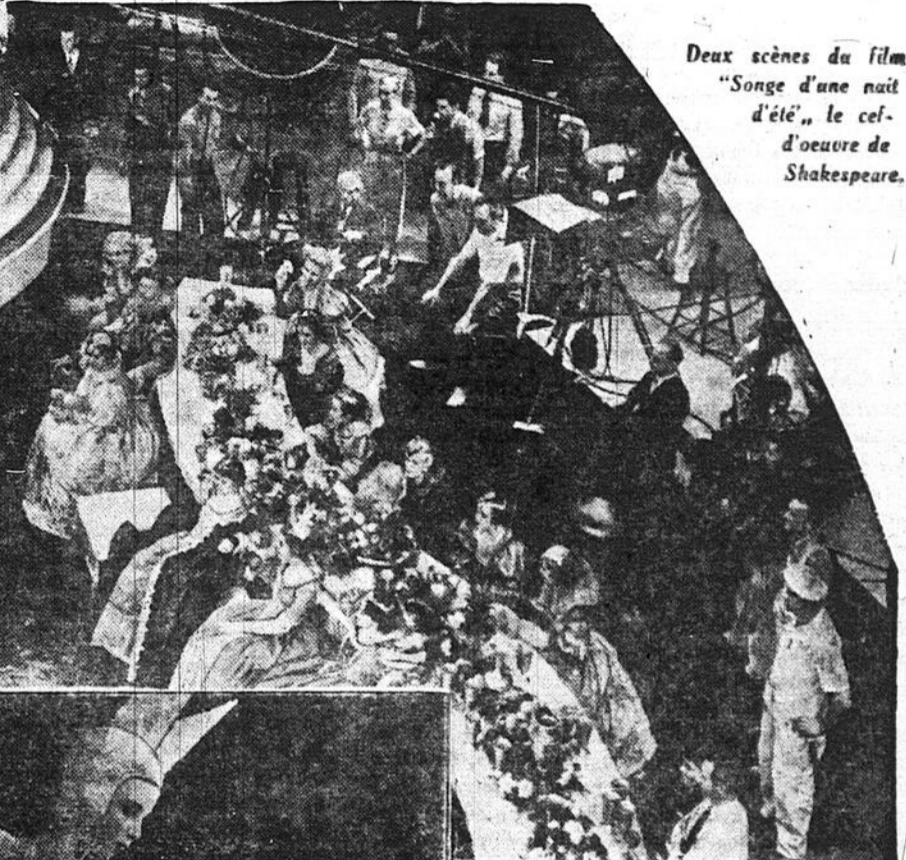
Vraiment, la médecine, avec un minimum de connaissances, devient à la portée de tous! dit en riant le professeur Gosset à Jean Benoit-Lévy qui venait de filmer l'ablation d'un sein cancéreux. L'appareil du docteur Djian donne aux profanes la même illusion de facilité. Il semble que chacun de nous soit maintenant en mesure de soigner son prochain, mais il serait imprudent de trop y croire... Ce qu'il y a de vrai, c'est que les médecins se trouveront désormais délivrés, pour une grande part, de cette anxiété secrète qu'ils doivent éprouver si souvent quand ils ne peuvent formuler leur diagnostic avec certitude, et qu'ils y gagneront une liberté d'esprit dont le malade sera le premier à recueillir le bienfait.

Mais la médecine ne sera pas seule à bénéficier de cette découverte qui peut, à la longue, produire dans les habitudes et les moeurs des effets comparables à ceux qui naîtront de l'usage de la télévision. A la vérité, "comparables" est inexact. Ils s'y ajouteront. La télévision, c'est le diable boiteux, c'est notre intimité violée.

André LANG.



Quand on tourne du Shakespeare!



Deux scènes du film "Songe d'une nuit d'été", le chef-d'œuvre de Shakespeare.



LORSQUE les magnats de l'industrie cinématographique se mettent en frais d'adapter à l'écran des chefs-d'œuvre classiques, cela signifie, pour tout le monde bien des tracas, maints ennuis et de nombreux obstacles. On l'a constaté récemment avec "David Copperfield", — nos lecteurs s'en souviennent? — et très dernièrement avec "A MIDSUMMER NIGHT'S DREAM". (Le songe d'une nuit d'été) de l'immortel Shakespeare.

Les derniers romans en vogue ou les nouvelles publiées dans un magazine, même à fort tirage, n'offrent à peu près aucune difficulté à l'adaptation cinématographique. Ils sont trop peu connus du grand public pour que le directeur et le metteur en scène se fassent scrupules de modifier certains passages. Vous même de les supprimer, afin de faciliter leur besogne. Mais il n'en va pas de même pour les grands classiques. Tout le monde les connaît, et chacun semait froissé de trouver à l'écran une adaptation tronquée ou non conforme, en certains passages, au texte maintes fois relu.

Le cas de David Cooperfield fut assez typique. Les millions de gens qui avaient lu ce chef-d'œuvre se sont rendus au cinéma afin d'en voir la version cinématographique; ils n'auraient pas toléré le moindre changement, même si ce changement avait amélioré la version originale.

Les Warner Brothers se sont trouvés en face de la même situation avec le chef-d'œuvre de Shakespeare. Impossible d'en modifier le texte de quelque façon que ce soit! Mais la différence entre le théâtre de l'époque shakespeareienne et les données de la mise en scène moderne est tellement tranchée que l'obstacle, de ce fait, devient presque insurmontable.

Il y a quelques années, Douglas Fairbanks et Mary Pickford ont réalisé "Taming of the Shrew". Toute la colonie de Hollywood prédisait volontiers qu'un film dont les principaux rôles étaient tenus par deux vedettes aussi populaires ne pouvait manquer de compter un beau succès. Seulement, il s'est produit ce que l'on n'avait pas prévu. La version originale de cette fiction populaire fut modifiée assez fortement. Le film fut un fiasco assez complet, en dépit des deux vedettes internationales.

Disons tout de suite que les Warner Brothers n'auraient jamais osé entreprendre la réalisation d'un songe d'une nuit d'été sans obtenir, d'abord, les services de Max Reinhardt. Même le directeur allemand, que l'on tient un peu pour l'as des as, a déclaré qu'il s'agissait d'une besogne colossale. Il y a d'abord, comme toujours,

la considération pécuniaire. Disons que le film a coûté près d'un million de dollars sans la moindre assurance, pour les producteurs, que la pellicule atteigne le succès convoité.

Et quels problèmes pour Reinhardt! Il fut heureusement assisté dans son travail par William Dieterle. Ce dernier a apporté à la réalisation du chef-d'œuvre de Shakespeare toutes les données que la technique moderne peut fournir pour compléter l'ancienne formule nécessairement insuffisante.

Le premier travail de géant fut de construire le décor sylvain au studio. C'est la plus vaste scène agreste jamais réalisée dans un intérieur. On y a placé des arbres magnifiques, de toutes les essences anglaises. Il y a également un étang, des grottes, enfin, tout un coin de nature.

Il a fallu soixante-sept wagons d'arbres et de buissons pour monter ce décor. La scène est d'un tel réalisme, cependant, que les spectateurs qui ne sont pas avertis n'osent jamais soupçonner qu'il s'agisse d'une scène de studio. Et même après avoir lu les informations contenues dans cet article, il faudra un effort d'imagination pour ne pas croire qu'il s'agisse d'une véritable scène en forêt.

L'éclairage donna aussi du fil à retordre au metteur en scène. Quarante lampes à arc et 720 ampoules de 5.000 watts donnaient un éclairage insuffisant. L'arrière plan se trouvait encore dans la pénombre. Dieterle réclamait, à grands cris, plus de lumière.

"Rien à faire, répliqua l'électricien en charge, vous doubleriez le nombre des lumières que le résultat serait le même.

A moins de venir arbres et buissons, vous n'obtiendrez pas plus de lumière dans un tel décor. Après de nombreux essais, on s'accorda sur le choix d'une peinture à reflets d'aluminium destinée à accroître la réverbération. Ce ne fut qu'après ce travail de plusieurs jours que les cameramen purent faire ressortir l'arrière-plan. Mais la chaleur dégagée par les milliers d'ampoules se trouvait tellement forte que l'on craignait, à tout instant, de voir naître l'incendie quelque part dans le studio. Six pompiers équipés pour parer à toute urgence se tenaient constamment dans la coulisse, prêts à une prompt intervention.

Bronislava Nijinska, qui dirigeait les ballets répartis dans le film, éprouva également beaucoup de difficultés. Peu habituée à un tel décor, elle oublia de tenir compte, dans ses calculs, de la dimension de la scène. Il fallut modifier, répéter de nouveau, exercer le même nombre de ballerines dans un espace beaucoup plus restreint. Et au moment de tourner, le danger d'incendie se fit sentir d'une manière plus redoutable, les toilettes des danseuses se trouvant toutes fabriquées de cellophane. Près de 700.000 verges de cellophane sous des lumières d'une force extraordinaire! On conçoit le danger. De fait, deux de ces costumes prirent feu pendant qu'on tournait. Victor Jory, l'un des figurants, eut une main assez cruellement brûlée.

Le plus difficile, ce fut de préparer la tête d'âne que devait porter James Cagney dans l'incarnation de Bottom. Il en fallut faire sept avant d'en produire une convenable. Les masques portés par James se trouvaient tellement ajustés avec minutie à ses traits qu'il ne les pouvait porter plus de trente minutes à la fois. Deux hommes se tenaient continuellement à la disposition de l'acteur pour lui enlever le masque dès qu'on avait terminé de tourner une scène. Le moindre problème de Reinhardt n'était pas de fixer l'horaire des scènes à tourner de telle façon qu'il ne faille pas garder plus longtemps que le temps indispensable les vedettes au studio. Plusieurs des artistes retenus pour le film tournaient simultanément d'autres productions, et il ne fallait pas nuire à l'autre film réalisé concurrentiellement. Mais heureusement, leur salaire était en proportion de leur travail. Espérons que cela les consolera un peu des mauvais souvenirs qu'ils ne pourront s'empêcher de garder à l'endroit de Shakespeare, qui leur a valu, involontairement, une telle besogne.

Et souhaitons surtout que l'encouragement populaire incite les producteurs à renouveler les expériences de ce genre.

CHOMAGE et MACHINISME

AUX ETATS-UNIS comme ailleurs, le bouleversement économique actuel a suscité de nombreuses discussions sur le point de savoir si les progrès scientifiques du XXe siècle ne sont pas, en définitive, la vraie cause de la crise qui sévit en ce moment.

Bon nombre d'économistes raillent la théorie selon laquelle le machinisme joue un rôle important dans la crise actuelle. Ils invoquent le témoignage de l'histoire et montrent qu'il y a plusieurs siècles, des catastrophes économiques furent annoncées lors de l'invention de nouveaux outils ou de nouveaux procédés; que, depuis lors, chaque crise a donné lieu à d'aussi sombres prophéties, mais que néanmoins l'économie sortait triomphante et, dans son nouvel essor, dépassait le niveau précédemment atteint.

Pour et contre la machine

ON ajoute que des millions d'êtres humains n'ont pas encore d'habitation convenable, de vêtements en nombre suffisant, de poste de T. S. F., d'automobile, de frigidaire, d'appareils électriques, etc., et que notre industrie ne suffirait pas, au rythme de production actuel, à fournir tous ces articles aux personnes qui en sont encore dépourvues. On fait aussi valoir que les travailleurs déplacés par les machines sont finalement absorbés par d'autres branches de l'industrie, dont la création est consécutive au relèvement continu de notre niveau de vie et on ajoute que la construction des machines est, en soi, une nouvelle industrie importante qui absorbe un grand nombre de travailleurs évincés par le développement du machinisme.

Sans doute, il serait vain de nier les avantages du machinisme. Appliqué d'une façon appropriée, il pourrait résoudre tous nos problèmes économiques, en même temps que bon nombre de nos problèmes sociaux. Quoi qu'il en soit, les événements de la dernière décennie conduisent inéluctablement à cette conclusion que les progrès exceptionnellement rapides réalisés dans la technique industrielle depuis la guerre mondiale, qui n'ont pas été accompagnés, dans le domaine social, d'ajustements correspondant au nouvel ordre des choses, sont la cause directe du bouleversement économique dont nous souffrons en ce moment.

... Les salariés constituaient le plus vaste débouché pour l'écoulement des produits de l'industrie. Les fruits du progrès industriel n'ayant pas été répartis équitablement, ce débouché s'est resserré et a provoqué de ce fait l'effondrement de la formidable structure industrielle que nous avons édiflée. Il en est résulté des conséquences désastreuses, non seulement pour les salariés, mais aussi pour les industriels. Des machines et des fabriques arrêtées, des frais fixes, une énorme dette, des produits invendables, la consommation fléchissant en proportion inverse de l'accroissement de notre capacité de production, telles sont les tristes conséquences de notre indifférence aux besoins de l'heure.

Nous assistons à un phénomène étrange: le savoir, la science et le progrès causant le malheur de l'homme. Nous sommes des maladroits qui nous servons des fruits d'une civilisation d'abondance pour vicier notre système social.

... On estime qu'il y a encore environ 10 millions de chômeurs aux Etats-Unis en dépit des efforts déployés par le gouvernement pour créer des possibilités d'emploi par le moyen des crédits fédéraux.

Conséquences de la guerre

LA demande anormale créée par la guerre mondiale donna un grand essor au développement du machinisme et, durant la période postérieure à 1915, nous constatons une accélération de ce développement dans nos industries, où cependant il s'accomplissait déjà rapidement. Nécessité étant mère d'industrie, nos chefs d'entreprise, aiguillonnés par la demande résultant de la guerre, concentrèrent toute leur énergie sur l'augmentation de la production.

... A la fin de la guerre mondiale, cette industrie gigantesque marchait à toute allure. Pendant un temps, elle continua de travailler au maximum de sa capacité de production pour satisfaire l'accumulation des besoins créés par l'oeuvre destructive de la guerre. Lorsque ces besoins diminuèrent et que les pays d'Europe reprirent leur place dans la production industrielle, une menace des difficultés se dessina pour nos industriels. Les stocks commencèrent à s'entasser et la chute des prix qui s'en-

UNE EXPÉRIENCE AMÉRICAINE

par IRVING H. FLAMM

suivit pendant les années 1920 et 1921 nous infligea une commotion. Si des forces agissant en sens contraire n'étaient pas entrées en jeu à cette époque, nous n'aurions pas eu l'occasion de nous vanter plus tard de notre "nouvelle ère de prospérité".

... Tant que l'appareil de production fut alimenté par la demande résultant d'une consommation qui augmentait sans cesse, tout alla bien. Mais il vint bientôt un moment où le développement ininterrompu du machinisme et du rendement, les fusions d'entreprises qui offraient un plus large champ à ce processus d'expansion de la production, joints à l'action de forces analogues dans d'autres pays, aboutirent à créer un volume de production qui excédait notre capacité d'absorption à cette époque.

... Le chômage intense déclenché par le ralentissement de l'activité des industries lourdes qui visent constamment à accroître notre capacité de production est une preuve convaincante de l'impossibilité de continuer d'augmenter la production sans effectuer des ajustements compensatoires, soit en réduisant la durée hebdomadaire du travail, soit en améliorant les conditions d'existence des masses travailleuses, soit en appliquant concurremment les deux méthodes. Si nous tentons maintenant de faire renaître l'activité de ces industries lourdes par des moyens artificiels, sans procéder préalablement aux ajustements voulus, nous irons simplement au devant d'une nouvelle catastrophe plus grande encore que celle dont nous avons souffert.

Réglementation de la durée du travail

LA déflation des salaires fut poussée à l'extrême limite, et lorsque les traitements et salaires furent réduits à un minimum incompressible, un nouveau moyen de lutte fut adopté: la capacité professionnelle des employés et l'augmentation de la durée du travail. On a beaucoup parlé de la concurrence acharnée que se font les hommes d'affaires, mais c'est une lutte bénigne en comparaison de la lutte forcenée à laquelle les emplois disponibles donnent lieu parmi les chômeurs indigents. Ainsi, à un moment où l'industrie avait atteint son plus haut degré d'efficacité, alors que la catastrophe était survenue parce que les masses consommatrices ne pouvaient plus, momentanément, absorber cette nouvelle abondance, on se mit à augmenter la durée du travail et à diminuer les salaires. Certains défendirent cette méthode en faisant valoir qu'elle tendait à abaisser le prix des produits et à susciter, de ce fait, une demande plus grande sur le marché intérieur; ils arguèrent aussi que ces mesures nous permettraient de faire concurrence à d'autres pays sur les marchés étrangers. C'est exactement le contraire qui se produisit. L'amputation brutale des revenus des masses provoqua un fléchissement de la consommation intérieure. Le caractère illusoire de la propagande pour la création de nouveaux débouchés à l'étranger devint bientôt évident, car nous dûmes constater que les pays étrangers qui avaient adopté nos machines et nos méthodes avaient, eux aussi, à résoudre le problème du chômage.

En tenant pour justes: a) que le niveau de vie doit s'élever sans cesse et marcher de pair avec le progrès scientifique et b) que le redressement doit commencer par les masses consommatrices, la question qui se pose est de savoir comment on peut effectuer les ajustements nécessaires pendant le bouleversement actuel. La réglementation de la durée du travail serait un moyen d'action suffisant en tout temps pour l'adaptation du niveau de vie. Si l'on abandonnait la politique actuelle pour suivre la politique opposée, qui obligerait dorénavant les employeurs à se disputer les services des salariés (comme cela se produisit dans toutes les périodes de prospérité) au lieu que ce soient les travailleurs qui se disputent les emplois vacants dont le nombre est insuffisant, il en résulterait une contre-déflation et le redressement débiterait à la base de l'édifice économique.

Le mythe de la liberté des contrats

PAR exemple, si l'on adoptait maintenant une législation limitant la durée hebdomadaire normale du travail, mettons à 24 heures par semaine, il y aurait probablement des possibilités d'emploi pour tous les travailleurs et il y aurait peut-être même une disette de main-d'oeuvre. Le fait que les employeurs se disputeraient la main-d'oeuvre tendrait à faire monter le niveau des salaires. La valeur des stocks et des instruments de production augmenterait rapidement, le prix de remplacement étant le facteur principal pour la détermination de cette valeur. La hausse des prix tendrait à stabiliser le crédit. L'augmentation de la valeur du gage des crédits arrêterait la contraction du crédit. La hausse des prix ne gênerait pas le fabricant puisque ses concurrents seraient soumis aux mêmes restrictions. Par ailleurs, cette hausse ne provoquerait pas de contraction appréciable du volume des ventes aux consommateurs, parce que le revenu national aurait augmenté dans une plus forte proportion que les prix et d'une façon plus générale, en commençant au niveau des masses consommatrices.

... On a prétendu qu'une réduction de la durée du travail n'était qu'une autre forme de gaspillage comparable à celui que constitue le chômage. Cela n'est vrai qu'en partie. Les loisirs créés par une semaine de travail réduite ne sont un gaspillage que dans la mesure où ils pourraient être utilisés à des fins constructives sur le plan industriel. Chaque fois que le progrès scientifique ou d'autres changements rendent nécessaires des ajustements, n'est-il pas plus rationnel de diriger le cours de ces ajustements plutôt que de s'en remettre au hasard? Le gaspillage résultant de loisirs forcés peut aisément être réglé et limité. Mais le chômage n'est pas seulement un gaspillage économique; il est aussi un gaspillage social. Ses effets sur le crime, la corruption et la dégénérescence mentale ne peuvent être ni évalués ni réglés. Tôt ou tard nous finirons par reconnaître que ce ne sont ni les statistiques de la circulation monétaire, ni la valeur de l'or ou sa quantité, ni les dimensions de la pyramide du crédit, mais bien les statistiques de l'emploi qui constituent le meilleur critère pour apprécier la valeur de notre mécanisme économique. Toutes les autres influences en jeu sont sans importance en comparaison des ravages causés par le chômage depuis cinq ans.

Toute proposition tendant à l'adoption d'une législation réglementant l'activité économique suscite ordinairement de multiples protestations de la part de ceux qui affirment que le gouvernement ne doit pas s'immiscer dans les affaires ou empiéter sur la liberté des employeurs et des salariés en matière de contrats de louages de services. La "liberté des contrats" est devenue un mythe pour autant qu'il s'agit des travailleurs. Il ne peut y avoir de contrat que si chacune des parties contractantes est libre d'agir selon sa volonté. Mais le travailleur d'aujourd'hui ne jouit plus, comme autrefois, du droit de contracter librement. Il est emporté par le courant; il n'est plus qu'un rouage dans un énorme mécanisme compliqué, dont il ne peut comprendre les rouages.

Le gouvernement doit intervenir

EN dépit du mouvement d'opposition déclenché contre l'intervention du gouvernement dans les affaires, il devient de plus en plus manifeste que l'Etat devra continuer à l'avenir d'assumer de nouvelles responsabilités. Les industriels ne sont pas de taille à porter ces responsabilités. On ne peut pas recourir non plus à cette fin à la coopération des industriels, ni aux sanctions légales. Telle étant la situation, l'Etat doit nécessairement agir pour le bien-être des masses et, en temps de crise, rien ne sert de couper les cheveux en quatre au sujet de la légitimité de l'intervention gouvernementale. L'intérêt supérieur du bien-être de la collectivité l'emporte sur les considérations de ce genre. C'est un fait significatif qu'alors que les protestations contre l'activité gouvernementale et la majoration des impôts deviennent plus vives, on demande en même temps avec plus d'insistance que les Etats et le gouvernement prennent des mesures d'assistance. Ces deux catégories de revendications ne peuvent pas être satisfaites en même temps.

Le progrès industriel doit nécessairement être suivi de transformations sociales. C'est un principe aussi immuable que la loi de la pesanteur. Les transformations sociales agissent comme une force égalisatrice tendant à répartir les fruits de l'accroissement de l'efficacité.

SCIENCE. ART. LETTRES

La guerre à l'aveuglette

Le conseiller militaire de l'empereur d'Abyssinie, le général suédois Virgin parle des perspectives de la guerre.

PESTI NAPLO, Budapest:

Les journaux italiens qui consacrent des articles importants au général suédois Virgin, conseiller militaire du souverain éthiopien, affirment que sans la présence de cet excellent technicien militaire, le différend italo-abyssin serait déjà depuis longtemps réglé. L'interview que le général Virgin a bien voulu nous accorder présente donc un intérêt tout particulier:

"Je ne suis pas le seul citoyen suédois fixé en Ethiopie et chargé de fonctions officielles, nous dit le général. Le directeur du plus grand hôpital civil, l'unique major de l'armée, l'ingénieur en chef de la station émettrice de T.S.F., ainsi que cinq professeurs de l'école militaire, sont mes compatriotes.

L'ABYSSINIE IGNORE LA STRATEGIE MODERNE

Il est incontestable, poursuit le général Virgin que les 107 élèves-officiers de l'école militaire d'Addis-Abeba ont fait, depuis deux mois, des progrès qui tiennent du miracle. Malheureusement, l'organisation de la troupe rappelle encore en bien des points celle du Moyen-Age. En dehors de la garde de l'empereur composée de 15,000 soldats, il n'existe pas d'armée régulière en Abyssinie. Certes, chaque chef de département — et il sont nombreux — possède une armée personnelle dont l'effectif varie de 10 hommes à 50,000 hommes, mais ces troupes, très mal équipées, et n'ayant pas à leur tête des officiers qualifiés ne sont aucunement entraînées. Leur tactique consiste surtout à foncer sur l'ennemi sabre au clair au mépris des lois les plus élémentaires de l'art militaire. L'autre jour, au cours des premières grandes manœuvres modernes, l'empereur lui-même me demanda avec étonnement pourquoi les opérations étaient si peu spectaculaires. Il me fallut lui expliquer que, dans la guerre moderne, les mouvements de troupes doivent être autant que possible dissimulés à l'ennemi, et que c'était même une des conditions du succès.

400 MILLES EN TROIS SEMAINES

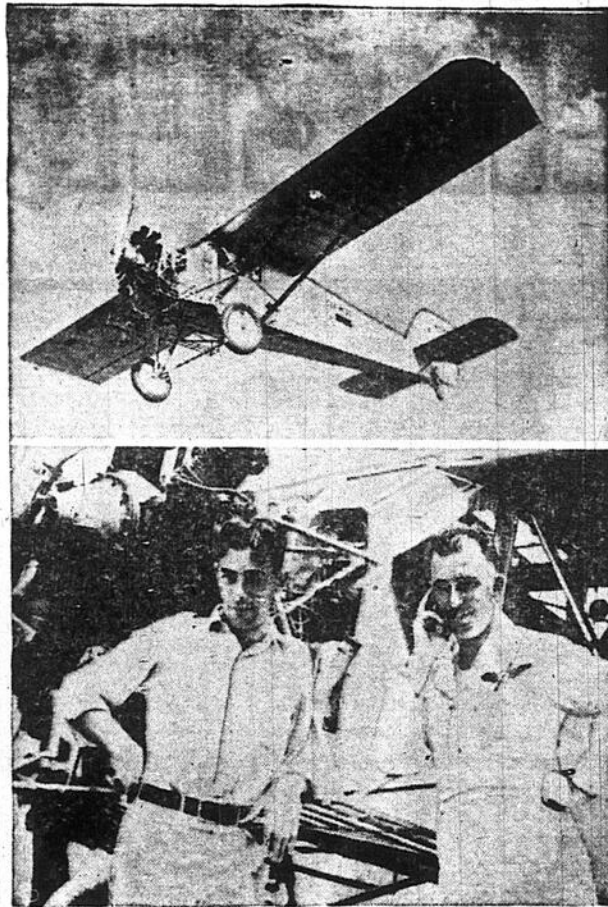
C'est l'état des routes de l'Empire abyssin qui déterminera la nature des hostilités. La guerre moderne est impossible en Ethiopie où les voies de transports et les routes stratégiques sont complètement défectives et où le ravitaillement des troupes éloignées du hinterland est à peu près impossible. Dans ces régions montagneuses que les indigènes connaissent jusqu'aux moindres recoins, les caravanes de ravitaillement devront mettre trois semaines pour parcourir une distance de 400 milles.

L'INUTILITE DES AVIONS

Le rôle de l'aviation militaire, dans une guerre éventuelle en Ethiopie, serait réduit au minimum. En effet, il n'existe pas dans ce pays des centres industriels, de gares importantes, voire des casernes qui justifiaient le déploiement des forces aériennes. Certes, on peut détruire au moyen de bombes, des villages abyssins, mais cela servirait à peu de chose puisqu'ils ne tarderaient pas à être reconstruits. Quant à l'aviation abyssinienne, l'empereur possède, certes, quelques appareils, mais il n'a à sa disposition qu'un seul pilote de classe.

UNE "EXPEDITION PUNITIVE" DIFFICILE

Quelle que soit la tactique adoptée en cas de guerre par les Italiens, il est certain que leur tâche ne serait pas facile. Les indigènes qui, au début, chercheraient à esquiver la bataille, sont d'excellents tireurs et, avec leurs canons légers



Les frères Fred et Al Key, que l'on voit ici devant leur appareil, le "Ole Miss", ont cherché à abattre le record d'endurance, qui était jusqu'ici de 558 heures de vol continu. On voit, dans la vignette du haut, l'avion en plein ciel.

L'Angleterre et les armements

Nouvelles révélations faites devant la "Arms Inquiry Commission" de Londres.

A la dernière séance de la "Arms Inquiry Commission", à Londres, M. Harry Pollitt fit, en qualité de témoin, des révélations dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles mettent les munitionnaires anglais — et leurs principaux actionnaires — dans une bien fâcheuse posture.

Avant d'énumérer les personnalités en vue, détentrices d'actions de l'industrie de guerre britannique, M. Pollitt déclara que le président de la Commission d'Enquête lui-même possédait 1,000 actions préférentielles et 765 actions ordinaires de l'Imperial Chemical Industries, une des principales entreprises anglaises pour la fabrication d'explosifs. "D'ailleurs, ajouta le témoin, les listes des actionnaires de notre industrie de guerre montrent que toute la classe dirigeante de l'Angleterre y est directement intéressée. Pource ne citer que quelques noms: le prince de Connaught a 3,000 actions de Vickers, l'Earl de Dysart en possède 40,000, l'évêque de Saint-Andrews 2,100 actions de l'Imperial Chemical Industries, Sir John Gilmour 3,066 actions ordinaires de Vickers, M. Neville Chamberlain, notre ministre des Finances, a 5,414 actions ordinaires et 833 actions préférentielles de l'Imperial Chemical, etc., etc.

de montagne — l'emploi de canons lourds est à peu près impossible dans ces régions — ils auraient vite fait d'écoeurer l'ennemi. Soit dit entre parenthèses, les tribus des régions limitrophes seraient tout à fait disposées à entrer en guerre, et c'est uniquement au sang-froid de l'empereur qu'on doit jusqu'ici le maintien de la paix. Je ne crois pas d'ailleurs que les hostilités puissent commencer avant novembre. Et encore ne s'agirait-il pas d'une guerre régulière, puisque la puissance étrangère qui se trouverait aux prises avec l'Ethiopie se bornerait à lui donner la forme d'une "expédition punitive". Cependant, quelque soit le nom qu'on donne à cette guerre elle ne sera pas facile.

Sir John Eldon Bankes, président de la Commission, interrompit l'énumération de M. Pollitt en disant qu'elle était fastidieuse, et qu'en l'écoutant, les membres de la Commission avaient fait preuve d'une grande patience. Tel ne fut pas l'avis de Mme Rachel Crowley, membre de la Commission, qui félicita M. Pollitt pour son mémoire.

En voici d'ailleurs, les principales conclusions: "La Grande-Bretagne est le centre du commerce mondial des armes. Elle exporte un tiers de la production totale de matériel de guerre, et en assume, par conséquent, la principale responsabilité.

"Inutile de dire que le matériel de guerre provenant d'Angleterre a servi à alimenter de nombreux mouvements contre-révolutionnaires, ainsi que plusieurs guerres. "Entre 1929 et 1932, les exportations à destination du Japon ont plus que doublé; en même temps, les expéditions de cartouches pour la Chine sont passées de 393,000 en 1929 à 33 millions en 1933."

M. Pollitt donna ensuite des chiffres montrant l'augmentation des exportations de nickel à destination de l'Allemagne, et il conclut par ces mots: "Ayant armé Hitler, nous nous servons maintenant de ce prétexte pour justifier la course aux armements". Et ayant affirmé que seul le renversement du régime capitaliste pouvait mettre un terme au trafic des armes, le témoin, sur une question du président de la Commission, répondit que c'était là sa conviction profonde.

De son côté, M. Hunter, parlant comme représentant du mouvement antifasciste anglais, donna ces chiffres: de janvier 1932 à juin 1933, l'Angleterre exporta en Bolivie: 2,130,550 cartouches, 99 canons et 6 tanks; au Paraguay (de janvier 1932 à janvier 1933): 16,570,000 cartouches... — *News Chronicle*, Londres.

DUMPING JAPONAIS EN EGYPTE

Les journaux égyptiens se livrent à une campagne extrêmement violente contre l'entrée, dans le pays, des produits industriels japonais, qui envahissent littéralement le marché local et défont toute concurrence, notamment par rapport aux produits anglais et indigènes.

Siam 1935 VU DU JAPON

OSAKA MAINICHI, Osaka:

Un grand avenir semble s'ouvrir devant le Siam.

Quoique la constitution siamoise ne soit que toute récente, le régime parlementaire fait de grands progrès dans ce pays, et cela sans trop de heurts.

La situation financière du Siam n'est pas mauvaise. La balance commerciale du pays s'était soldée, pour l'année fiscale 1932-1933, par un excédent des exportations sur les importations atteignant la valeur de 63 millions de bahts, et celle de 1933-1934, par un excédent de 51 millions de bahts.

Le budget pour l'année écoulée (du 1er avril 1934 au 1er avril 1935) a laissé un excédent de 9,400,000 bahts après le paiement de 10 millions de bahts pour le service de la dette étrangère. Cette dette étrangère pèse, pourtant, d'un terrible poids sur les finances siamoises, puisqu'elle revient annuellement à 10 millions de bahts pour un budget total de 80 millions de bahts. Elle est composée d'emprunts de 4 1/2-0-0 à 6-0-0, émis entre 1905 et 1924, à Paris, à Berlin, à Londres et aux Etats malais fédérés.

Mais le Siam est riche en ressources naturelles, et son nouveau gouvernement, dirigé par le roi Phya Bahol Balabayuka Sena, tient à les exploiter énergiquement.

Phya Bahol jouit, dit-on, de la confiance du peuple "des princes aux coolies", et aussi du soutien de son ministre de l'intérieur Luang Pradit qui tient une balance égale entre les parlementaires et les fonctionnaires et de celui du chef militaire Luang Bipul, ministre de la défense nationale.

L'opposition, composée de partisans de l'ancien roi, a à sa tête le prince multimillionnaire Nakou Sawan réfugié à Java et quelques autres princes amis de l'ex-roi. Heureusement pour le gouvernement de Phya Bahol, ils ne s'entendent guère entre eux, ni avec les riches personnages restés au Siam et qui souhaitent la restauration.

Les immenses forêts du Siam son exploitées par une entreprise britannique qui en détient le monopole, l'industrie de l'électricité est entre les mains de capitalistes belges et les mines d'or sont contrôlées par des Français.

Mais un problème plus grave est soulevé par l'immigration chinoise.

La population du Siam est de 10,490,000 habitants, dont 110,000 Chinois nés au Siam et 440,000 Chinois émigrés de Chine.

Tandis que la population siamoise n'augmente qu'au rythme de vingt-sept naissances pour 100 habitants, ce chiffre atteint, chez les Chinois, 71%. Et comme les Siamois ne sont pas de bons commerçants, tout le commerce du pays est entre les mains des Chinois. Ainsi, à Bangkok, ville de 900,000 habitants, il n'y a que quarante-sept magasins siamois. Les Siamois forment la classe supérieure du pays — hauts fonctionnaires et propriétaires fonciers — ainsi que la masse des laborieuses. La classe moyenne est composée uniquement de Chinois.

Le Siam s'est débarrassé de la monarchie absolue, il voudrait à présent se dégager du joug des puissances européennes.

La force manifestée par le Japon lors de l'incident de Mandchourie n'a pas manqué d'impressionner le Siam. Les Siamois, opprimés en tant que race orientale et dirigés par les blancs durant des années, ont été heureux de découvrir le vrai esprit de l'Orient.

Un guide capable et un bon ami se trouve tout près du Siam: c'est le Japon. Cette idée a retenu le Siam de voter à Genève. Le Siam veut étudier la civilisation japonaise, et il envoie au Japon ses hauts fonctionnaires.

Quant aux Japonais, le Siam est pour eux un bon débouché commercial d'autant plus que c'est un marché indépendant qui résout lui-même ses problèmes douaniers sans l'immixtion des étrangers. En outre, le Siam est en progrès, et la puissance d'achat de ses masses ne peut qu'augmenter. Il peut également réexporter vers la Malaisie Britannique, la Birmanie et l'Indo-Chine les produits nippons importés.

En 1932-1933, le Japon a importé au Siam des marchandises pour une valeur totale de 9,788,000 bahts, et en 1933-1934, ce chiffre a atteint 14,648,000 bahts, soit 16% des importations totales du Siam.

Enfin, l'avance du Japon vers le Sud, qui est la mission historique de la nation japonaise, ne peut qu'être secondée par les liens de race qui unissent le Japon au Siam indépendant.

Purification des vaccins

On essaie, depuis longtemps, de purifier le vaccin antivariolique des germes qui lui sont associés: mais on se heurte à la difficulté suivante: c'est que les agents physicochimiques, comme la chaleur, les rayons ultra-violet et les désinfectants, attaquent simultanément le vaccin et ses hôtes.

Dans certains pays, comme l'Angleterre, par exemple, les lois d'hygiène publique exigent une pureté relative du vaccin, dont le taux de germes associés ne doit pas dépasser 5,000 unités par centimètre cube. Ces exigences ne doivent pas être considérées comme exagérées, vu les accidents possibles auxquels on expose les sujets en leur donnant un vaccin impur. M. Baruch Samuel Leyin s'est donc efforcé de trouver un vaccin qui, n'ayant rien perdu de ses propriétés immunisantes, serait tout à fait stérile de microbes, et ceci à l'aide des rayons X à doses massives.

L'expérimentateur a constaté, dans ses essais, que le virus vaccinal résiste encore à des doses roentgénéennes des dizaines de fois plus élevées que celles qui tuent le staphylocoque.

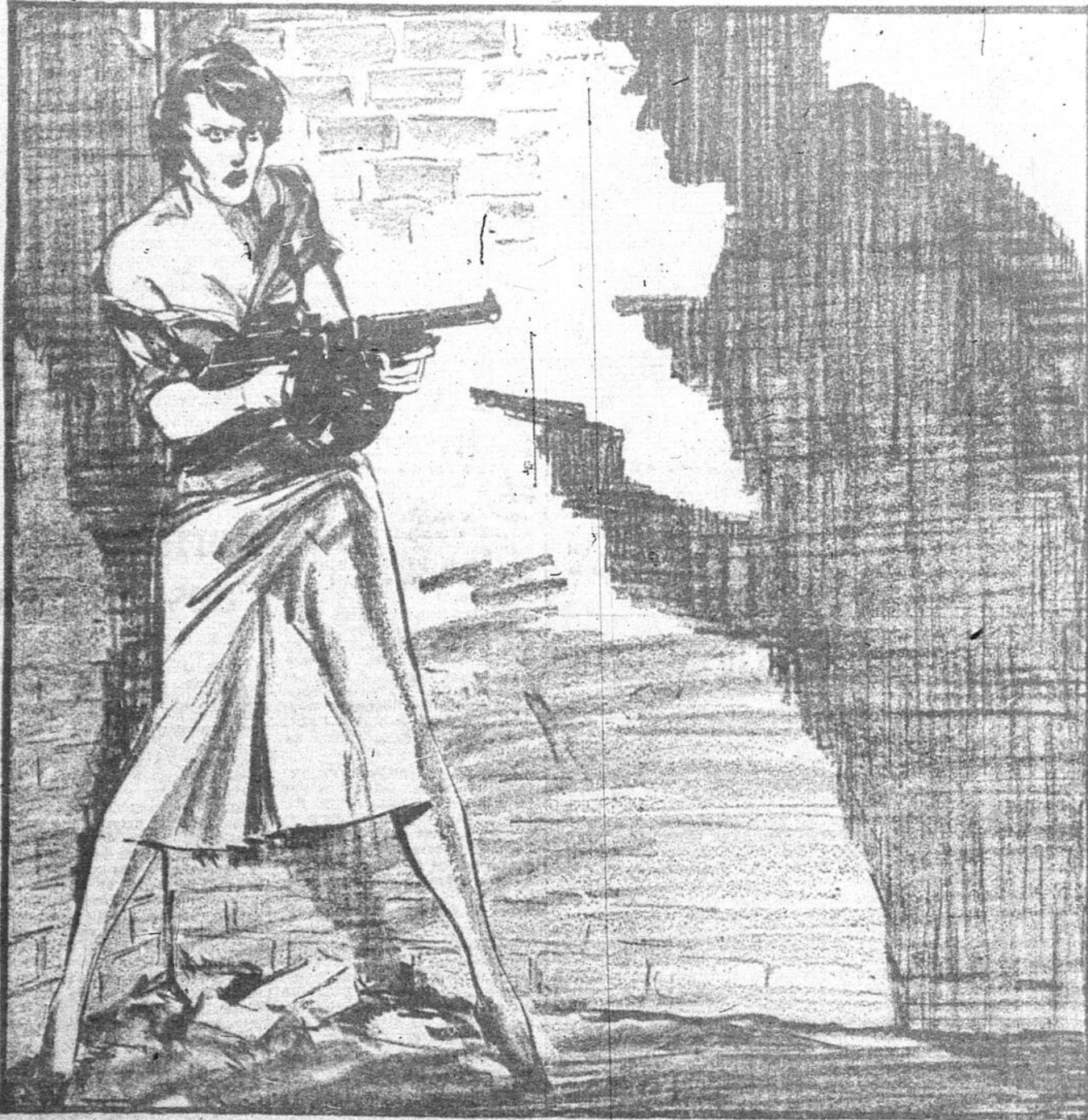
Il résulte des expériences qu'il est possible d'obtenir à l'aide des rayons X un vaccin antivariolique dépourvu de bactéries, et où le virus vaccinal a été si légèrement atténué que le vaccin stérile ainsi obtenu remplit encore toutes les conditions que l'on exige d'un vaccin très actif. — Roger Simonet, *Communications de l'Académie des Sciences*.

POUR EVITER LES COLLISIONS AERIENNES

Le ministre de l'air de Grande-Bretagne vient de mettre en vigueur un règlement spécial qui doit permettre de diminuer les risques des collisions aériennes. Désormais, tous les pilotes civils survolant le Royaume-Uni — à l'exception de ceux qui déservent les lignes aériennes entre Londres et le continent — devront chercher à éviter autant que possible les nuages.

Seuls, les membres des clubs aériens, ainsi que les élèves des écoles de pilotage pourront s'exercer au vol dans les nuages, mais à une hauteur qui ne doit pas être inférieure à 700 mètres au-dessus du sol et à 3,000 mètres au-dessus de la mer. — *Daily Herald*, Londres.

LA GUERRE AUX DE DILLINGER AUX



LORSQUE les femmes américaines réclamaient l'égalité de droits et de privilèges avec les hommes du même continent, elles ne paraissent pas se souvenir qu'aux yeux de la loi, les droits et privilèges ne vont pas sans un cortège assez impressionnant de responsabilités. En conséquence, les femmes qui transgressent les lois établies se voient aujourd'hui soumises aux mêmes répressions que les hommes, lorsqu'ils s'engagent dans le sentier du crime.

Ce changement d'attitude, d'ailleurs assez logique, a été très clairement noté récemment dans un tribunal fédéral de Miami, Floride, lorsque deux filles d'Eve fugitives, amies du gangster Alvin Karpis, furent condamnées respectivement à cinq années de détention.

Ces deux filles sont Winona Burdette et Dolores Delaney. Elles se trouvaient avec Karpis et Harry Campbell, le copain du ban-

dit, lorsque ces deux desperados se frayèrent un chemin à coups de revolver parmi le peloton de policiers qui, à Atlantic City, au cours de l'hiver dernier, avait tenté de mettre fin aux criminels exploits de ces hors-la-loi. Délaissées dans leur fuite par ces sinistres amis, les jeunes filles tombèrent en embuscade; traduites devant le tribunal sous cinq chefs d'accusation, elles plaidèrent coupables; au nombre des accusations était celle, très grave, d'avoir hébergé Karpis et de l'avoir dérobé aux policiers. Les représentants de la loi n'eurent pour elles aucune pitié et décidèrent de les envoyer au pénitencier féminin pour une période de 5 ans.

LES femmes ont longtemps profité de l'erreur masculine plus ou moins chevaleresque en vertu de laquelle une femme ne commet jamais un forfait criminel par préméditation et délibération, mais qu'elle s'y trouve poussée par les circons-

tances et un destin adverse, à moins que ce soit sous les incitations d'un vilain...

Cette opinion n'a d'ailleurs jamais reposé sur une base bien solide; les femmes de cette triste catégorie commettent des assassinats et des vols de grand chemin pour les mêmes raisons, exactement les mêmes raisons que les assassins mâles, soit pour se procurer, à défaut d'autre moyen, une existence facile et agréable. Lorsqu'elles s'abaissent à des forfaits répugnants ou scandaleux sous le prétexte amoureux, c'est que leurs sentiments ne visent pas très haut. Dans la plupart des cas, il s'agit d'une gigolette amoureuse d'un gars du faubourg ou d'un gangster tout simplement. En tout cas, elles ne valent guère mieux, comme l'a prouvé maintes expériences.

Les gardiens de la loi, presque tous d'une bravoure téméraire lorsqu'il s'agit de capturer un criminel, se trouvent mal à l'aise lorsqu'on leur demande d'arrêter une fem-

me. Sentimentalité? Non pas. Mais ils savent parfaitement qu'une femme-bandit les égratigne, leur mord les oreilles, les mains, les doigts, les gifle fortement, ou encore se livre à une crise nerveuse sans qu'ils aient au moins la ressource de la rudoyer ou, par une taloche bien appliquée, de la ramener à une conduite un peu plus réservée. Vous savez bien que la réputation d'un homme se trouve ruinée pour le reste de son existence si jamais une femme déclare à quelqu'un "Il m'a frappée!", même si cette femme est la moins digne du respect de ses semblables...

ET puis, jusqu'ici, il y a eu des considérations d'un autre ordre. Les gendarmes se décourageaient presque de traduire des femmes en cour, parce que généralement, on les renvoyait à leur chère liberté, bien que coupables, pour la seule raison qu'elles étaient du sexe féminin. Jusqu'ici, on les libérait pour des offenses sévèrement punies.

S'il est vrai que la carrière criminelle commence de se faire plus large et plus libre pour les Américaines, s'il est vrai qu'elles s'associent plus facilement aux Dillinger, aux Kelly, aux Barrow et aux Baker, il n'en est pas moins vrai que ce type de femme n'est guère nouveau en terre d'Amérique. Au cas où vous auriez des doutes à cet endroit, disons que les vieux pilleurs de l'ouest américains comptaient tous des femmes à leur solde, des femmes plus ou moins sentimentales prêtes au coup de main, lorsque se présentait l'oc-

cas. Joaquin Murietta, qui a longtemps infesté la Californie, avait plusieurs femmes dans la bande dont il était le chef suprême. Jessie Freeman et Pearl Black, de Oklahoma, débordaient d'une activité pour le moins égale à celle de leurs hommes pour voler des bestiaux entiers et dépouiller les pauvres ranchers de cet état. Et pourtant, lorsqu'elles furent enfin capturées, on ne les condamna qu'à de légères sentences. Ce n'empêcha pas leurs complices du sexe masculin d'être placés au bagne pour le reste de leur vie.

ROSE of Cimarron, qui se laissa glisser d'un câble pour pénétrer dans la cellule de la prison où se trouvait son amant, Bitter Newcomb, et Jessie Finley, qui réussit à apporter six armes à feu à son amoureux Bob Christian, afin de le faire évader avec toute sa bande, se virent acquittées lorsqu'on les traduisit plus tard



Le cadavre de 'Ma' Parker, à la morgue de Miami, après qu'elle eût été abattue, une nuit trailluse à la main, par la police. A droite: Kathryn Kelly, emprisonnée à vie pour avoir participé au rapt du banquier Urschel.

ÉMULES FÉMININES ÉTATS-UNIS

en cour. Même Mme Kate Soffel, l'épouse du gardien de la prison de Pittsburgh, qui libéra deux dangereux criminels, les frères Bidder et prit la fuite avec eux, fut exonérée par des jurés sûrement trop entichés de fausse sentimentalité.

Il n'a pas manqué de gens, au temps de cette affaire, pour tisser un roman rose autour de l'aventure de Cattle Annie et de Little Breeches, à Oklahoma, mais il fallait que la vérité finisse par briller pour prouver que ces femmes ne s'intéressaient qu'à des aventures d'une sentimentalité trop grossière pour être ici décrites. Disons ce-

La bande Doolin. Lorsqu'ils parvinrent à la maison de campagne où ces derniers étaient supposés se réfugier, ils virent une femme, — Little Breeches — sortir précipitamment par la fenêtre et prendre la fuite à cheval. Voyant que les représentants de la loi se rapprochaient d'elle, elle se retourna sur sa selle et tira plusieurs coups de feu dans la direction de ses poursuivants, sans, heureusement, en atteindre un seul. Dans tout autre cas où il se fut agi d'un homme, les policiers l'auraient abattu en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire. Mais aucun des poursuivants ne pouvaient se résoudre à tirer sur elle. Le mieux qu'on put faire, ce fut d'abattre sa monture. Comme l'un des constables allait lui mettre la main au collet, elle lui jeta une poignée de sable qui faillit l'aveugler, et un second agent eut juste le temps de l'empêcher de faire feu. Pendant ce temps-là, Cattle Annie soutenait, dans la maison, le siège des autres assaillants. Accroupie près de l'embrasure d'une fenêtre, elle tirait sans répit avec une carabine de fort calibre contre les policiers. Pas plus heureuse que sa compagne, elle fut capturée sans avoir blessé personne. Et ce sont de telles femmes que les complaisants jurés d'autrefois acquittaient "honorablement"...

Le cas de Belle Starr est pour le moins digne de figurer dans un roman policier. Fille d'un juge qu'on avait dû enfermer dans une institution de réforme, elle profita de ses premiers jours de liberté pour s'associer à James Reed, de la célèbre bande Quantrell. Reed ayant un jour commis un meurtre dégoûtant, il lui fallut chercher refuge au ranch d'un indien du nom de Tom. La police se rendit sur les lieux, abattit Reed et s'empara de sa complice qu'elle enferma à la prison de Dallas. Mais ayant séduit le géolier, Belle Starr prit avec lui la clé des champs.

Un peu plus tard, elle retourna au ranch de l'indien et épousa son fils illettré, se créa une espèce de foyer dans la réserve indienne, et s'organisa une bande de voleurs de chevaux qui fit assez longtemps la terreur du voisinage. Une fois sa bande dispersée par les autorités, elle en reconstitua bientôt une autre dont les exploits défrayèrent longtemps la chronique de l'ouest. Finalement, à l'âge de 44 ans, elle fut assassinée par un amant d'occasion qui voulait s'en débarrasser.

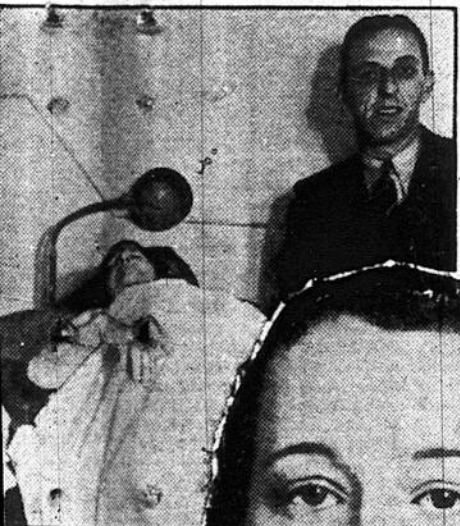
La plus récente édition de Belle Starr est sans contredit "Ma" Parker, abattue dernièrement à Miami, une mitrailleuse à la main. Elle quitta, il y a de cela plusieurs années, un époux modèle pour s'affilier à une organisation de gangsters

réputés pour leur audace. Les bandits complaisants opérèrent avec elle maints vols à main armée, plusieurs rapt, et quelques assassinats. La Parker prenait à tous leurs coups une active participation. On la tient responsable de la longue liberté dont purent jouir ses comparses.

Un autre exemple de criminelle nocturne favorisée d'une longue immunité est sans doute celui que fournit Annie French. Elle vint pour la première fois en contravention avec la loi il y a quelque 25 ans, alors qu'elle signait de faux chèques et les faisait encaisser aux banques par son fils Willie. Digne fils d'une telle mère, Willie ne devait pas tarder à se spécialiser dans le vol sur la personne, dans la fausse représentation, dans le cambriolage avec effraction et, en fin de compte, dans la traite des blanches. Il fut arrêté on ne sait au juste combien de fois, condamné à la prison, et invariablement relâché après quelques mois de détention, par on ne sait quelle occulte influence. Et, fait remarquable, chaque fois qu'il se vit arrêté, Willie prit tous les méfaits dont on accusait sa mère à son propre compte. Vers 1920, un individu du nom de Ole Larson rendit visite à la famille French et disparut pour toujours. Quelques jours après qu'on eut remarqué cette visite, Mme French présenta, pour paiement, une traite de \$750 portant la signature de ce Larson. On s'aperçut qu'il s'agissait d'un faux. Questionnée, Annie French déclara sans

se troubler que Larson lui avait remis cette note et qu'elle avait voulu l'encaisser de bonne foi. Quant à Larson, elle disait ne pas même soupçonner la région vers laquelle il était parti. Comme aucun indice révélateur ou accusateur n'était tombé entre les mains de la police, l'affaire avait été oubliée. Mais quelques semaines plus tard, une ancienne amie de Willie French vint la visiter, à la connaissance de plusieurs voisins. Or, elle disparut aussi, dans les mêmes mystérieuses circonstances. Bien que Mme French sortit ensuite avec les vêtements mêmes que portait la jeune fille, ainsi que ses bijoux, elle affirma, de même que son fils, ne pas savoir où la visiteuse était partie.

En 1928, un jeune officier naval, qui comptait vendre son auto à Willie, prit avec lui un rendez-vous dont il ne revint jamais. Audacieuse coïncidence. Annie French et son fils furent bientôt remarqués qui se promenaient dans l'auto de l'officier disparu, qui exhibaient sa montre et jusqu'à son portefeuille. Les policiers ne trouvèrent pas plus de cadavre que dans les étranges cas qui avaient précédé, mais ils n'arrêtèrent pas moins la mère et le fils sous l'accusation de vol. Willie fut condamné à la réclusion perpétuelle, sous prétexte de récidive, mais sa précieuse mère s'en tira avec huit années de prison. Comme elle doit être remise en liberté d'ici quelques mois, il est fort possible qu'on entende de nouveau parler d'elle sous peu.



cadavre de "Ma" Parker, à la mort de Miami, après qu'elle eût été abattue, une mitrailleuse à la main, par la police. droite: Kathryn Uly, emprisonnée pour avoir participé au rapt du banquier Urschel.



longtemps femmes suprême. Oklahoma, moins voler es par t, lors ne les Ce e mas- e reste glisser ans la rouvait Finley, feu à de le virent tard

pendant qu'elles avaient rencontré quelques membres de la bande Doolin; qu'après s'être volontiers laissé séduire par eux et avoir tiré le tir au revolver, elles avaient participé à de nombreux vols à main armée perpétrés dans les banques et sur des trains. Doolin, croyant cependant que la place d'une femme est au foyer, et redoutant surtout, de la part des deux associées, des indiscretions chères à la police, les laissa tomber. Il leur permit cependant de servir d'indicatrices, d'espionner la police et de le renseigner sur ce qu'ils savaient des activités de la bande. Au bout d'un certain temps, les autorités décidèrent d'en finir et lancèrent plusieurs agents à cheval sur la piste des membres de



Winona Burdette fut condamnée à 5 ans de détention pour avoir aidé le gangster Alvin Karpis à dérouter les policiers.

LA REVUE DES JOURNAUX

L'étonnante carrière de Abe Buzzard

Il vient de mourir, aux Etats-Unis, à la prison de Philadelphie, un homme dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il a eu une carrière mouvementée.

En effet, Abe Buzzard, qui repose enfin de son dernier sommeil, a vécu 82 ans, dont il a passé une cinquantaine à l'ombre des prisons américaines. Entre ses séjours derrière les barreaux, Abe Buzzard prêchait la vérité religieuse et volait et cambriolait ses concitoyens. Le frère d'Abe Buzzard, Joe, âgé de 75 ans, vit encore. Ayant terminé sa dernière peine, de quatre années de prison, Joe a demandé l'autorisation de demeurer dans la cellule jusqu'à la fin de ses jours, ce qui lui fut accordé.

Abe Buzzard naquit exactement le jour de Noël de l'année 1852, dans le comté de Lancaster (Pennsylvanie). Avec ses cinq frères et ses deux sœurs, il resta tôt orphelin, le père Buzzard ayant été tué sur le front au cours de la guerre civile.

Les petits orphelins s'avèrent turbulents. A l'âge de 15 ans, Abe fit avec ses frères du chahut à l'église de son village et bouscula le pasteur qui tomba et se cassa un bras. Les cinq frères Buzzard furent enfermés pendant un certain temps en prison.

Leur mère se remaria, les deux sœurs furent envoyées à l'école des orphelins de guerre, et le même sort attendait les garçons. Mais les cinq chenapans se sauvèrent.

Bientôt, Abe cambriola un magasin, mais fut retrouvé et condamné à dix-huit mois de prison.

Remis en liberté, Abe proclama sa volonté de devenir un homme honnête. Mais nul ne voulut embaucher ce jeune garçon ayant déjà subi deux condamnations. Il rejoignit alors ses deux frères John et Mat et cambriola avec eux une ferme. On les arrêta. Mais Abe fit une ouverture dans le plafond de sa cellule et tous les trois s'enfuirent.

Les trois Buzzard et un nommé Bill Marshall formèrent alors une bande de voleurs de chevaux. Cela dura un certain temps, mais en 1874, Abe se retrouva en prison.

Il s'en sauva, grâce à un déguisement: une perruque rouge et des favoris roux le rendirent méconnaissables. Puis, ce fut un nouveau cambriolage et onze mois de prison.

Les frères d'Abe se marièrent, et John et Mart devinrent bientôt de respectables citoyens. Abe se maria également au sortir de la prison et eut deux jumelles. Pour les nourrir, il cambriola une boutique, ce qui lui valut treize ans de prison. Il s'en échappa.

Il forma une nouvelle bande de voleurs de chevaux. Ils étaient vingt "hâtifs du caveau de la roche bleue", comme ils s'intitulaient. Malgré le mystère qui les entourait, la police, aiguillonnée par une prime de \$5.000, les captura tous, sauf Abe.

En 1913, le vieil homme sortit de la prison et rendit visite à ses deux filles mariées à Reading. Malheureusement, il vola en route cent poussins et fut reconduit en prison.

Libéré en 1926, il se rendit à nouveau coupable de vol de poussins, et reentra en prison pour dix-huit mois. Il récidiva en 1928 et se vit condamner à neuf ans de prison. Ce fut là qu'il mourut; son dernier désir fut d'être enterré avec sa perruque rouge et ses favoris postiches. L'administration pénitentiaire y consentit. Joe, prisonnier volontaire, pleura beaucoup son frère qu'il adorait comme un héros. "C'était un homme courageux", disait Joe, et il n'a jamais fait de mal à une mouche". — American Weekly, Detroit.

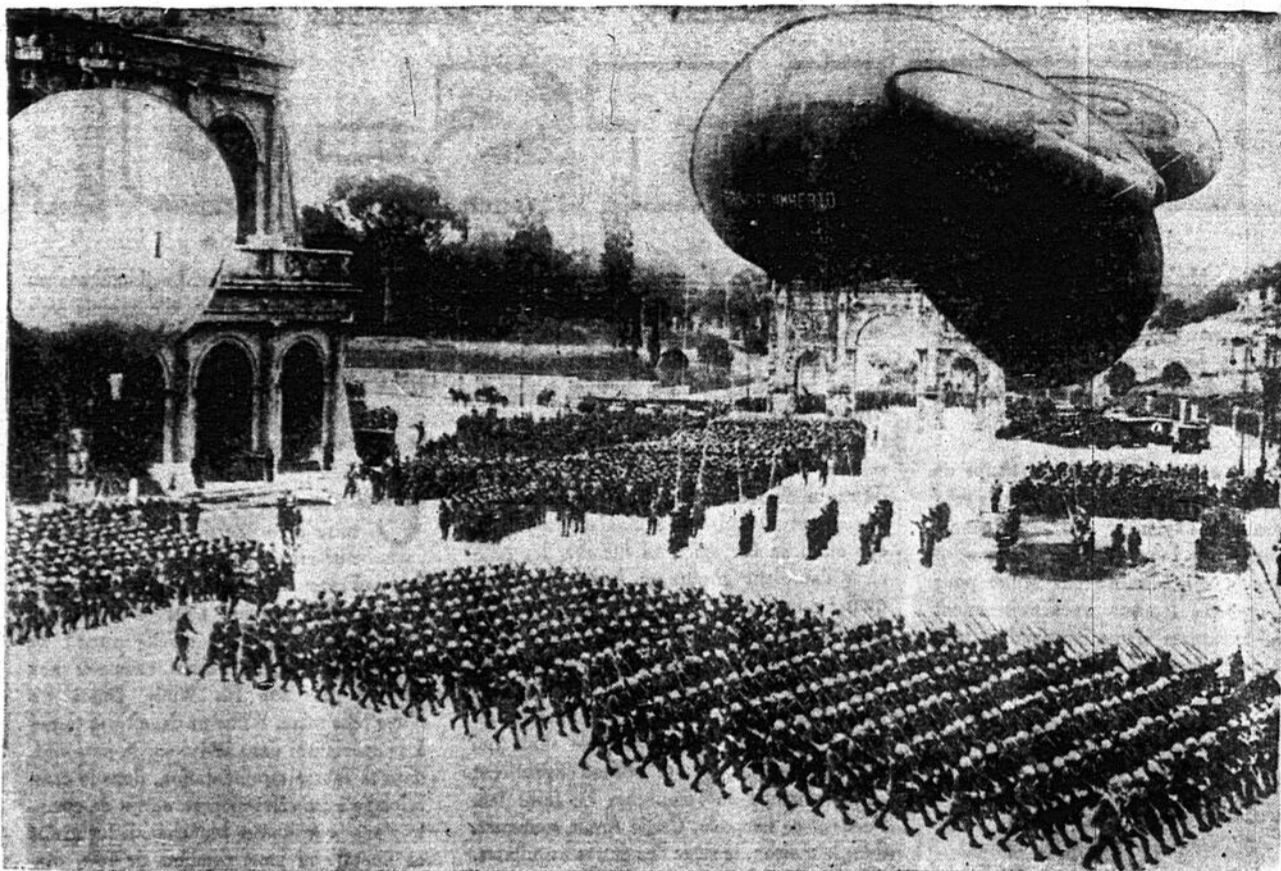


Photo d'une revue des troupes italiennes défilant devant S. M. le roi Victor-Emmanuel. Quelques jours après, plusieurs de ces bataillons se sont embarquées pour se rendre à la frontière éthiopienne.

FANTASIE

TIMES, Londres :

Si l'on en juge d'après l'article de M. Gayda que publie le Giornale d'Italia, le démenti récent de Lord Stanhope au sujet des prétendues importations d'armes britanniques en Abyssinie, n'a fait que stimuler l'envoi de la fantaisie. M. Gayda est l'un des journalistes italiens les plus connus, dont on dit qu'il est souvent inspiré par la muse officielle. Malgré cette inspiration, à moins que ce ne soit à cause d'elle, M. Gayda s'est complu dans un compte rendu de la politique britannique en Afrique Orientale dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'il est fantaisiste.

Selon M. Gayda, le gouvernement britannique aurait pris, il y a un an, en Ethiopie, des mesures de défense pareilles à celle que l'Italie prend à présent.

Il aurait concentré des troupes sur la frontière d'Ethiopie et aménagé des aérodromes, camouflés en terrains de football. Le gouvernement britannique serait donc profondément engagé dans une politique de défense militaire à moins que ce ne soit d'agression. M. Gayda ne sait pas au juste laquelle. Ce qui priverait le gouvernement britannique ainsi que la presse britannique du droit moral de critiquer les préparations militaires italiennes de Somalie et en Erythrée.

Point n'est besoin d'être très perspicace pour découvrir, dans la conclusion de l'article, son sens réel. Mais il suffit d'étudier les listes militaires anglo-egyptiennes ainsi que celles du ministère des colonies ou encore l'atlas géographique le plus récent, pour démolir tout l'échafaudage des prétendues concentrations militaires ainsi que l'histoire des chemins de fer stratégiques sur lesquels, M. Gayda a fondé son article. En ce qui concerne sa fable au sujet des "concessions" — il n'y en a qu'une seule qui ait été accordée par les autorités éthiopiennes au gouvernement britannique — il suffira de dire que seuls des personnes d'une crédulité étonnante pourraient s'imaginer que cette concession puisse être suspecte aux Ethiopiens. C'est la même psychologie qu'on a connue ici pendant la guerre lorsqu'on voyait des plateformes destinées

Gutzeit, prisonnier volontaire

ALGEMEENE HANDELSBLAD, Amsterdam :

L'étonnante tournure prise par l'affaire Gutzeit frappe beaucoup les esprits en Hollande. Rappelons brièvement les faits :

Sculpteur allemand de grand talent, M. Gutzeit, pour des motifs politiques, avait jugé sage de quitter sa patrie et de se réfugier à Hengale, en Hollande. Or, un jour, par la ruse et par la force, des agents de la Gestape réussirent à l'attirer dans un guet-apens et à le transférer en Allemagne où il fut mis en prison. Ce cas-Jacob avant la lettre émut vivement la Hollande, dont les autorités intervinrent aussitôt à Berlin. Non sans succès puisque, après de laborieux pourparlers, Gutzeit, escorté par des policiers allemands, fut ramené l'autre jour à la frontière hollandaise, prétendument libre de regagner son ancien refuge. Des policiers hollandais allaient le recevoir, officiellement, afin d'assister à son élargissement. Mais quelle ne fut la surprise des délégués hollandais lorsque Gutzeit, seul et sans surveillance allemande, vint à eux pour leur déclarer qu'il ne désirait plus réintégrer la Hollande et la liberté qu'elle lui offrait, mais qu'il préférerait retourner en Allemagne et en prison!

Ayant fait et répété par trois fois cette déclaration devant les autorités hollandaises, ces dernières ne purent faire autrement que de le laisser partir. En somme, libéré, Gutzeit était parfaitement libre de retourner en prison si tel était son désir. Son cas reste néanmoins des plus étranges.

Il ne fait pas l'ombre d'un doute que la décision de Gutzeit s'explique par quelque acte de terreur,

par des menaces terribles qui devaient peser sur cet homme et les siens si jamais il osait franchir la frontière qui s'ouvrait devant lui! Et c'est ici que l'affaire arrive à un pathétique vraiment déchirant. Préférant la prison à la liberté, Gutzeit est retourné en Allemagne.

Que l'on n'oublie pas ceci: Gutzeit seul aurait pu passer en Hollande alors que les siens, sa femme et ses deux enfants qui, primitivement ne s'étaient pas sauvés avec lui, auraient dû, en tout état de cause, rester en Allemagne. On comprend que, plutôt que de livrer de tels otages à la vengeance nazie, il ait préféré réintégrer sa prison. La leçon a dû lui être bien faite par ses géôliers!

Les gardes-frontières et les policiers hollandais qui l'attendaient, n'en crurent pas leurs oreilles en recevant ses déclarations.

— Je vous salue, monsieur Gutzeit, lui dit l'officier de police hollandais. La Hollande vous est ouverte et la liberté vous attend.

— Merci, je viens vous dire que je retourne en Allemagne.

Après une seconde puis une troisième invitation qui lui valut la même réponse, le policier hollandais s'exclama :

— La liberté s'offre à vous, Gutzeit, et vous n'en voulez pas? Et Gutzeit, avec un suprême effort de rire, lui répondit :

— Non, non, merci. Je n'en veux pas.

Il ne resta donc aux autorités hollandaises qu'à en dresser un procès-verbal, dûment signé par Gutzeit. Ceci fait, il prit congé de ses libérateurs, déçus et, toujours souriant pour ne pas éclater en sanglots, il repartit vers la frontière allemande où l'attendaient tranquillement ses géôliers, certains de son retour "volontaire" vers eux...

MIEUX QUE FEMMES-SERFENTES

Une armée, Djavair Sarkissian, qui vit dans le village Davalou de l'Arménie soviétique, est célèbre dans tout le pays pour posséder un don rare: les morsures des serpents venimeux ne produisent sur elle aucun effet, et sa salive sauve de la mort les personnes et les bêtes mordues par ces reptiles.

Mais ce n'est ni l'amiral Okada, ni même le ministre de la Guerre Hayashiconsidéré pourtant comme un des nationalistes-militaristes les plus acharnés—que l'opinion publique nipponne place au premier rang des défenseurs du Kodo. C'est le général Araki qui jouit de ce privilège, et qui reste l'idole d'une grande partie de l'armée, et aussi de milieux attachés à justifier l'expansion nationaliste du pays par des considérations d'ordre spirituel.

Pendant plus de deux heures, le général Araki m'exposa les principes de ce courant mi-religieux michauvin, et j'en conclus que même si à l'heure actuelle, les efforts tendant à réhabiliter le parlementarisme semblent être en progrès, il faudrait réaliser des transformations radicales, tant dans les méthodes de gouvernement que dans le personnel des partis politiques, pour neutraliser l'influence des "militaristes" tels que Hayashi et Araki. — Sunday Times, London.

AU JAPON

Le "militariste" qui occupe actuellement la situation la plus haute au Japon, celle de "premier ministre", est l'amiral Okada, un homme de 67 ans, de manières très courtoises et d'une simplicité frappante.

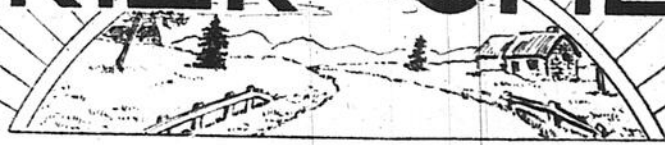
Appelé à ses fonctions il y a un peu moins d'un an, l'amiral Okada était la personne la plus indiquée pour occuper le poste de premier ministre dans une période de transition, telle qu'elle caractérise à l'heure actuelle la vie politique du Japon. C'est que cet homme n'est un vrai militaire que sur son vaisseau-amiral. Dans la vie quotidienne, il s'avère un citoyen loyal, et même un partisan du parlementarisme.

Il me reçut vêtu d'un kimono de couleur foncé, et pieds nus. Mon interprète me fit savoir que c'était là une habitude typique des milieux nationalistes et militaires, surtout de la haute société. Cette tendance à la simplicité "spartiate" est poussée parfois assez loin, jusqu'au mépris de tout confort et de tout luxe en matière vestimentaire et alimentaire. Pendant ma visite, le petit brasero réchauffait à peine la pièce glaciale, et je ne pus m'empêcher de regarder avec pitié les pieds nus, violets à cause du froid, du premier ministre de l'Empire nippon.

Mais ce n'est ni l'amiral Okada, ni même le ministre de la Guerre Hayashiconsidéré pourtant comme un des nationalistes-militaristes les plus acharnés—que l'opinion publique nipponne place au premier rang des défenseurs du Kodo. C'est le général Araki qui jouit de ce privilège, et qui reste l'idole d'une grande partie de l'armée, et aussi de milieux attachés à justifier l'expansion nationaliste du pays par des considérations d'ordre spirituel.

Pendant plus de deux heures, le général Araki m'exposa les principes de ce courant mi-religieux michauvin, et j'en conclus que même si à l'heure actuelle, les efforts tendant à réhabiliter le parlementarisme semblent être en progrès, il faudrait réaliser des transformations radicales, tant dans les méthodes de gouvernement que dans le personnel des partis politiques, pour neutraliser l'influence des "militaristes" tels que Hayashi et Araki. — Sunday Times, London.

COURRIER CHEZ-MOI



A G. ESPOIR. — Comment va ma petite amie! — Toujours de bonne humeur? — Je tiens à vous remercier pour les bonnes paroles que vous dites à mon sujet au brave Soldat de Chocolat. Mais, n'exagérez-vous pas un peu en disant que je suis artiste? — Il est vrai que je réussis assez bien en fait de dessin, mais de là à être artiste, il y a loin. Autre chose, j'aurais beau m'appliquer autant que je le pourrais, je ne réussirais jamais à faire votre caricature, car, je ne crois pas que votre physique puisse s'y prêter. En deux mots, ne vous noircissez pas comme cela. Je connais beaucoup de jeunes filles qui, si elles avaient votre apparence, elles seraient des plus enchantées. Ne croyez pas que je suis en train de vous encenser, mais je suis on ne peut plus sérieux. A bientôt petite amie.

* * *

A MITSI. — Pourquoi me demander si vous êtes de trop. Ma réponse ne doit vous faire aucun doute. Revendez aussi souvent qu'il vous plaira, et vous serez toujours la bienvenue. Pour ce qui regarde votre question, je ne suis pas le personnage mentionné. Donc, première erreur. Revendez canser plus longuement avec moi. Aurevoir et à bientôt.

D'ARTAGNAN.

A PHILIPPE MARCENAT DE MONTE CRISTO. — Mon cher Phil, je suis très heureux de votre visite. J'ai gardé le meilleur souvenir de l'accueil si gracieux qui m'a été réservé par vous, l'autre jour. Asseyez-vous, je vous en prie, vous me distiez que vous accipiez assez de cinéma français. J'avoue franchement que moi aussi j'y suis intéressé. J'ai eu l'occasion de rencontrer M. Robert Hurel, le pionnier du film français en Canada, et tout en causant, il me disait: "Pour que le succès du film français soit complet, il faut plus que jamais un accord général groupant ensemble tous ceux qui le présentent sur leurs écrans. Je vois qu'une forte offensive du film américain se prépare contre le film français en cette province. Il insiste pour que le crédit de son oeuvre revienne aux nôtres qui lui ont tendu la main, et en ont fait le succès du film d'idée et d'inspiration français. Pour notre ami Socrate, nous aurons l'occasion de s'en parler. Mon cher ami, voulez-vous me faire le grand honneur d'accepter de déjeuner avec nous? Mercedes et moi. Elle sera ravie de vous connaître, vous voulez-bien? — Certes, vous ne pouvez refuser cette occasion de présenter vos hommages à Mercedes. La voici justement. Monsieur Philippe Marcenat, j'ai l'honneur de vous présenter, machère amie. Je vais vous laisser quelques instants en compagnie de Madame la Comtesse. Des ordres à donner. Veuillez m'excuser. A bientôt.

* * *

A SOLDAT DE CHOCOLAT DE G. ESPOIR. — Charmant soldat... Je vous prierais de vous faire moins rare pour notre satisfaction à tous. Tenez, n'imitiez pas le Soleil... Soyez nous un peu plus fidèle. Gratifié d'une plume tellement fine disuse, qu'il est à désirer vous lire régulièrement. Je suis sgourmande, n'est-ce pas? — C'est une gourmandise dont je m'évite de me corriger, et dont vous ne sauriez me blâmer en l'occurrence, s'pas? — Maître défenseur... Pour ce qui regarde ma photo, tenez... demandez à l'ami, si gentil directeur D'Artagnan, dont j'ai fait connaissance dernièrement de vous faire une caricature de ma "binette". Vous n'ignorez pas qu'il est artiste; voyez son joli petit travail au sujet du courrier, c'est gentil, s'pas, cet "home", et c'est notre "Chez-Moi". Si ce n'est pas assez pour satisfaire votre curiosité, alors, je vous en ferai parvenir une, mais où? Dites... A bientôt.

A MONTE CRISTO DE GINETTE. — Si les femmes modernes égalent nos aieules? A mon avis, les deux s'égalent à leur manière. Il n'y avait pas dans le siècle passé de meilleurs femmes que dans celui où nous vivons, et il n'y en aura pas non plus dans le siècle à venir. Naturellement, venant de moi, cette déduction ne vaut pas cher, mais tout de même, j'ai mon idée là-dessus. Donc, Radio Ile de France a raison, et vous n'avez pas tort. Dites-moi, Monté-Cristo, avez-vous connu le grand amour? peut-être simplement, n'y croyez-vous pas, comme le fait Vieux Grognon? La question peut vous paraître indiscrète et saugrenue, mais je vous en prie, répondez tout de même.

* * *

A SOLDAT DE CHOCOLAT DE MONTE CRISTO. — Encore une fois, c'est moi. Je vous reviens, car j'aime tant à bavarder. Oh! mon ami, je suis nouveau au "Chez-Moi" ce grand foyer, où j'ai rencontré de charmantes personnes, Philippe Marcenat entre autres; je n'oublie pas notre ami-directeur, Vieux Grognon et vous. J'ai fait la connaissance de la gentille GINETTE, l'Amour s'en vient, la gracieuse Lya de Lutti, l'exquise Roxane, l'aimable amie Caprice, et ma petite amie Sprinx. Je ne regrette point d'y être entré. Si j'habite la Métro? — Non, mon ami. C'est malheureux n'est-ce pas? Mais tout de même pas très loin, une ville voisine, ou la troisième ville de la province de Québec. J'aimerais que vous peniez causer plus souppent avec moi. Je vous attends.

* * *

A CLEOPATRE DE MONTE CRISTO. — C'est avec mon plus gracieux sourire que je viens dire à Sa Majesté la Reine d'Egypte, que votre présence en cette demeure est présage de joie. Pour moi, l'accueil est de toute sincérité et tout comme notre aimable directeur, je vous souhaite la plus cordiale bienvenue. Sa Majesté me fera-t-elle l'honneur de venir causer longuement avec un noble Comte? Je vous quitte en m'inclinant respectueusement. Affectueux bonjour.

Ce courrier est ouvert à tous les lecteurs et lectrices de "L'Illustration". Les conditions sont les suivantes:

- 1.— Envoyer autant d'écrits que vous le désirez, signer d'un pseudonyme; 2.— Ne pas dépasser 200 mots; 3.— Adresser toute correspondance: Courrier "Chez-Moi", Case Postale 1480, "L'Illustration", Montréal.

D'ARTAGNAN.

A MONTE CRISTO DE PROSPER I. T. — J'accepte de bon coeur votre poignée de main, cher Comte, et vous remercie de vos souhaits de bienvenue. Vous désirez me voir quelques minutes? Où? Quand? Comment? Pourquoi? Je suis à vos ordres et serai exact au rendez-vous.

En attendant de vous revoir, je vous renouvelle mon conseil déjà donné: Modérez vos transports amoureux. Après avoir conté fleurette à Mercedes, je vous retrouve en train d'offrir vos caresses à Roxane, et l'assurer de votre affectueuse pensée. Prenez garde; Cyrano n'est pas loin, et il ne faut pas trop lui piquer le nez car il ne serait pas lent à tirer l'épée; quoique fine lame vous-même, il pourrait y avoir de la casse!... Je suis venu ici pour faire la paix; je vous prierais donc de m'aider dans ce sens. Entendu, cher Comte?

* * *

A PROSPER I. T. DE MITSI. — Pardonnez de déranger un aussi enthousiasme en l'art de la "critique" — Mais! Votre présence est très agréable en ce temps de crise! — Enfin, Prosper I. T. nous est revenu pour longtemps. Oh! Oui n'est-ce pas? — Je ne vous ai encore pas dit le but de ma visite. Voilà. Je m'adresse à vous, serais-je déçu? Seriez-vous assez bon "critique" et gentilhomme pour me présenter vos amis du "Chez-Moi"? Est-ce trop vous demander? Ne refusez pas une nouvelle amie. Si vous saviez comme j'adore votre charmant pseudo. Aurevoir, et si ma visite vous a plus, renez longuement.

A MANZELLE NITOUCHE DE PHILIPPE MACENAT. — Votre interruption ne m'a pas déplu du tout, parce que vous avez écrit des choses très sensées. La première partie de votre billet qui traite du coeur et de l'amour est absolument vraie. Tant qu'à la seconde qui nous rends responsable de briser le coeur des jeunes filles, je ne suis pas prêt à l'admettre complètement. Les dernières remarques spécialement adressées à Vieux Grognon, au sujet de ceux qui se vantent eux-mêmes étaient tout à fait personnelles, et je n'ai pas à les juger. Votre billet était très intéressant, et j'en suis à me demander pourquoi vous ne nous écrivez pas plus souvent.

* * *

A VIEUX GROGNON DE GINETTE. — Permettez-moi, cher monsieur, de défendre encore cette fois mon sexe, et d'arrêter le flot de paroles calomniatrices prêt à déborder de vos lèvres. "Qui croit à l'amour?" "Les enfants qui lisent les romans de Dely", répondez-vous. Vous avez peut être raison, mais pourquoi ne pas laisser à ces enfants leurs illusions, qu'ils se plaisent tant à caresser? "Qui croit à l'amour?" — Mais tout le monde, parbleu. Est-il bon de vivre sans cette foi? — Pour ma part, je crains que non. "Ces audacieuses ne manquent pas de sureté pour vous tromper", dites-vous plus loin, en parlant du beau sexe. Naturellement qu'il existe de ces êtres rusés; mais dites-moi, Vieux Grognon, si vous jetez un coup d'oeil (ah! un bien petit coup d'oeil) sur vos frères, ne verriez-vous pas en majorité de ces audacieux ne manquant pas de sureté pour nous tromper? — franchement, dites, ai-je raison? — L'homme vaut-il mieux que la femme? — A bien examiner les angles, je crois que l'un et l'autre se valent. Venez me dire votre pensée.

* * *

A VIEUX GROGNON DE SOCRATE. — Laissez donc de côté les commérages sans importance. Pour qu'il y ait compétition, il faudrait que je revendique ton renom, ou que j'emploie ton style, et comme


une copie ne vaut jamais l'originale, je ne me laisserai pas tenter. Tu termines en te déclarant mon "serviteur". Serais-je ton maître par hasard? Alors, tu es un bien piètre élève!

* * *

A TOUTES, PARTICULIEREMENT A GINETTE DE VIEUX GROGNON. — "Les hommes ne sont que des menteurs." — FI donc! mesdemoiselles, qui jugé si mal notre sexe. Pourquoi ne pas ajouter pendant que vous avez la plume, "Les hommes savent mieux mentir que la femme." — Là, vous auriez encore un trait de supériorité à additionner à la collection, tout en dévoilant la vérité. Si par hasard, vous avez jugé quelques personnages aptes aux compliments plus haut mentionnés, n'allez pas imaginer que le chapeau va à tout le monde, et particulièrement aux échangistes masculins. Etant tous de nationalité canadienne-française, ils méritent de leur accorder particulièrement une attention spéciale. La franchise est la qualité par excellence de notre race, alors... ce n'est pour rien que l'on dit français. (franc, est) on ne peut être le même à la fois, surtout dans deux cas contraires. Rappelez-vous toujours cette maxime anglaise: "Qui juge les autres se condamne". Sans rancune. De plus trouvez autre chose. Suivant, comme dirait le professeur.

* * *

A BIJOU DE GINETTE. — Permettez moi Bijou, de venir à mon tour vous entretenir quelques instants, et vous faire remarquer que le message qui m'était adressé, n'est pas une avalanche de fleurs, loin de là. Voilà maintenant que l'on me traite de tête légère; n'est-ce pas humiliant? — Allons, messieurs les galants, venez à mon secours et défendez-moi de ces coups de griffes de... Bijou. — Bijou, c'est aussi le nom d'un toutou, ne l'oubliez pas. Ainsi, mademoiselle, vous me trouvez écrivain? — Avouez que c'est vous qui en avez du culot, pas moi. Et dire que l'on m'a toujours trouvé trop sérieux pour mon âge! — Ce que l'opinion des gens peut changer tout de même! Sans rancune.



Le meilleure recette au monde pour un COCKTAIL est le Gin Hiram Walker's!

25 OZ. \$1.80
40 OZ. \$2.70



VACANCES AU GRAND AIR

Pour le tourisme: la conservation et la protection du poisson et du gibier

Où irons-nous?

Où irons-nous? C'est la question que se posent souvent les citadins à l'approche des vacances et à laquelle le Canadien National répond de façon aussi artistique que pratique avec le nouveau livret-guide français qu'il vient de publier. Sans donner de longues explications ce dépliant signale les grandes régions de tourisme, suggère quelques beaux voyages, propose quelques façons éprouvées de passer de très agréables vacances. Il anticipe aussi une autre question en signalant les nombreux avantages consentis aux touristes qui achètent des billets d'été et démontre que de très beaux voyages peuvent être entrepris sans trop obérer le budget familial.

Ce dépliant présente, sous une élégante couverture verte, plus de quarante beaux clichés en demi-ton accompagnés de textes courts, mais substantiels. Les grandes stations de villégiature de la Province de Québec y figurent à côté de celles des Rocheuses et des principaux points d'intérêt de la Côte du Pacifique, l'Alaska comprise. "Tout à fait" différent de la "Douce Province" et de la "Grande Aventure", les deux grands livrets-guides déjà publiés en français par le Canadien National, "Où irons-nous?" est un bel effort de notre réseau national pour renseigner sa clientèle de langue française sur les avantages dont elle peut bénéficier et l'inviter au voyage.

La pêche à l'achigan

Dimanche étant la date d'ouverture de la pêche à l'achigan l'on s'attend à ce qu'un grand nombre de pêcheurs prennent la route des Lacs McDonald, Rond et des Ecorces, dans les Laurentides, Saint-François et Saint-Louis et de la Rivière Ottawa. D'après les rapports reçus par M. C. N. Howard, directeur du service de la pêche et de la chasse du Canadien National les conditions de pêche sont excellentes partout.

La plus grosse truite de ruisseau prise cette semaine l'a été par un Américain au club Panache, près de Roberval. Elle mesurait 26 1/2 pouces et pesait six livres et trois onces. Elle n'est laissée prendre à une mouche artificielle.

MM. H. S. Johnson, de Racine, Wis., R. Mullins, de Brantford et H. Croft, de Montréal, sont partis en hydravion hier soir, pour le Lac St-Jean où ils pêcheront la truite mouchetée.

Passez de BELLES vacances

VOULEZ-VOUS QUE VOS VACANCES D'ETE VOUS SOIENT A LA FOIS AGREABLES ET TRES PROFITABLES?

Abonnez-vous à L'ILLUSTRATION pour le temps de votre villégiature. Il n'est pas de journal plus original et plus intéressant. Les illustrations d'actualité y abondent et ajoutent à l'intérêt de l'information qui est complète et vivante. Aucun quotidien ne publie autant de dessins comiques que L'ILLUSTRATION. Les pages en couleurs des éditions du samedi sont uniques: les unes sont instructives, les autres sont amusantes, toutes sont très intéressantes.

L'ILLUSTRATION

est expédiée à toutes les places de villégiature au prix modique de :

.25 pour 2 semaines
\$1.50 pour 3 mois
.50 pour 1 mois

Abonnement à l'édition du samedi soir, hors Montréal :

\$2.50 pour 12 mois
1.25 pour 6 mois
.65 pour 3 mois

L'ABONNEMENT EST PAYABLE D'AVANCE.

VILLA DU REPOS

L. MORIN, Prop.

Bonne pension, confort du chez-soi.
Plage idéale — Chaloupes — Pêche — Tennis — Natation.

Lac Duhamel St-Jovite, Qué.



SOUS UNE NOUVELLE DIRECTION

HÔTEL LAC MERCIER

O. ROBITAILLE, Prop.

La place idéale pour vos vacances. — Belle grève. — Garages adjoints. — Chambres de première classe. Cuisine canadienne-française. Confort moderne.

BIERES ET VINS
(Sur la Route Nationale — Ligne du C.P.R.)
LAC MERCIER Co. Terrebonne, Qué.



Tél. Con.

Plage OKA Beach

A. PROULX Prop.

Endroit idéal pour Pique-Niques Natation Plage sablonneuse

CHALOUPE, TABLES et CABINES GRATIS
Route 29
LAC DES DEUX-MONTAGNES



Hôtel Lac Archambault

Le coin le plus reculé des Laurentides, surnommé la Suisse Canadienne par ses pics élevés. Le touriste trouvera un confort moderne, eau chaude et froide, solarium, chalets séparés, plage, tennis et excellente table.

St-Donat via Route 11-18 ou 30



SUR LE LAC OUMET

PLAGE MAGNIFIQUE — CANOTAGE
TENNIS — GOLF — TABLE
ABONDANTE ET RECHERCHEE.

Notre pamphlet photographique avec tarif expédie gratuitement sur demande.
Sous une nouvelle administration.

VILLA BELLEVUE

St-Jovite Station Tél: 17



J. BRUNELLE gérant.

E. BRUNELLE président.

Garage St-Eustache Limitée

VENTE ET SERVICE

Agences: McLaughlin-Buick, Pontiac, G.M.O., Ford.

SERVICE JOUR ET NUIT

REPARATIONS GENERALES

Spécialité: Peinture Duco, Débossage.

ST-EUSTACHE, P.Q.

Téléphone: Bureau 33

Tél. RESIDENCES 68-85

PLAGE A. PAQUIN

2 milles de St-Placide (entre St-André)

PLAGE SABLONNEUSE et OMBRAGEUSE

NATATION - TENNIS - CHALOUPE

PECHE - TABLES

SERVICE DE RESTAURANT

Route 29

Lac-des-Deux-Montagnes

VILLEGiateURS!

MOTEURS DETACHABLES

"ELTO-EVINRUDE"

TONDEUSES A GAZON

MOTEURS A BICYCLES

POMPES A EAU

H.-E. HEBERT

LA. 5717-663, ST-JACQUES O.

RENDEZ-VOUS A

L'HOTEL CHATEAU DU LAC

POINTE CALUMET



MAGNIFIQUES CHAMBRES

Excellente Cuisine Canadienne

Dance avec orchestre

Tennis — Natation — Canotage

BIERES ET VINS

N. GUINDON, Propriétaire

L'Ancester 1817

Magnifique plage de sable

Gray Rocks Inn

St-Jovite, Qué. Canada.

86 milles de Montréal.

Un des endroits les plus distingués du Canada, ouvert toute l'année. Merveilleux panorama au coeur même des Laurentides. Tout le confort d'un grand hôtel. Les lacs nombreux foisonnent de poissons... les originaux, ours, chevreuils et perdrix y abondent... Golf privé, équitation, tennis. Splendide orchestre de danse. Une cuisine soignée au goût des plus difficiles gourmets.

Les taux sont considérablement réduits durant le mois de juin et après le 2 septembre.

PAMPHLETS ILLUSTRES FOURNIS SUR DEMANDES

F. H. WHEELER, gérant-directeur.



MANOIR SAINT-PLACIDE

MM. ALLAN ET CHENIER, Props.

Saint-Placide, comté Deux-Montagnes

Dance tous les soirs avec l'Orchestre des Variétés Girls. — Cuisine Canadienne. — Belle Plage.

BIERES ET VINS

Service d'Autobus Duhamel.

Bureau: Rue Jean-Talon et Lajeunesse, Montréal
Route No 8 jusqu'à St-Eustache; Route 29 à Saint-Placide.



LAC DES PLAGES

autrefois Lac des Sables — Co. Papineau.

Route 8 jusqu'à Lachute; 31 jusqu'à Arundel; de là par Huberdeau et Lac Romé; OU — Route 8 jusqu'à Montebello et 87 au Lac des Plages; aussi par route 11 jusqu'à St-Jovite et 87 au Lac des Plages. — C. N. R., gare du Tunnel, jusqu'au Lac Romé.

Ne cherchez plus — nous l'avons — la plus belle plage de la province, panorama, pêche, tennis, équitation, chaloupes. Pension de choix dans hôtel 15 chambres; aussi chalets 3 à 8 pièces construits sur la grève, complètement meublés, vaisselle, serviettes et literie comprises, et loués à la semaine, au mois ou pour la saison. Chapelle, épicerie.

Pour Pension: "HOTEL MON CHEZ-NOUS" Tél.: Arundel.

Pour Chalets: "CHALET PLAGE D'OR" Tél. Amherst 1056 Willbank 1279

Adresse postale: St-Emile de Suffolk, comté de Papineau

Encouragez nos annonceurs

VACANCES AU GRAND AIR

Pour le tourisme: la conservation et la protection du poisson et du gibier

Le QUÉBEC

Pays suprêmement pittoresque

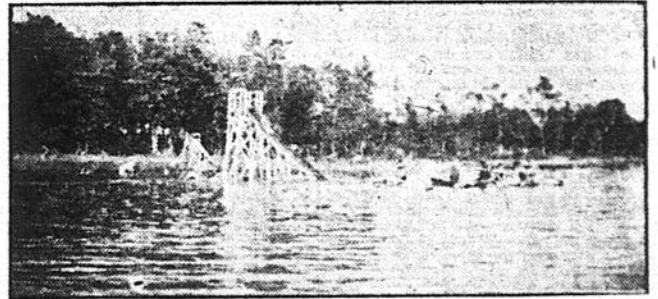
De quelle randonnées parle-t-on actuellement? De celles que l'on a effectuées, mais aussi à celle qu'on rêve d'entreprendre... Quelle joyeuse perspective, en cette saison, de partir à la découverte de nids d'ombre, de fraîcheur et de verdure, de choisir le coin où l'on ira se détendre, s'amuser.

On a parlé quelquefois "d'appel du désert", "d'appel de l'étranger", mais n'existe-t-il pas pour nous, un "appel de la province" tout aussi pressant?

Le Québec... on n'en connaît véritablement tout le charme que

si l'on en visite à diverses reprises, les multiples régions. Au Québec, le soleil est plus gai, les fleurs sont plus belles, la joie de vivre est plus douce! Le Québec, c'est le pays idéal de vacances agréables, reposantes et vivifiantes... où la pratique des sports d'été s'exerce avec une extrême variété qui satisfait aux goûts, aux aptitudes et aux moyens de chacun. Le Québec, pays suprêmement pittoresque, offre à l'admiration de l'homme une nature admirable, des sites de grand caractère.

Ah! dit-on, si la montagne se dressait au bord de la mer! Mais n'est-il pas une région privilégiée où la mer et la montagne s'allient? Gagnez les rivages de la Gaspésie! De ses plages de sable fin; où s'étale toute la poésie de l'eau, il suffit de lever la tête... la montagne on la voit si proche qu'on a tout loisir de s'attaquer à ses pentes pour atteindre les cols ou les cimes.



Une photo de la jolie plage Pointe Théoret, située à 417, chemin Cherrier, sur l'île Bizard.

PLAGE LONGUEUIL

PAVILLON DE DANSE EN PLEINE AIR
RESTAURANT DES PLUS MODERNE
ROUTE No 3 LONGUEUIL
LARRY PATENAUDE et ses Musiciens
Reconnu Magnifique Plage sur le St-Laurent — En sortant du pont tournez à gauche — Service d'autobus, départ de la rue Ontario coin Bordeaux.



WINDSOR HOTEL

J. GOYETTE, Prop. ROUSE'S POINT, N.-Y.
Splendide salle à diner — Chambres avec bain
Eau chaude et froide dans toutes les chambres
CANOTAGE — PECHE — NATATION
Pension à la semaine: \$15.00 et plus — Chambres \$1.00 et plus
BIENVENUE AUX CANADIENS
BIERES, VINS ET LIQUEURS
DANSE tous les SAMEDIS et DIMANCHES avec orchestre

Heureuses expériences

M. C. K. Howard, directeur du service de la pêche et de la chasse du Canadien National annonce que les expériences faites pour aviver les eaux vierges de certains lacs des Rocheuses ont pleinement réussi et que les alevins de truite Kamloops déposés dans le Lac Améthyste et autres eaux de la vallée Tonquin, dans le Parc National Jasper se sont si bien développés qu'on permettra aux sportsmen d'y pêcher cet été.

D'autres enquêtes seront menées cet été dans le Parc Jasper et ailleurs par les biologistes fédéraux et si possible des mesures sont prises pour améliorer la pêche à la truite dans de nombreux endroits fréquentés par les touristes.

Plage Ile Bizard



Rang Nord
Plage de sable
Endroit de pêche
Restaurant etc.
Terrains à louer pour camps portatifs.

POINTE-AUX-CARRIERES
"Sur Lac-des-Deux-Montagnes"

BIENVENUE A LA Pointe Théoret



Information: NOE THEORET
417
Chemin Cherrier
ILE BIZARD, Co. J.-C.

Ile Bizard en face de Ste-Genevieve. Belle plage de sable avec glissoires, radeau, costumes de bain. Restaurant. Chrétienne seulement.

Hôtel St-Maurice

Hôtel des plus moderne dans les Trois-Rivières.
Eau chaude dans toutes les chambres
CUISINE FRANCAISE
Rue Barbeau, coin St-Antoine
TEL. 3550

MANOIR VILLA DES PINS

PENSION GRAVEL
St-Joseph de Sorel
Le charme de la pension révée. Magnifique panorama sur le fleuve St-Laurent.
Pêche — Natation — Etc
Passe-temps variés et nombreux



L'ILE DE MONTREAL ET ENVIRONS.

PLAGE LABELLE

ROUTE No 7
un mille et quart de Sabrevois
SABREVOIS, QUE.
Chalet, chaloupe, baignades, pique-niques, chasse et pêche. Appâts vivants.
LOUIS LABELLE, Prop.

Hotel Manoir

Endroit idéal pour Touristes et Voyageurs. Table de première classe.
BIERES ET VINS
MME J.-H. CERNY, Prop.
VERCHERES, QUE.

HOTEL CANADA

JOS. DAIGNEAULT
Propriétaire, rue Richelieu
ST-JEAN, QUE.
Excellent hôtel pour voyageurs et touristes
Bonne Cuisine Canadienne
"GRILL"
Chambres de première classe
BIERES ET VINS
Tél. St-Jean 17

HOTEL CHATEAU SALABERRY

VALLEYFIELD, QUE.
SERVICE DE HAUTE QUALITE
• BIERES ET VINS •
NATATION — PECHE
SITUE EN FACE D'UNE JOLIE BAIE
EDGAR OSTIGUY, Gérant

MERIDIAN HOTEL

Un mille de Champlain N.-Y. — 40 milles de Montréal
JACK JACKSON et sa fanfare d'artistes
REPAS: 60c — 75c — 1.00
Spécial: — Samedi au lundi matin, chambre et repas \$5.00
Endroit idéal — Service courtis — Confort Moderne
4 milles du Lac Champlain
20 milles de la Plage Plattsburgh
AIME BISAILLON
Propriétaire.

HOTEL LA RIVIERA

S.-PAUL, ILE-AUX-NOIX, QUE.
(Sur les bords du Richelieu)
Tél. St-Jean 503-RS
ROUTE 14
Entre St-Jean, Qué. et Rouse-Point, N.-Y.
BIERES ET VINS
CUISINE FRANCAISE
CHAMBRES ET PENSION
VAUDEVILLE
Orchestre et danse tous les soirs
Direction: Paul Benoit, au Café Paul
Tél. Harbour 1575 — 52 ouest, rue Saint-Jacques, Montréal.



Lisez "L'ILLUSTRATION", le seul grand quotidien illustré du matin

LES ANCIENS CANADIENS

Par Louis-Philippe Aubert de Gaspé

SEIZIÈME TRANCHE

— Vois, reprit le vieillard, cette onde qui coule si paisiblement à nos pieds; elle se mèlera, dans une heure tout au plus, aux eaux plus agitées du grand fleuve, dont elle subira les tempêtes, et dans quelques jours, mêlée aux flots de l'Atlantique, elle sera le jouet de toute la fureur des ouragans qui soulèvent ses vagues jusqu'aux nues. Voilà l'image de notre vie. Tes jours, jusqu'ici, ont été aussi paisibles que les eaux de ma petite rivière; mais bien vite tu seras ballotté sur le grand fleuve de la vie, pour être exposé ensuite aux fureurs de cet immense océan humain, qui renverse tout sur son passage. Je t'ai vu naître, d'Hamberville; j'ai suivi, d'un oeil attentif, toutes les phases de ta jeune existence; j'ai étudié avec soin ton caractère, et c'est ce qui me fait désirer l'entretien que nous avons aujourd'hui; car jamais ressemblance n'a été plus parfaite qu'entre ton caractère et le mien. Comme toi, je suis né bon, sensible, généreux, jusqu'à la prodigalité. Comment se fait-il alors que ces dons si précieux, qui devaient m'assurer une heureuse existence, aient été la cause de tous mes malheurs? comment se fait-il, ô mon fils! que ces vertus tant prisées par les hommes, se soient soulevées contre moi comme autant d'ennemis acharnés à ma perte? comment se fait-il que vainqueurs impitoyables, elles m'aient abaissé et roulé dans la poussière? Il me semble pourtant que je méritais un meilleur sort. Né, comme toi, de parents riches, qui m'adonnaient, il m'était sans cesse facile de suivre les penchants de ma nature bienfaisante. Je ne cherchais, comme toi, qu'à me faire aimer, et tout ce qui m'entourait, comme toi, je m'apitoyais, dans mon enfance, sur tout ce que je voyais souffrir, sur l'insecte que j'avais blessé par inadvertance, sur le petit oiseau tombé de son nid. Je pleurais sur le sort du petit mendiant déguenillé qui me racontait ses misères; je me dépouillais pour le couvrir, et, si mes parents, tout en me grondant un peu, n'eussent voulu le sans cesse sur ma garde, robe, le fils de Monsieur d'Edmont aurait été le plus mal vêtu de tous les enfants du collège où il pensionnait. Instillé d'ajouter que, comme toi, ma main était sans cesse ouverte à tous mes camarades; j'avais leur expression, "je n'avais rien à moi". C'est drôle, après tout, continua le bon gentilhomme en fermant ses yeux, comme se parlant à lui-même, c'est drôle que je n'aie éprouvé aucune ingratitude de la part de mes jeunes compagnons. L'ingratitude de l'homme fait? Ou est-ce un piège que cette charmante nature humaine tend à l'enfant bon, confiant et généreux, pour mieux le dépouiller ensuite lorsque la poule sera plus grasse? Je m'y perds, mais non: l'enfance, l'adolescence ne peuvent être aussi dépravées. Ce serait à s'arracher les cheveux de désespoir, à maudire.

— Et toi, Jules, reprit le vieillard après cet "après" qui, à l'éprouvé l'ingratitude de ceux que tu as obligés, cette ignoble ingratitude qui vous frappe de stupeur, qui perce le coeur comme une aiguille d'aïeul?

— Jamais! dit le jeune homme. — Mais alors l'intérêt, plus l'homme a de besoins, plus il doit être ingrat. Ceci me rappelle une petite anecdote, qui trouve sa place ici. Il y a environ vingt ans qu'un pauvre sauvage, de la tribu des Hurons, arriva chez moi dans un état bien pitoyable. C'était le printemps; il avait fait une longue et pénible marche, passé à la nage des ruisseaux glacés, ayant bien chaud, en sorte qu'il était attaqué d'une fièvre violente, accompagnée d'une inflammation de poumons des plus alarmantes. Je jugeai qu'une abondante saignée pouvait seule lui sauver la vie. Je n'avais jamais phlébotomisé, et je fis, avec mon canif, mes premières armes dans cet art sur l'homme de la nature. Bref, des simples, des soins assidus opérèrent une guérison; mais la convalescence fut longue; il resta plus de deux mois chez moi. Au bout d'un certain temps, André et moi parlions le huron comme des indiens. Il me raconta qu'il était un grand guerrier, un grand chasseur, mais que l'usage immodéré de l'eau-de-feu avait été sa ruine; qu'il avait une forte dette à payer, mais qu'il serait plus sage à l'avenir. Ses remerciements furent aussi courts que ses adieux.

— Mon coeur est trop plein pour parler longtemps, dit-il le guerrier huron ne doit pas pleurer comme une femme; merci, mes frères.

— Et il s'enfonça dans la forêt.

— J'avais complètement oublié mon indigène, lorsqu'au bout de quatre ans, il arriva chez moi avec un autre sauvage. Ce n'était plus le même homme que j'avais vu dans un si pitoyable état; il était vêtu splendidement, et tout annonçait chez lui le grand guerrier et le grand chasseur, qualités inséparables chez les naturels de l'Amérique du Nord. Lui et son compagnon déposèrent, dans un coin de ma chambre, deux paquets de marchandises de grand valeur; car ils contenaient les pelletteries les plus riches, les plus brillants mocassins brodés en porcép, les ouvrages les plus précieux en écorce, et d'autres objets dont les sauvages font commerce avec nous. Je le félicitai alors sur la tournure heureuse qu'avaient prise ses affaires.

— Écoute, mon frère, me dit-il, et fais attention à mes paroles. Je te dois beaucoup, et je suis venu payer mes dettes. Tu m'as sauvé

la vie, car tu connais bonne médecine. Tu as fait plus, car tu connais aussi les paroles qui entrent dans le coeur; d'un chien d'ivrogne que j'étais, je suis redevenu l'homme que le Grand-Esprit a créé. Tu étais riche, quand tu avais de l'autre côté du grand lac, un wigwam en trop étroit pour toi; construis-en un qui puisse contenir ton grand coeur. Toutes ces marchandises t'appartiennent.

— Je fus touché jusqu'aux larmes de cet acte de gratitude de la part de cet homme primitif; j'avais donc trouvé deux hommes reconnaissants dans tout le cours d'une longue vie; le fidèle André, mon frère de lait, et ce pauvre enfant de la nature qui, voyant que je ne voulais accepter de ces dons qu'une palme cri aigu "houa", en se frappant de la bouche de trois doigts, poussa la bouche de trois doigts, et se sauva à toutes jambes, suivi de son compagnon. Malgré mes recherches, je n'en ai eu ni vent ni nouvelle. Notre respectable curé se chargea de vendre les marchandises, dont le produit, avec l'intérêt, a été distribué dernièrement aux sauvages de sa tribu.

Le bon gentilhomme soupira, se recueillit un instant; et reprit la suite de sa narration:

— Je vais maintenant, mon cher Jules, te faire le récit de la période de la plus heureuse et la plus malheureuse de ma vie; cinq ans de bonheur; cinquante ans de souffrances! O mon Dieu! une journée, une seule journée de ces joies de ma jeunesse, qui me fasse oublier tout ce que j'ai souffert! Oh! une heure, une seule heure de ces bons et vivifiants éclats de rire, qui dilatent le coeur à le briser, et qui, comme une coupe rafraîchissante du Léthé, effacent de la mémoire tout souvenir de douleur! Que mon coeur était léger lorsque entouré de mes amis, je présidais la table du festin! Un de ces heureux jours, ô mon Dieu! où je croyais à l'amitié sincère, où j'avais foi en la reconnaissance, où j'ignorais l'ingratitude!

Lorsque j'eus complété mes études, toutes les carrières me furent ouvertes; je n'avais qu'à choisir: celle des armes, s'offrir aucune ment à un homme de ma naissance; mais il me répugnait de répandre le sang de mes semblables. J'obtins une place de haute confiance dans les bureaux. Avec mes dispositions, c'était courir à ma perte. J'étais riche par moi-même; mon père m'avait laissé une brillante fortune, les émoluments de ma place étaient considérables, je maniais à roulez l'or que je méprisais.

— Je ne cherchais pas, dit le bon gentilhomme en se frappant le front avec ses deux mains, à pallier mes folles pour accuser autrui de mêmes désastres; oh! non! mais il est une chose certaine, c'est que j'aurais pu suffire à mes propres dépenses, mais non à celle de mes amis, et à celles des amis de mes amis, qui se ruèrent sur moi comme des loups affamés sur une proie facile à dérober. Je ne me gardai aucune ramène; ils assistèrent suivant leur nature: quand la bête carnassière a faim, elle dévore tout ce qu'elle rencontre. Incapable de refuser un service, ma main ne se ferma plus; je devins non seulement leur banquier, mais si quelqu'un avait besoin d'une caution, d'un endossement de billet, ma signature était à la disposition de tout le monde. C'est là, mon cher Jules, ma plus grande erreur; car je me disais toute vérité que j'ai été obligé de liquider leurs dettes, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, de mes propres deniers, même dans mes plus grands embarras, pour sauver mon crédit et éviter une ruine d'ailleurs imminente. Un grand poète anglais a dit: "Ne prête, ni n'emprunte, si tu veux conserver tes amis". Donne, mon cher Jules, donne à pleines mains, puisque c'est un penchant irrésistible chez toi; mais, au moins, sois averti de la signature: tu seras toujours à la gêne, mais tu éviteras les malheurs qui ont empoisonné mon existence pendant un demi-siècle.

— Mes affaires urvées étaient tellement mêlées avec celles de mon bureau que je fus assez longtemps sans m'apercevoir de leur état alarmant. Lorsque je découvris la vérité après un examen de mes comptes, je fus frappé comme d'un coup de foudre. Non seulement j'étais ruiné, mais aussi sous le poids d'une défalcation considérable! Bah! me dis-je, à la fin, que m'importe la perte de mes biens; que porte l'or que j'ai toujours méprisé! que je paie mes dettes; je suis jeune, je n'ai point peur du travail, j'en aurai toujours assez. Qu'ai-je à craindre d'ailleurs? mes amis ne doivent des sommes considérables. Témoins de mes difficultés financières, non seulement ils vont s'empresser de s'acquitter envers moi, mais aussi, s'il est nécessaire, de faire pour moi ce que j'ai fait tant de fois pour eux. Que j'étais simple, mon cher fils de juger les autres par moi-même! J'aurais, moi, remis ciel et terre pour sauver un ami de la ruine; j'aurais fait les plus grands sacrifices. Que j'étais simple et crédule! ils ont raison, les misérables, de se moquer de moi.

— Je fis un état de mes créances, de la valeur de mes propriétés, et je vis clairement que mes rentrées faites, mes immeubles vendus, je n'étais redevable que d'une balance facile à couvrir à l'aide de mes parents. La joie rentra dans mon coeur. Que je connaissais peu les hommes! Je fis part, en confiance, de mes embarras à mes débiteurs. Je leur dis que je me confiais à leur amitié pour garder la chose secrète, et que le temps pressait, et que je les priais de me rembourser dans le

plus court délai. Je les trouvai froids comme j'aurais dû m'y attendre. Plusieurs, auxquels j'avais prêté, sans reconnaissance par écrit de leur part, avaient même oublié ma créance. Ceux dont j'avais les billets me dirent que c'était peu généreux de leur rendre au dévoué, qu'ils n'auraient jamais attendu cela d'un ami. Le plus grand nombre, qui avaient eu des transactions à mon bureau, prétendirent effrontément que j'étais leur débiteur. Ils avaient raison, je leur devais une bagatelle; mais eux me devaient des sommes considérables. Je leur demandai à régler, on me le promit, mais on n'en fit rien; on se plut, au contraire, à saper mon crédit en publiant que j'étais ruiné et que j'avais le front de réclamer des dettes imaginaires. On fit plus; on me tourna en ridicule en disant que j'étais un fou prodigue. Un d'eux, farceur quand même, qui dix-huit mois auparavant n'avait conservé une place qu'il devait perdre pour abus de confiance, que par les secours pécuniaires que je lui donnai et dont le secret mourra dans mon coeur, fut intarissable de verve satirique à mes dépens; ses plaisanteries eurent un succès fort parmi mes anciens amis. Ce dernier trait d'ingratitude m'accabla.

— Un seul, un seul, et celui-là n'était qu'une simple connaissance que j'avais rencontré quelquefois en société, ayant eu vent de la ruine qui me menaçait, s'empressa de me dire:

— Nous avons eu des affaires ensemble; voici, je crois, la balance qui vous revient; compulsez vos livres pour voir si c'est correct.

— Il est mort depuis longtemps; honneur à sa mémoire! et que les bénédictions d'un vieillard profèrent à ses enfants.

— Le temps pressait, comme je l'ai dit, et quand bien même j'aurais eu le pouvoir de faire des poursuites, rien ne pouvait me sauver. Ajoutons les intrigues d'amis et d'ennemis pour profiter de mes dépouilles, et il est aisé de pressentir qu'il me fallait succomber; je baissai la tête sans faire face à l'orage, et je me résignai.

— Je ne voudrais pas, ô mon fils! attrister ta jeune âme du récit de tout ce que j'ai souffert; il me suffirait d'ajouter que, tombé entre les griffes de créanciers impitoyables, je dus boire la coupe d'amertume jusqu'à la lie. A part l'ingratitude de mes amis, j'étais homme à souffrir peu pour moi-même. Ma gaieté naturelle ne m'aurait pas même abandonné entre les murs de la Bastille; j'aurais pu danser à la musique discordante que produit le grincement des verrous. Mais, ma famille! Mais les remords cuisants qui poursuivent le jour, qui causent les longues insomnies, qui ne vous laissent ni trêve ni repos, qui font jurer les nerfs de la sensibilité comme si de fortes mailles les mettaient sans cesse en jeu avec leurs dents métalliques!

— Je suis d'opinion, mon fils, qu'à de rares exceptions, tout homme qui en a les moyens, paie ses dettes; les tourments qu'il endure à la vue de son créancier sont plus que suffisants pour l'y contraindre, sans la rigueur des lois qui ne sont souvent faites que pour les riches au détriment des pauvres. Parcours tous les codes de lois anciens et modernes, et tu seras frappé du même esprit barbare qui les a dictés. Peut-on imaginer en effet un supplice plus humiliant, plus cruel que celui d'un débiteur en face de son créancier, un fesse-mathieu, le plus souvent, auquel il se voit obligé de faire la courbette? Peut-on imaginer humiliation plus grande que de louver sans cesse pour éviter la rencontre d'un créancier?

— Une chose m'a toujours frappé: c'est que la civilisation fausse le jugement des hommes, et qu'en fait de sens commun de gros bon sens, que l'on doit s'attendre à rencontrer dans la cervelle de tout être civilisé (j'en excepte pourtant les animaux domestiques qui reçoivent leur éducation dans nos familles), le sauvage lui est bien supérieur. En voici un exemple assez amusant. Un Iroquois contemplait, il y a quelques années, à New-York, un vaste édifice d'aspect sinistre apparence; ses hauts murs, ses fenêtres grillées l'intriguèrent beaucoup; c'était une prison. Arrive un magistrat.

— Le visage pâle veut-il dire à son frère, fit l'Indien, à quel sert ce grand wigwam?

— Le citadin se rengorge et répond d'un ton important:

— C'est là qu'on renferme les peaux-rouges qui refusent de livrer les peaux de castor qu'ils doivent aux marchands.

L'Iroquois examina l'édifice avec un intérêt toujours croissant, en fait le tour, et demanda s'il s'en produisait dans l'intérieur de ce wigwam merveilleux. Le magistrat, qui était aussi marchand, se donna bien garde de refuser, espérant inspirer un terreur salutaire aux autres sauvages, auxquels celui-ci ne manquait pas de raconter les moyens spirituels, autant qu'ingénieux, qu'ont les visages pâles pour obliger les peaux-rouges à payer leurs dettes.

— L'Iroquois visita tout l'édifice avec le soin le plus minutieux, descend dans les cachots, sonde les puis, prêt l'oreille aux moindres bruits qu'il entend, et finit par dire en riant aux éclats:

— Mais sauvages pas capables de prendre castor ici!

— L'Indien, dans cinq minutes, donna la solution d'un problème que l'homme civilisé n'a pas encore eu le bon sens le gros sens commun de résoudre après deux siècles d'ém-

tudes. Cet homme si simple, si ignorant, ne pouvant croire à autant de bêtise de la part d'une nation civilisée, dont il admirait les vastes inventions, avait cru tout bonnement qu'on avait pratiqué des canaux souterrains, communiquant avec les rivières et les lacs les plus riches en castors, et qu'on y enfermait les sauvages pour leur faciliter la chasse de ces précieux amphibiens, afin de s'acquitter plus vite envers leurs créanciers. Ces murs, ces grillages en fer lui avaient semblé autant de barrières que nécessitaient la prudence pour garder ces trésors.

— Tu comprends, Jules, que je ne vais te parler maintenant que dans l'intérêt du créancier qui inspire seul la sympathie, la pitié, et non dans celui du débiteur, qui, après avoir en castors, et qui n'a cessé de la défiance craintive sans cesse devant les yeux, mord, la nuit, son oreiller de désespoir après l'avoir arrosé de ses larmes.

— J'étais jeune, trente-trois ans. À peine commence à peine la vie; j'avais des talents, de l'énergie, et une foi robuste en moi-même. Prenez, dis-je à mes créanciers, tout ce que je possède, mais renoncez à votre droit de contrainte par corps; laissez-moi toute liberté d'action, et j'emploierai toute mon énergie à vous satisfaire. Si vous paralysez mes forces, c'est vous faire tort à vous-mêmes. Ce raisonnement, si simple pourtant, était au-dessus de l'intelligence de l'homme civilisé: mon Iroquois, lui, le comprit; il aurait dit: "Mon frère pas capable de prendre castor, si le visage pâle lui ôte l'esprit, et lui lie les mains." Eh bien, mon ami, mes créanciers n'ont tenu aucun compte de ce raisonnement si aisé cependant à comprendre, et ont tenu cette épée de Damoclès suspendue sur ma tête pendant trente ans, terme que leur accordaient les lois du pays.

— Mais, c'était adorable de bêtise! s'écria Jules.

— Un d'eux, cependant, continua le bon gentilhomme en souriant tristement de la saillie de Jules, un d'eux, dis-je, d'une industrie charmante en fait de tortures, obtint contrainte par corps et, par un raffinement de cruauté digne d'un Caligula, ne la mit à exécution qu'au bout de dix-huit mois. Peut-on imaginer un supplice plus cruel que celui infligé à un homme entouré d'une nombreuse famille, qui la voit pendant dix-huit mois trembler au moindre bruit qu'elle entend, frémir à la vue de tout étranger qu'elle croit toujours porteur de l'ordre d'incarcération contre ce qu'elle a de plus cher! Ce qui m'étonne, c'est que nous n'ayons pas succombé sous cette masse d'atroces souffrances.

— Cet état était si insupportable que je me rendis deux fois auprès de ce créancier, le priant, au nom de Dieu, d'en finir et de m'incarcérer. Il le fit, à la fin, mais à loisir. Je l'aurais remercié à deux genoux. Je défiais à travers mes barreaux, la malice des hommes de m'infliger une torture de plus!

— Le prisonnier éprouve un singulier besoin pendant le premier mois de sa captivité; c'est une inquiétude fébrile, c'est un besoin de locomotion continue. Il se lève souvent pendant ses repas, pendant la nuit même pour y satisfaire; c'est le lion dans sa cage. Pardon à ce noble animal de le comparer à l'homme; il ne dévore que quand il a faim; une fois repu, il est généreux envers les êtres faibles qu'il rencontre sur sa route.

— Après tant d'épreuves, après cette inquiétude fébrile, après ce dernier rôle de l'homme naufrage libre, j'éprouvai, sous les verrous, le calme d'un homme qui, cramponné aux manoeuvres d'un vaisseau pendant un affreux ouragan, ne ressent plus que les dures secousses des vagues après la tempête; car, à part les innombrables tracasseries et humiliations de la captivité, à part ce que je ressentais de douleur pour ma famille désolée, j'étais certainement moins malheureux; je croyais avoir absorbé la dernière goutte de fiel de ce vase de douleur que la malice des hommes tient sans cesse en réserve pour les lèvres fiévreuses de ses frères. Je comptais sans la main de Dieu appesantissant l'insensé, architecte de son propre malheur! Deux de mes enfants tombèrent si dangereusement malades, à deux époques différentes, que les médecins, désespérant de leur vie,

m'annonçaient chaque jour, leur fin prochaine. C'est alors, ô mon fils, que je ressentis toute la lourdeur de mes chaînes. C'est alors que j'us mêler comme la mère du Christ: "Approchez et voyez s'il est douloureux comparable à la mienne!" Je n'avais mes enfants moribonds, et je n'en étais séparé que par la largeur d'une rue. Je voyais, pendant de longues nuits sans sommeil, le mouvement qui se faisait auprès de leur couche, les lumières errer d'une chambre à l'autre; je tremblais à chaque instant de voir disparaître ces signes de vie qui m'annonçaient que mes enfants requerraient encore les soins de l'amour maternel. J'ai honte de l'avouer, mon fils, mais j'étais souvent en proie à un tel désespoir que je fus cent fois tenté de me briser la tête contre les barreaux de ma chambre. Savoir mes enfants sur leur lit de mort, et ne pouvoir voler à leur secours, les bénir et les presser dans mes bras pour la dernière fois!

— Et cependant mon persécuteur connaissait tout ce qui se passait dans ma famille, il le savait comme moi! Mais la pitié est donc morte au coeur de l'homme, pour se réfugier dans le coeur, j'aurais dit dans l'âme de l'animal privé de tout organe un de ces compagnons, le bœuf mugit de rage et de douleur lorsqu'il flaire le sang d'un animal de son espèce, le cheval souffle bruyamment, rendle, pousse ce hennissement lugubre qui perce l'âme, à la vue de son frère se débattant dans les douleurs de l'agonie, le chien pousse des hurlements plaintifs pendant la maladie de ses maîtres; l'homme, lui, suit son frère à sa dernière demeure, en chuchotant, en s'entretenant de ses affaires et d'histoires plaisantes.

— Lève la tête bien haut dans ta superbe, ô maître de la création! tu en as le droit. Lève ta tête altière vers le ciel; l'homme! dont le coeur est aussi froid que l'or que tu palpés jour et nuit. Jette la boue à pleines mains à l'homme au coeur chaud, aux passions ardentes, au sang brûlant comme le vitriol, qui a failli dans sa jeunesse. Lève la tête bien haut, orgueilleux Pharisien, et dis: Moi, je n'ai jamais failli. Moins indignes que le divin Maître que tu prétends servir, ni pardonne au pêcheur repentant, ne tiens aucun compte des souffrances, des angoisses qui dessèchent le coeur comme le vent brûlant du désert, des remords dévorants qui, après cinquante ans de stricte probité, songent encore le coeur de celui que la fougue des passions a emporté dans sa jeunesse, et dis: Moi, je n'ai jamais failli!

— Le bon gentilhomme se pressa la poitrine à deux mains, garda pendant quelque temps le silence et s'écria:

— Pardonne-moi, mon fils, si, emporté par le souvenir de tant de souffrances, j'ai exhalé mes plaintes dans toute l'amertume de mon coeur. Ce ne fut que le septième jour après l'arrivée de ses amis, que ce grand poète arabe, Job, le chanteur de tant de douleurs, poussa ce cri déchirant: "Pereat dies in quantum sum!" Moi, mon fils, j'ai foulé mes plaintes dans le fond de mon coeur pendant cinquante ans; pardonne-moi donc si j'ai parlé dans toute l'amertume de mon âme; si, agri par le chagrin, j'ai calomnié tous les hommes, car il y a de nobles exceptions.

— Comme j'avais fait à mes créanciers, depuis longtemps, l'abandon de tout ce que je possédais, que tous mes meubles et immeubles avaient été vendus à leur bénéfice, je présentai au roi supplique sur supplique pour obtenir mon élargissement; après quatre ans de réclusion. Les ministres furent bien d'opinion que, tout considéré, j'étais une grande difficulté, et la voici: quand un débiteur a fait un abandon franc et honnête de tout ce qu'il possède, quand on a vendu tous ses meubles et immeubles, lui reste-t-il encore quelque chose? La question était épineuse. Néanmoins, après d'assez longs débats, on décida dans la négative, malgré un argument de trois heures d'un grand arithméticien, beau parleur, qui prétendait résoudre que, qui de deux pale deux, il reste encore une fraction. Et l'on finit par me mettre très poliment à la porte.

(A SUIVRE)

L'ILLUSTRATION

TARIF D'ABONNEMENT

| Édition quotidienne: | | Édition hebdomadaire: | |
|-----------------------|--------|-----------------------|--------|
| Montréal et banlieue: | | Montréal et banlieue: | |
| 12 mois | \$6.00 | 12 mois | \$3.00 |
| 6 " | 3.00 | 6 " | 1.75 |
| 3 " | 1.75 | 3 " | 1.00 |
| 1 " | 0.75 | | |
| Provinces: | | Provinces: | |
| 12 mois | \$5.00 | 12 mois | \$2.00 |
| 6 " | 2.50 | 6 " | 1.25 |
| 3 " | 1.25 | 3 " | 0.75 |
| 1 " | 0.50 | | |

Payable d'avance par mandat postal ou chèque au pair à Montréal. En vente dans tous les dépôts et dans tous les grands centres de la province.

1124, rue Marie-Anne est. — Case postale 1480

Téléphone: FAHirk 1171*

LA SEMAINE DES JEUNES

Je ne me déguiserai plus en petit chinois

Si vous m'avez vu à ma table de travail, le menton entre les mains, le front pensif, les yeux rêveurs et les jambes croisées, vous vous êtes certainement dit: "Tiens! Voilà un monsieur qui n'a vraiment pas une tête à se déguiser en Chinois..."

Et pourtant, je me suis déguisé en Chinois. Oh!... Pas hier, ni même lundi dernier.

J'étais me suis déguisé en Chinois; bien longtemps avant la guerre, à l'âge de six ans, pour me rendre à un bal costumé chez des amis de mes parents, vous savez: les Tapon d'Etambourg.

J'allais très rarement dans le monde à cette époque et l'invitation des Tapon d'Etambourg avait fait sensation dans ma vie.

Le carton, en effet, promettait les réjouissances les plus alléchantes: "Dimanche avant le mardi gras; Guignol, sauterie, goûter, lanterne magique." Et mon oncle avait déclaré à ma tante:

— Il faudra me déguiser ce dimanche-là en zouave; ça lui ira très bien.

On s'était empressé de faire semblant d'approuver, pour ne pas le contrarier, mais ma tante avait derrière la tête une idée plus originale. Et mon me prépara en grande cachette un admirable costume de Chinois: deux morceaux de tapis anciens, des franges et des anneaux de rideaux, une ombrelle en papier, un abat-jour en soie, un éventail, des pantoufles frisées et une natte de faux cheveux... C'était saisissant.

Pendant huit jours avant le bal, il me fallut passer trois heures chaque matin dans la chambre de ma tante pour des essayages compliqués et pour des savantes mises au point. Et le beau dimanche arriva enfin.

On me peignit le visage et les mains en jaune et je parus triomphalement au salon devant mon père et devant mon oncle qui buvaient leur café. Mon père avait une gorgée de travers en m'apercevant:

— Qu'est-ce que c'est que ce petit singe? demanda-t-il avec horreur.

Mais mon oncle qui était un peu myope fut plus indulgent:

— Allons, dit-il. Ce costume de zouave n'est pas très brillant, mais ça ne t'empêchera pas de bien t'amuser tout l'après-midi. Seulement je ne comprends pas pourquoi on t'a peint en jaune...

Ma tante protesta avec indignation:

— Ce n'est pas un costume de zouave! dit-elle... C'est un costume de Chinois... D'ailleurs vous n'y connaissez rien ni l'un ni l'autre et je me mo-

qué pas mal de vos critiques. Viens, mon chéri.

Chinois et résigné, je suivis donc ma tante, et nops primes un fiacre pour nous rendre chez nos amis

Dès l'entrée, je sentis la catastrophe.

La femme de chambre, en nous ouvrant, faisait une figure longue comme ça multiplié par deux, et elle nous annonça la sombre nouvelle:

— Ce bal ne pourra pas avoir lieu, dit-elle... C'est terrible... Mme Tapon d'Etambourg est tombée ce matin par la fenêtre du premier étage et elle s'est cassé une jambe juste sur les dents de M. Tapon qui passait en dessous. Quant à Mademoiselle, elle a la scarlatine. Alors, on a préféré tout remettre... à une autre fois.

Il était difficile d'insister.

— Nous reviendrons prendre des nouvelles demain, dit ma tante. (Ca me faire même penser qu'on n'y est jamais retourné.) Et elle me tira pas ma manche de tapis:

— Viens, murmura-t-elle; nous allons tâcher de trouver un autre bal ailleurs, chez des gens qui ferment leurs fenêtres.

Le jeudi de la Mi-Carême et le Mardi-Gras sont évidemment deux jours excellents pour les pierrots, pour les marquises Louis XV, pour les toréadors, pour les empereurs romains et pour les Chinois.

... Mais le dimanche qui précède le Mardi-Gras ne vaut rien. Et je m'aperçus rapidement en suivant ma tante dans

les rues que j'étais le seul Chinois de Paris.

Les badauds se retournaient sur mon passage, et même les gens pressés. Et on tenait des propos de ce genre:

— D'où sort-il, celui-là, et où va-t-il?... Regardez la vieille dame qui le traîne... Ils ont de se tromper de jour... Le petit n'est vraiment pas beau... Il a l'air d'un petit macaque... Ohé! le petit Chinois!...

Et les gens informés ajoutaient: "Ca doit être de la publicité." et ils cherchaient la pancarte sur mon dos.

Imperturbable, ma tante, qui n'entendait rien, courait d'agent en agent:

— Pardon, monsieur... demandait-elle, pourriez-vous m'indiquer où il y a un bal costumé dans le quartier?...

Les agents réfléchissaient longuement, avec les yeux fixés sur leurs pieds, et puis ils finissaient toujours par répondre la même chose: "Non, madame..." Et nous allions plus loin...

Alors, je me mis à pleurer. D'abord à cause du bal manqué; ensuite à cause de tous les gens qui se retournaient pour se moquer de moi... Et puis surtout parce que mon costume commençait à se dégingander...

(Avez-vous remarqué: c'est fou le nombre d'épingles anglaises qui entrent dans la confection d'un costume de Chinois... Et quand elles s'ouvrent une à une, c'est un vraie supplice.)

— Allons! ne pleure pas, dit ma tante. Pour te consoler, nous allons regarder toute les dévantes des grands boulevards, tu sais, les belles boutique, et puis nous rentrerons doucement à pied, et si tu es sage, je t'achèterai un bon gâteau...

Malheureusement, je ne fus pas sage et je ne méritai pas de bon gâteau, ni même de mauvais. Et il fallu déambu-

NOS PETITS JEUX

LES PIONS EN BOITE

Prenez une boîte ronde, quelconque, de dix à douze centimètres de diamètre, assez profonde, que vous placerez au centre d'une grande table.

Autour de la boîte, vous tracerez un cercle régulier sur lequel se placeront les joueurs avec des pions (chacun 12) et, à l'aide d'une spatule en bois terminée en palette, chaque joueur doit lancer un pion du bord du cercle (un seul pion à la fois) pour le placer dans la boîte.

Tout pion tombant en dehors est repris par le joueur, qui passe son tour au suivant.

Les pions qui tombent dans la boîte y restent, et le joueur qui, le premier, parvient à se débarrasser de ses 12 pions gagne la partie.

LA TOURTIERE

Les joueurs s'asseyent le long du mur et un autre joueur placé à l'autre bout de la pièce tient une tourtière dans la main et la fait tourner. Au moment où il lâche la tourtière (qui continue à tourner) il appelle un joueur qui doit se précipiter et rattraper adroitement la tourtière avant que celle-ci ne soit retombée; sinon il a un gage et ce joueur prend la tourtière à son tour et recommence en appelant un autre joueur.

Les animaux intelligents

Monique allait en classe, mais elle était encore trop petite pour faire la route toute seule. Le matin son papa la conduisait généralement, mais à midi on ne pouvait que difficilement aller la chercher; alors c'était le chien qui se rendait au-devant de l'enfant!...

L'animal faisait très bien son office qu'on pouvait le voir, tous les jours à midi, sur la place du village, planté devant l'horloge attendant que sonnent les douze coups de midi.

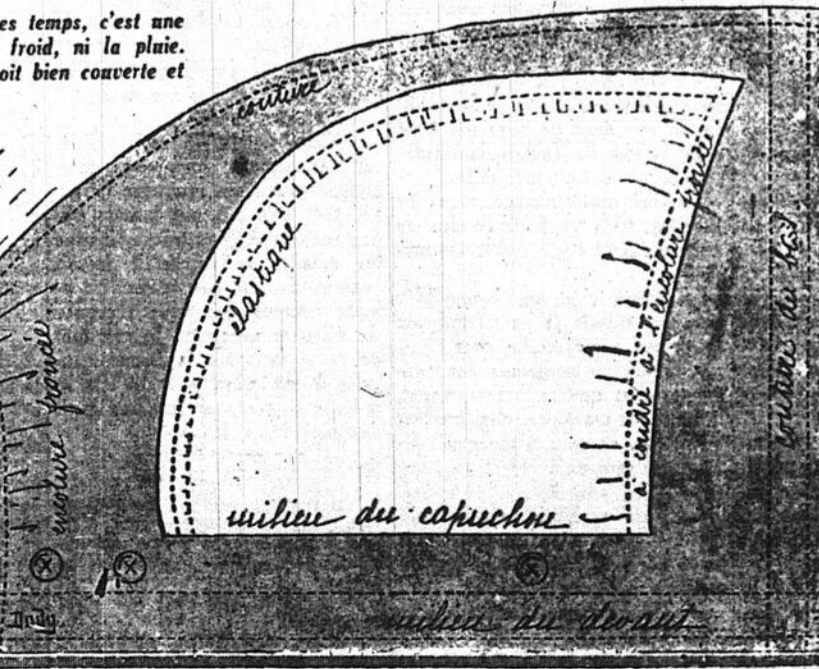
Subitement alors, n'attendant que ce signal, le chien courait à la porte de l'école pour guetter la sortie de sa petite maîtresse et il lui faisait fête avant de l'escorter jusqu'à la maison!

Un jour, Bobby avait attrapé un gros rhume et il toussait beaucoup.

Le vétérinaire lui ordonna un sirop. Bobby aimait beaucoup de sirop; il le prenait avec un plaisir visible et bien vite il guérit.

NOUS HABILLONS BLEUETTE POUR BRAVER LA PLUIE ET LA TEMPÊTE

Bleuette sort par tous les temps, c'est une intrépide ne craignant ni le froid, ni la pluie. Mais, encore faut-il qu'elle soit bien couverte et protégée contre les averses.



Voilà une pèlerine à capuchon, qui l'enveloppera complètement et préservera sa robe et sa coiffure. Elle est faite d'un patron que l'on pose sur le tissu double et deux fois pour avoir le dos et le devant.

Ce dernier est fendu tout du long, au milieu, et les deux bords ourlés, ce qui donne la cape en trois parties: deux devants et le dos. On met en forme par les coutures des côtés, et on fait un ourlet dans le bas.

Le haut est froncé et se monte par une couture à l'encolure.

Tout le tour est cerné d'une double couture dans la quelle passe un élastique pour bien maintenir le capuchon sur la tête.

Boutons et boutonnières ferment méthodiquement le vêtement devant.



Mots d'enfants

Gilbert (3 ans) a vu, pour la première fois, un boulanger en tenue de travail.

En rentrant de la promenade, Gilbert se précipite, haletant, vers sa maman et s'écrie :

— Tu ne sais pas, maman... J'ai vu le boulanger ! il avait les bras et le haut du corps "pieds nus"...

Paulette (6 ans) regarde attentivement sa tante achever une chemise empire. Il n'y manque plus que les épaulettes, et sa tante lui dit :

— Eh bien ! Paulette, la trouves-tu jolie, ma chemise ?
— Oh ! oui, répond Paulette, mais tu ne pourras pas la mettre, tu n'as pas mis d'anses...

Francette (5 ans) fait marcher le phonographe que le Père Noël lui a apporté. Mais par malheur elle a rayé le disque "Ma tantirolière", alors le phono se content de répéter inlassablement : "Nous le voulons bien... nous le voulons bien... etc."

Interloqués, Francette dit à sa maman :

— Maman, maman, écoute la dame qui s'appelle plus !

Yvon (6 ans) dont le papa est boucher, a l'habitude de voir et de manger du foie de veau.

Il y a quelques jours, Yvon accourt près de sa maman en poussant des cris :

— Maman ! Maman ! le garçon a tué notre lapin, il lui a ouvert le ventre, et j'ai vu tout son petit foie de veau...

Grand-père, souffrant, reste assis dans sa chambre, et demande qu'on lui apporte son dentier resté au cabinet de toilette.

Monique (4 ans 1-2) accompagne sa tante qui est chargée de cette mission et elle est bien stupéfaite de voir les dents de son grand-père dans un verre.

Au moment d'arriver près du grand-père, Monique s'écrie :

— Oh ! tante Jeanne, tu as oublié la langue de grand-père !...

puis d'ailleurs il faut mourir un jour ou l'autre.

— J'aime autant que ce soit l'autre. Enfin, Babylas, c'est entendu, je vous remercie de votre aimable invitation et je ne manquerai pas d'aller vous voir pendant les vacances à Taquine-la-Montagne.

— Vous me ferez l'amitié d'accepter un déjeuner, monsieur Jaboune.

— Mais oui, Babylas, vous êtes mille fois aimable, j'adore la bonne cuisine campagnarde.

— L'ennui c'est que ma mère n'y voit plus très bien, alors on ne sait jamais exactement avec quoi elle fait le fricot.

— Il n'y aura qu'à mettre du bifteck, tout simplement, ça ne donne pas de mal et c'est très bon.

— Du bifteck c'est facile à dire, mais c'est moins facile de s'en procurer.

— Il n'y a donc pas de boucher dans le pays ?

— Eh ! si, il y en a un, même que ma mère m'a écrit qu'il a tué la semaine dernière.

— Oh ! mais, ça c'est terrible, je n'ai rien vu à ce sujet dans les journaux. Et qui a-t-il tué ?

— Un mouton. Seulement, il ne tue pas souvent, le boucher, alors on mange bien le jour qu'il tue, et aussi le lendemain, mais après...

— Après, il n'y a plus grand'chose.

— Non, et le peu qui reste encore, les rats le mangent.

— Eh bien ! c'est charmant. Au fait on pourrait peut-être les manger les rats, le cas échéant.

— Peuh ! oui, seulement on ne sait jamais s'ils ne viennent pas d'avaler du poison, à cause qu'on leur donne du "Pâté foudroyant" tartiné sur des petites tranches de pain qu'on met dans le garde-manger.

— Pourquoi dans le garde-manger ?

— Parce que c'est là qu'ils viennent surtout... Mais ils ne mangent pas souvent les petites tartines, ils mangent plutôt les plats.

— En somme, après le passage des rats, il ne vous reste plus qu'à manger le pâté foudroyant.

— Voilà !

— Mais voyons, il n'y a pas de légumes dans le jardin de Mme votre mère ?

— Mais si, monsieur Jaboune, il y en a bien, seulement voilà : les chenilles.

— Quoi, les chenilles ?

— Il y a des chenilles dans les carottes, dans les choux, dans les navets, il y a des chenilles partout.

— Et madame votre mère n'y voit pas très bien.

— Justement.

— Au fond tout ça n'a pas grande importance, je ne suis pas difficile, donnez-moi des pommes de terre bouillies.

— S'il y en a : l'année dernière la récolte n'était pas fameuse.

— Et cette année ?

— Cette année, je crois qu'elle est franchement mauvaise, mais comme vous dites, monsieur Jaboune, tout cela n'a pas grande importance, et si on se tracassait avec les détails, on ne serait jamais content. En tout cas, je serai rudement heureux que vous acceptiez de déjeuner avec moi. Je vais tout de suite annoncer la bonne nouvelle à ma mère pour qu'elle se prépare à composer un bon petit déjeuner à sa façon.

SUR LA FLAGE

Lili et Toto sont au bord de la mer pour la première fois. Ils rencontrent sur la plage une pêcheuse portant des oursins dans un panier.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda Lili.

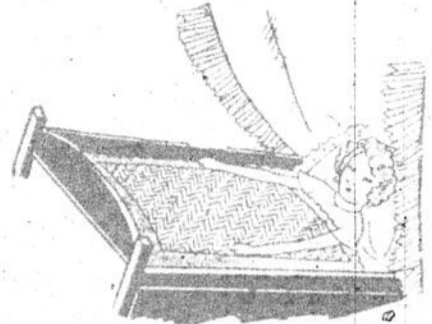
— Cela, répond Toto gravement, ce sont des oeufs de porc-épic.

Couverture de berceau

Comme Bleuette est sage, couchée, dans son mignon lit rustique !

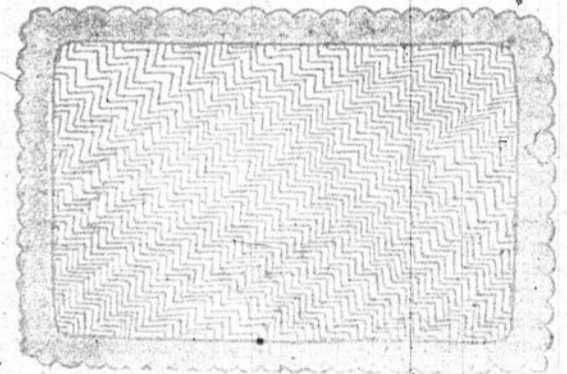
Des volants de mousseline rose bordés d'un plissé de tafetas bleu truquois abritent son sommeil.

Et, pour ajouter à son bien-être, nous allons lui faire une jolie couverture au tricot chaude et moelleuse.

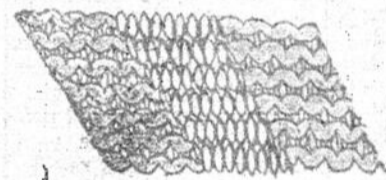


Nous ne pouvons vous donner ici, chère Suzette, les dimensions de cette couverture car tout dépend de la grandeur du lit de votre fille. Vous calculerez donc, d'après lui, les proportions à donner. On commence la couverture par le bas (dans la partie la plus étroite).

Monter un nombre de mailles divisibles par 5. Faites le 1er rang ainsi : 5 mailles à l'endroit, 5 mailles à l'envers, 5 mailles à l'endroit, etc. Au rang suivant au lieu de recom-



mencer 5 mailles à l'endroit, faites pour débiter 1 maille à l'envers, puis alors seulement, reprenez 5 mailles à l'endroit, 5 mailles à l'envers et ainsi de suite. Ceci fait incliner vos points et donne la diagonale que vous voyez sur le dessin. Observer ceci, en reculant d'un point à chaque rang. Quand le rectangle a la grandeur voulue, rabattre toutes les mailles.



Cette couverture se fait en laine 4 fils, rose travaillée avec un brin de soie blanche, ce qui donne un joli reflet nacré. On pose ensuite autour un volant de tafetas bleu truquois ou de drap de même teinte découpé en festons.

Si on veut rendre cette couverture plus chaude encore, on la double de toile de soie, en intercalant entre le tricot et la doublure une feuille de ouatine.

Lettre de Tante Alice

Chères petites nièces, il faut que je vous parle, aujourd'hui, de cette grande amie des enfants. Je suppose qu'elle est la vôtre, déjà, sans peut-être que vous vous en doutiez, mais au cas où certains d'entre vous la connaîtraient mal, je désire la leur présenter.

La bonne volonté aide à remplir tous ses devoirs d'une manière agréable, elle ôte l'ennui des petites besognes pour lesquelles on n'a pas de goût.

Cela arrive, n'est-ce pas, assez souvent dans la journée d'une petite fille, que l'on ait à faire quelque chose dont on n'a pas envie.

Au moment où vous allez lire votre livre de contes, voici maman qui réclame votre aide pour dévider son écheveau de laine, ou pour écosser des petits pois avec elle, ou pour garder le bébé pendant qu'elle est occupée.

La bonne volonté est là, toute prête !

Vous posez là votre livre de contes, et, bien gaiement, vous tendez vos mains à l'écheveau, vous écossez les pois, vous gardez le bébé. Maman, ravie d'avoir une petite fille si complaisante, est toute gaie aussi, le bébé, enchanté d'avoir une soeur si gentille, rit, tout content. Voilà, grâce à vous, une maison pleine de bonne humeur.

Tout le travail s'y fait joyeusement, la bonne volonté est là pour aider.

Sans elle, vous auriez laissé à regret votre journal — et mes bons conseils ! — vous seriez venue, sans entrain, avec une mine boudeuse — ce qui est affreux — aider votre maman tout attristée de ce visage grognon, vous auriez gardé le bébé en "rechignant" — ah ! le vilain mot — et comme il s'en serait vite aperçu et que les petits enfants sont très sensibles à ces choses-là, il n'aurait pas tardé à pleurer.

Vous voyez quelle différence entre les deux maisons, celle où la bonne volonté est présente, celle où elle n'existe pas.

Elle est votre amie, je vous l'affirme — si vous ne le saviez pas encore, demandez-lui bien vite de venir vous aider !

TANTE ALICE

Je vous invite pendant vos deux mois de vacances

Si vous avez la T.S.F., vous avez certainement entendu M. Jaboune et son fidèle valet de chambre Babylas qui discutent chaque semaine avec une animation bien connue des petits auditeurs...

Les aventures de Babylas viennent d'être recueillies en un joyeux petit volume dont nous extrayons le passage que voici :

Jaboune. — Ah ! Bonsoir Babylas, alors vous partez ce soir ?

Babylas. — Oui, monsieur Jaboune, puisque vous voulez bien me donner quelques jours de congé, je m'en vais chez ma mère à Taquine-la-Montagne, pour passer le week-end.

— Le quoi ? Ah ! Le Week-end, ce n'est pas le week-end, puisque vous revenez samedi. Week-end, c'est la fin de la semaine.

— Alors, je reviendrai à Paris pour le week... comme vous dites.

— Vous avez apporté vos bagages pour partir directement à ce que je vois.

— Oh ! ce que vous voyez là, ce n'est rien, monsieur Jaboune, j'ai envoyé ma malle d'avance, parce que j'ai horreur des paquets.

— Vous avez bien raison, moins on a de paquets et plus le voyage est agréable.

— C'est pourquoi j'emporte seulement à la main un sac de provisions, une petite valise avec du linge, une autre valise, contenant des livres, pour lire en route, et trois parapluies.

— Trois parapluies !

— Eh ! oui, monsieur Jaboune, parce que je change deux fois de train, alors comme j'oublierai cha-

que fois un parapluie dans le train, il faut que j'en emporte trois pour en avoir un s'il pleut quand j'arriverai.

— Avec tout cela, vous voilà bien encombré pour un homme qui n'aime pas les paquets, vous voyagez toute la nuit ?

— Toute la nuit, monsieur Jaboune ; c'est fatigant, mais on oublie l'ennui du voyage quand on arrive chez soi et que la vache vient vous lécher les mains en sautant et en remuant la queue.

— C'est gentil où habite madame votre mère ?

— Très gentil ! mais dites, monsieur Jaboune, est-ce que c'est vrai que vous allez vous absenter aussi ?

— Oui, Babylas, je m'en vais pour trois jours, et si je ne me trompe, je vais dans un pays qui n'est pas très loin de Taquine-la-Montagne, je vais à La Vinaigrette.

— Oh ! quelle chance, monsieur Jaboune, vous me ferez l'amitié de venir me rendre visite chez ma mère ?

— Tiens, c'est une bonne idée avec ma voiture je ne mettrai pas longtemps à me rendre chez vous.

— Heu ! pas longtemps, pas longtemps, c'est que malheureusement, la route est mauvaise, et si prudent qu'on soit, on ne s'en tire généralement pas sans un accident ou deux.

— C'est vrai ?

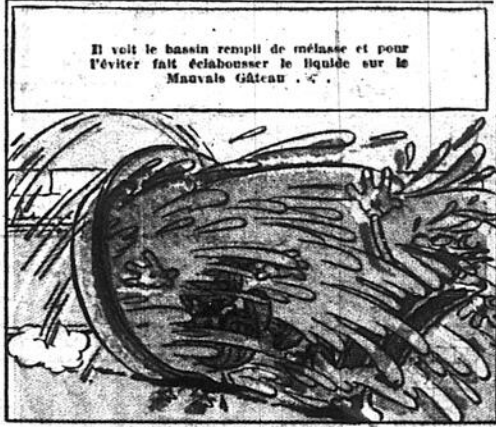
— Aussi vrai que je vous vois. Ah ! il y en a eu des morts sur cette route-là. C'est comme qui dirait une route des trépassés.

— Espérons que mon voyage se passera bien.

— Espérons-le, espérons-le et

Fables Comiques
par WALT DISNEY

On sait, pour en avoir suivi les épisodes depuis plusieurs semaines, qu'un grand concours a été organisé pour choisir un époux à la princesse, au Royaume des Fâtisseries, et que le Gâteau et le Pain de Gingembre se font une lutte de courtoisie. On a vu, samedi dernier, comment le traître Gâteau a tendu une embûche à son concurrent. Juste comme le pain de Gingembre va sauter...



Il voit le bassin rempli de mélasse et pour l'éviter fait éclabousser le liquide sur le Mauvais Gâteau...



Espèce de sale bandit!

Espèce de petit idiot!

Je te battrais quand même.



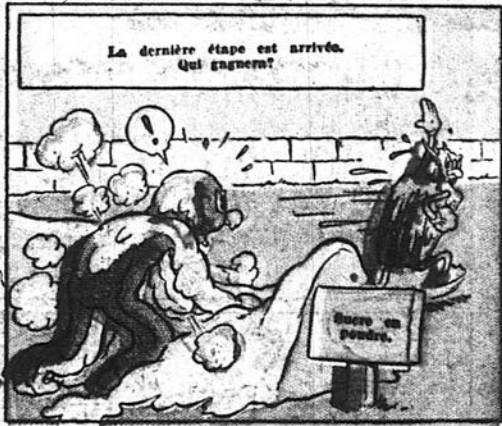
Je t'aurai, va!

Jamais de la vie.

Dans ce cas-là, on verra bien mon vieux.



Oh! pauvre petit Pain de Gingembre, il est encore tombé. Quel dommage...



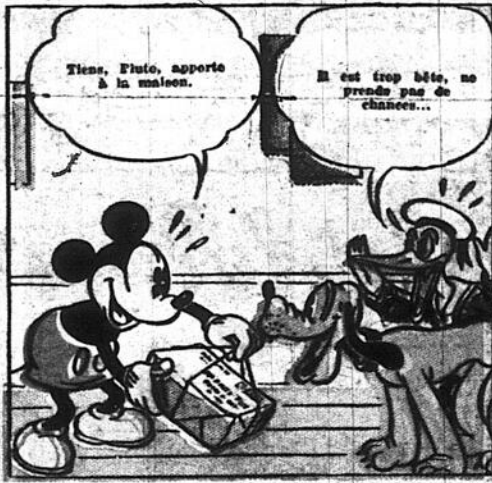
La dernière étape est arrivée. Qui gagnera?

LA SOURIS MICKEY.



Un paquet pour toi, Mickey

Ça doit être celui que j'attends.



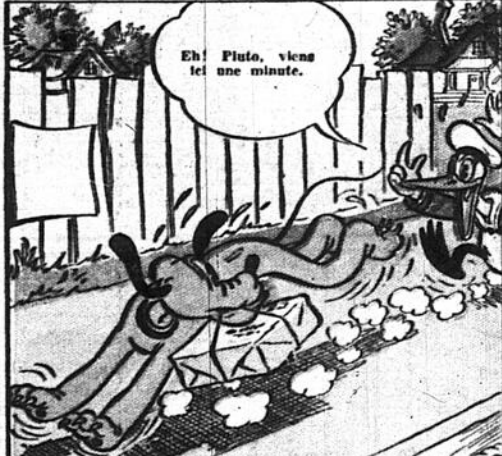
Tiens, Pluto, apporte à la maison.

Il est trop bête, ne prends pas de chances...



Tu te trompes. Ce paquet sera à la maison quand j'arriverai.

C'est ce que tu penses, hein? Eh bien, tu verras.



Eh! Pluto, viens ici une minute.



Je vais cacher le paquet chez moi et jouer un bon tour à Mickey.



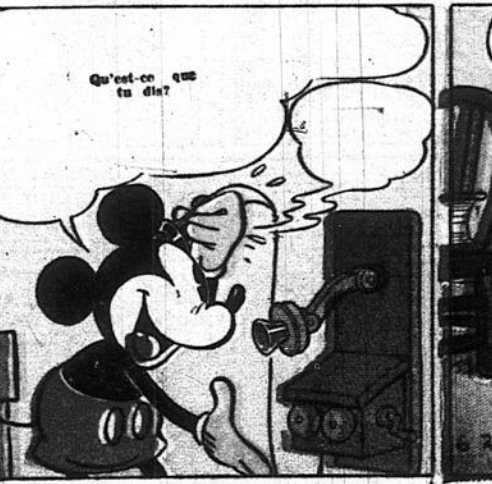
Fourtant, il se rend tous jours à la maison, d'habitude.

Tiens, le téléphone sonne.

BRRRR!!! RINGG!!!



Je m'y fie bien sûr. Le maître de poste s'est trompé et m'a remis un paquet destiné à toi-même. Mon chien s'en est aperçu. Il est plus fin que toi...



Qu'est-ce que tu dis?



Tu ris, toi, mais avec ça j'ai l'air bête...

WALT DISNEY

LES
DEUX
BESSONS
C. D. RUSSELL

Ah! maman, nous al-
lons mieux aller au
pieds, comme les
autres...

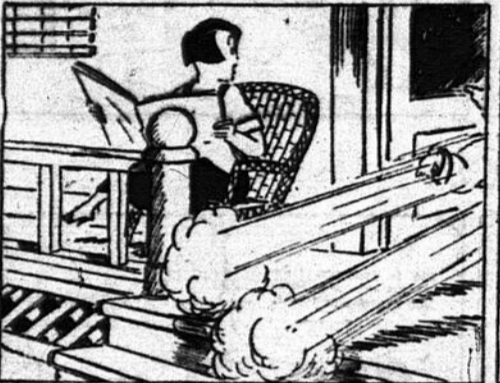
Très bien, sans en cas-
sés. Mais
faites bien attention de ne pas vous
couper les pieds!



Oh! on est bien mieux comme
ça.



C'est un bon, très sûr!



Mais je croyais que vous préféreriez aller
pieds nus?



Ah! puisque papa nous a achetés des bottes,
nous bien les mettre, pas vrai?

© 1935, King Features Syndicate, Inc. - Getu Biceps rights reserved C. D. RUSSELL

Pierrot le Vagabond



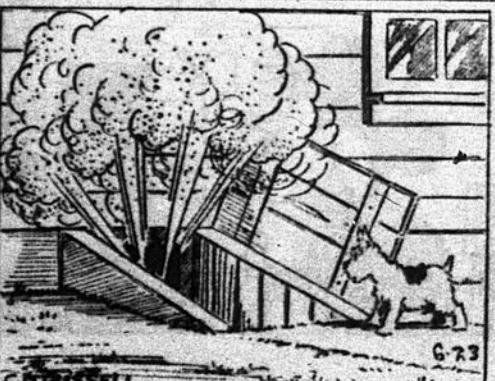
Où, mon brave homme, je
vous demandais à manger et
vous voulez bien, d'abord, me
aider ce soir-là, dans la cave.



Fun et sûr toute ma
cordes!



Voilà une excellente sand-
wich au jambon.



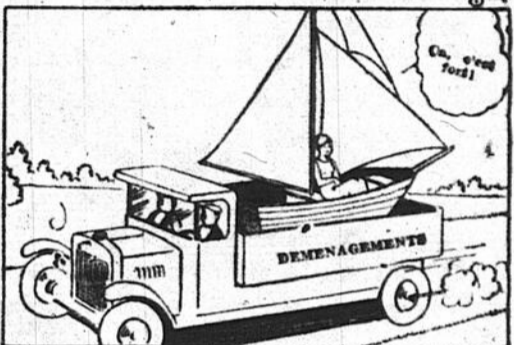
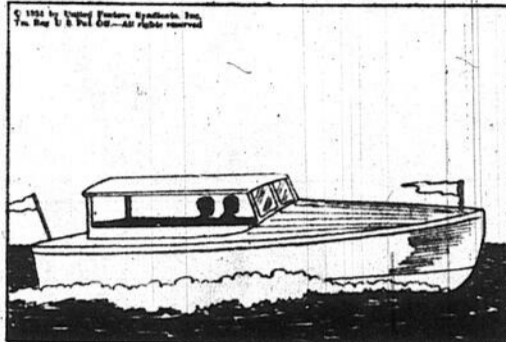
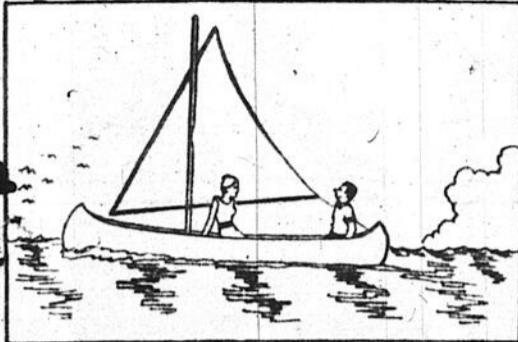
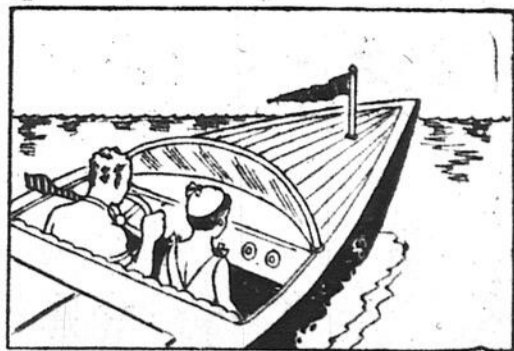
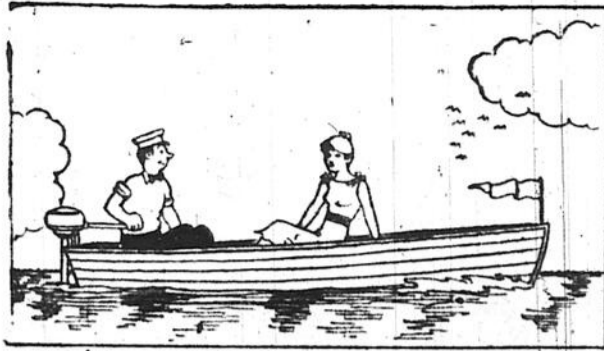
Ecoulez, madame! J'ai tordu le gazou et
en plus j'ai complètement mélangé votre
cave. Maintenant, puis-je avoir de la
mostarde sur ma sandwich?

© 1935, King Features Syndicate, Inc. - Getu Biceps rights reserved

C. D. RUSSELL

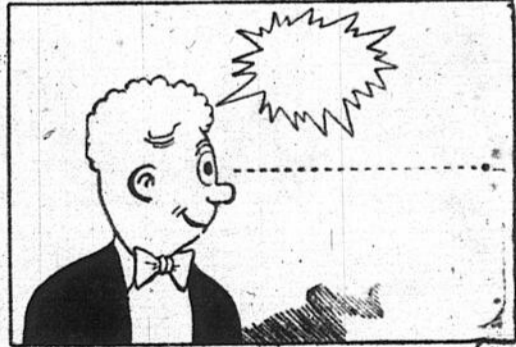
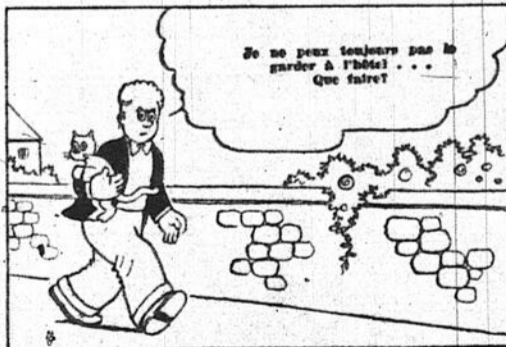
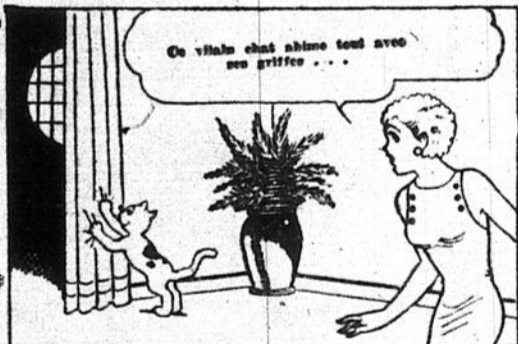
G-73

La Belle Annelle



JUNE-30

ESPRIT DE NICODÉME

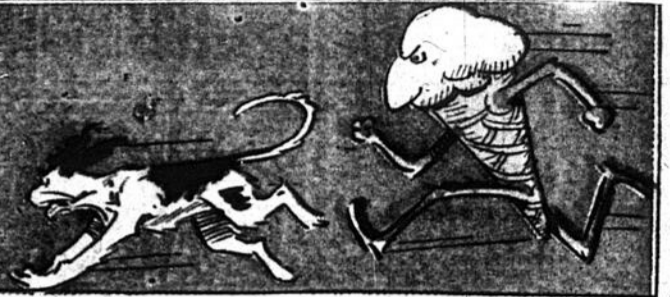


JUNE-30

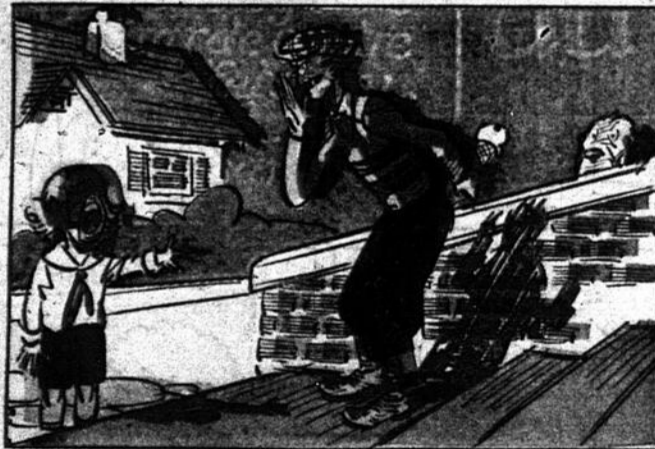
L'ILLUSTRATION, SAMEDI, 29 JUIN 1935

NAPOLÉON

Par Clifford McBride



Alors, mon vieux, tu peux dire que tu aimes ça la crème glacée. Oui, bien je n'ai pas le temps d'en faire d'autre. Contento-toi de cela.



Pauvre Napoléon, il a dû manger trop d'une chose à son goût. Allons chez le vétérinaire...

